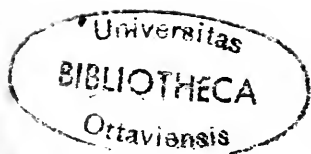




13 4 1966



*To page*

VI

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



ESSAIS

DE

MORALE.

CONTENS

EN DIVERS TRAITÉS  
sur plusieurs devoirs importants.

*Sixième Volume.*



A PARIS,

GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur  
& Libraire ordinaire du Roi.

Chez

Univerſitas  
JEAN DESESSARTZ, rue Saint Jacques  
à S. BIBLIOTHECAIſ Verrus.

M. DC. C. L. XIV

Avec Approbation & Privilège du Roi.

BJ

1242

N5

1679

V. 6



# TABLE

## DES TRAITE'S ET DE des Pensées contenues en ce Volume.

- I. Traité. **D**E S fondemens solides de la  
confiance Chrétienne , page 1
- II. Traité. Des devoirs mutuels des inferieurs  
& des superieurs , 16
- III. Traité. Du mal qu'il y a de détourner une  
personne de la pratique de l'obéissance , 34
- IV. Traité. De l'humilité qui doit accompa-  
gner les œuvres exterieures de charité , 49
- V. Traité. Des conduites extraordinaires , 61
- VI. Traité. Du scandale , 70
- VII. Traité. Qu'on n'a jamais sujet de se  
plaindre de ceux qui nous accusent de quel-  
que défaut , 78
- VIII. Traité. Si c'est usure que de vendre plus  
cher à crédit , 84
- IX. Traité. Le procès injuste , 111
1. Ecrit. Des bornes légitimes de cette maxime :  
Qu'il ne faut point se prévenir , & de l'a-  
bus que l'on en peut faire , 119
2. Ecrit. Des Arbitrages , 131
- Pensées sur divers sujets de Morale , 149
1. Direction , ibid.
2. Moderés contredisans , 150
3. Deux sortes de modération , ibid.
4. Serviteurs imparfaits utiles , 151
5. Honteux d'être servi , ibid.

6. Rois d'humeur , 152  
 7. Nourriture d'amour-propre due aux serv-  
 teurs , ibid.  
 8. Respects exigibles & non exigibles , 153  
 9. Connoître le mérite avant de l'estimer , 154  
 10. Ce n'est pas grande chose que d'avoir ce  
 qu'on appelle communément bon esprit , ibid.  
 11. Supprimer son esprit , 155  
 12. Ebullitions d'esprit , ibid.  
 13. Regle des ajustemens , 156  
 14. Trois sortes d'esprits , 153  
 15. Quand on peut juger que l'on a raison dans  
 les differens avec des personnes tres-habiles ,  
 ibid.  
 16. On a besoin de verité & de condescendan-  
 ce , 162  
 17. Pechés cachés par diverses raisons , ibid.  
 18. Ne pas disposer légèrement de son bien , ibid.  
 19. Crainte de la mort , 164  
 20. Punitions du peché nécessaires après le pe-  
 ché , 166  
 21. Origine des Ceremonies , 167  
 22. Difficile de juger de ce qui est ou possible ou  
 impossible. 168  
 23. On est moins en danger de se tromper en  
 jugeant en mal qu'en bien. 169  
 24. Difficile de louer & de faire la vie d'un  
 Saint , 170  
 25. Les mots ne signifient pas la même chose en  
 diverses bouches , 171  
 26. Le bonheur n'est sensible que par la deli-  
 vrance du mal , ibid.  
 27. L'amour approche les objets , 172  
 28. Trois caracteres d'esprits , ibid.  
 29. Des plaisirs , Jugement des Essais de Mon-  
 taigne , 173

# T A B L E.

v

30. Vanité, assaisonnement de la plupart des choses, 177
31. Pourquoi l'Ecriture n'excite à louer Dieu que des ouvrages de Dieu, 179
32. Les beautés de la nature plus estimables que celles de Dieu, 181
33. Ce qui nous trompe en comparant les avantages des conditions, 182
34. On ment en disant vrai, 183
35. Dieu nous fait un grand honneur de nous employer à défendre la vérité, ibid.
36. Obligation de découvrir certaines choses, 184.
37. Dieu cache sa vérité, 185
38. Pourquoi on prend le parti des maltraités, ibid.
39. La solitude désagréable, & pourquoi, 186
40. Les Philosophes n'ont connu qu'une des trois parties de la pénitence, 187
41. Les discours des Predicateurs ne sont que des parafrases du Sermon de saint Jean. ibid.
42. Raison d'engagement impie. 188
43. Les hommes aspirent à l'infailibilité, 189
44. Gardes contre la vérité, ibid.
45. Le stile de l'Ecriture inimitable, ibid.
46. La mauvaise maniere de reprendre les écrits, 190
47. Peu de vertu à souffrir les avertissemens de bonne grace, ibid.
48. Differentes regles des actions, 191
49. Les objets du monde sont comme des miroirs, ibid.
50. Esprits de mouche. 193
51. Vraie & fausse eloquence, ibid.
52. Manieres des femmes mondaines formées par le diable, 194

53. Sentiment , fantasme , raisonnement , raisonnement ,  
sonnaillerie , *ibid.*
54. Moins nous sentons nos pechés . plus ils nous  
chargent , 196
55. L'abondance de la lumiere est differente de  
la justesse , 197
56. Les esprits stupides dans leur froid , sont  
spirituels dans leur chaleur , *ibid.*
57. Ce qui est mauvais selon Dieu , est abso-  
lument mauvais , 198
58. Dispositions où l'on doit être à l'égard des  
maux d'imprudence . 199
59. Souvent on ne profite pas de la verité ,  
parcequ'elle est mal dite , 200
60. Beauté de découvrir plusieurs verités tout  
d'une vue , 201
61. Graces quelquefois dûes aux criminels , *ibid.*
62. Deux sortes de défauts d'esprit , 202
63. Hemisphere qui borne la vue , 204
64. Realités chimeres , *ibid.*
65. Contrariétés , 208
66. Humilité naissante d'orgueil , 209
67. Amas de biens humains avec un seul dé-  
faut , suffit pour rendre une personne mal-  
heureuse , *ibid.*
68. Delicatesse vient de foiblesse , 210
69. Etre toujours prêt d'aller à confesse , *ibid.*
70. Moyen de ne manquer jamais d'entretien ,  
211.
71. Ce qu'il faut faire dans les mouvemens dé-  
raisonnables , *ibid.*
72. On connoît d'autant plus Dieu , qu'on est  
plus convaincu qu'on ignore sa conduite , *ibid.*
73. Visite de Dieu , 213
74. Multiplication de ce qui est dit par l'Esprit  
de Dieu , *ibid.*

# T A B L E.

vii

75. Esprit humain étroit & injuste ,	214
76. Secheresse ,	215
77. Souffrir les personnes seches ,	117
78. De l'entretien ,	118
79. Il est utile de s'affliger des maux qu'on attend ,	223
80. Imprudens sont quelquefois plus prudents que ceux qui n'ont point fait de fautes d'imprudence ,	224
81. S'édifier des mauvais exemples ,	ibid.
82. Saints , quoique peu instruits , sont plus de fruit que les sçavans qui ne sont pas saints ,	226.
83. La Religion Chrétienne attache sans erreur la justice à la force ,	ibid.
84. La Religion Chrétienne rend seule raison des biens & des maux ,	229
85. Nulle Religion n'a pris soin des mœurs que la Chrétienne ,	ibid.
86. Jesus-Christ Docteur unique de la science du salut.	230
87. Orgueil de l'homme lui rend l'humilité nécessaire ,	ibid.
88. Etat de l'ame d'un grand pecheur ,	231
89. Excuse des soldats qui tuent dans une guerre douteuse ,	ibid.
90. Allegories ,	234.
91. Ceux qui n'ont pas les défauts, ont je ne sais quoi qui en donne l'idée.	238
92. Bizareries ,	239
93. Conversation des femmes ,	241
94. Opter , où se résoudre à demeurer seul ,	242.
95. Confesseur ,	245
96. Ceux que Dieu secourt immédiatement lui sont plus obligés ,	247

97. Disposition des hommes à l'égard des *avertissemens*, ibid.
98. On n'est pas mieux dans la solitude que dans le monde quand on y est vuide de Dieu , 249.
99. Royaume interieur dont l'amour-propre distribue les charges , 250.
100. C'est une grande affaire que d'être chargé de son ame , 252.
101. Le repos chrétien a ses occupations , ibid.
102. Maux passés ne sont rien. Or tout passe , 254.
103. Etendue de la reconnoissance , ibid.
104. Prudence nécessaire pour ne pas légèrement communiquer aux autres certaines idées qu'on se fait , 257.
105. Adresse de l'amour-propre à se dissimuler ses défauts , 258.
106. Commencement de la vocation souvent foible , 260.
107. S'il est bon de conferer souvent avec son Directeur , 261.
108. Chagrin , divertissement , 263.
109. Blamer pour être loué , 265.
- Panegyrique de Saint François de Paule , 266.

*Fin de la Table.*



---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**A Y lu par ordre de Monseigneur le Chancelier ces *Essais de Morale par feu Mr. Nicole* ; l'Auteur est connu, chacun sait que ses Essais ne sont rien moins que des Essais, mais des coups d'un excellent maître des plus habiles dans la Morale. Ainsi il y a lieu d'espérer que l'ouvrage sera bien reçu, dans lequel je n'ai rien trouvé qui blessât la foi ou les mœurs. Fait à Paris ce quatrième Novembre mil sept cens treize, *Signé*, BIGRES.

## PRIVILEGE GENERAL.

**L** O U I S par la grace de Dieu , Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prévôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , S A L U T. Notre bien-ami GUILLAUME DESPREZ , l'un de nos Imprimeurs ordinaires & Libraires à Paris , Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer un livre intitulé , *Essais de Morale par le Sieur Nicole* , & donner au public , s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires : Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Desprez d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre en telle forme , marge , caractère, conjointement ou séparément , & autant de fois que bon lui semblera , & de le vendre , faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives , à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes , de quelque qualité & condition qu'elles soient , d'en introduire d'impression étrangere dans

aucun lieu de notre obéissance , & à tous Imprimeurs , Libraires & autres d'imprimer , faire imprimer , vendre , faire vendre , débiter ni contrefaire ledit livre en tout ni en partie , ni d'en faire aucuns extraits sans le consentement par écrit dudit Exposéant ou de ceux qui auront droit de lui , à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , l'autre tiers à l'Exposéant , & de tous dépens , dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout-au-long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs Libraires de Paris , & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en beau papier & en bons caractères conformément aux Reglemens de la Librairie , & qu'avant de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expo-

sant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit livre, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoutée comme à l'original. Cominandons au premiet notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Charte-Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir: **DONNE'** à Versailles le neuvième jour du mois de Decembre, l'an de grace mil sept cens treize, & de notre regne le soixante-onzième. Par le Roi en son Conseil, **FOUQUET.**

Je soussigné, Guillaume Desprez, en consequence de la société contractée entre le Sieur Jean Desessartz & moi, je cede la moitié du present Privilege audit Sieur, en foi de quoi j'ai signé. A Paris ce 22. Decembre 1713. Signé, **DESPREZ.**

*Registré le present Privilege & la Cession étant au bas sur le Registre n°. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris Numero 786; page 698. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du 13. Aoust 1703. A Paris ce 23. Decembre 1713.*

Signé, **ROBUSTEL**, Syndic.

**ESSAIS**



Y  
E S S A I S  
D E  
M O R A L E.

PREMIER TRAITE.

*Des Fondemens solides de la confiance  
Chrétienne.*

I.

**L**'HOMME n'étant jamais assuré de sa persévérance dans le bien, & ne connoissant pas même avec certitude sa justice présente, & si c'est l'amour de Dieu ou l'amour de soi-même qui domine dans son cœur; il y a dans lui une cause toujours subsistante d'incertitude à l'égard de son salut.

Il a plu à la justice de Dieu d'humilier l'orgueil de l'homme, qui est le plus grand & le plus dangereux de tous ses maux, par cet effroyable contrepoids & cet étrange.

*2 Fondemens de la confiance Chrétienne.*

rabaissement. Car n'y ayant rien de si vil qu'un reprouvé, & n'y ayant personne qui soit assuré, s'il n'est point de ce nombre malheureux; il n'y a par conséquent personne qui sache s'il n'est point dans le dernier degré de la vileté, de la bassesse & de la misère.

Mais l'homme n'a aucun sujet de se plaindre de cet état, & il doit au-contraire, en rendant hommage à la justice de Dieu, rendre en même-tems grace à sa bonté & à sa miséricorde, en se tenant bienheureux d'y être: car ayant mérité une condamnation certaine: c'est beaucoup pour lui de n'être réduit qu'à l'état d'une incertitude de son salut, qui ne lui en ôte pas l'espérance.

**I I.**

Dieu lui permet même, ou plutôt il lui commande de tâcher de diminuer cette incertitude, & de faire tout ce qui lui est possible pour avoir une juste confiance qu'en mourant il obtiendra le sort & la récompense des justes: car quoiqu'il reste toujours quelque incertitude, il y a néanmoins des degrés de doute qu'on peut éviter, & dans lesquels il n'est pas permis de demeurer.

**I I I.**

Il y a des états dans lesquels on ne sauroit avoir qu'une réponse de mort. C'est-à-dire, qu'il est certain qu'en y mourant on est infailliblement damné. Et ce sont tous ceux qui enferment des engagemens criminels. Toute l'incertitude qui y peut rester, c'est qu'on peut espérer d'en sortir tant qu'on est en vie, mais en y demeurant, on ne peut attendre qu'une damnation certaine. Dieu ne permet à personne de demeurer volon-

tairement dans cette sorte d'incertitude, & quiconque ne travaille pas à en sortir, non seulement est coupable par les malheureux engagemens qui forment cet état, mais c'est même un nouveau péché d'y demeurer volontairement, & de ne pas faire toutes sortes d'efforts pour en sortir.

## I V.

C'est encore un état très-blamable, lorsqu'ayant quelque sujet d'espérer la miséricorde de Dieu, on se peut néanmoins reprocher sur ce point une grande négligence, & d'avoir eu peu de soin de pratiquer ce que saint Pierre nous recommande, de rendre notre vocation certaine par nos 2. *Petres* bonnes œuvres. Car enfin le salut étant I. 10. l'unique bien des hommes, ce n'est point une matière où l'indifférence soit supportable. Il faut tâcher de l'assurer le plus que l'on peut, & l'incertitude n'est tolérable en ce point que lorsqu'elle est nécessaire & inévitable. Qui peut la diminuer y est obligé. Or il est certain qu'on le peut, & qu'il y a un état auquel le commun des Chrétiens peut arriver, où ils peuvent avoir une juste confiance de leur salut. Nous devons donc tous travailler à nous mettre dans cet état. Nous devons tous marcher vers la mort & le jugement qui la doit suivre avec une espérance ferme de la miséricorde de Dieu.

## V.

Mais comme dans une matière qui nous importe si fort, il est très-dangereux de se tromper, en prenant une présomption téméraire pour une confiance légitime, c'est un avantage considérable que les fondemens

#### 4. *Fondemens de la confiance Chrétienne.*

de cette confiance soient marqués par quel-  
qu'un de la lumière duquel on n'ait aucun  
sujet de se défier ; & c'est ce que l'on pour-  
ra rencontrer en méditant sérieusement un  
excellent passage de saint Augustin qui a  
en dessein de procurer à son peuple cette  
solide confiance , en renfermant en peu  
de paroles les fondemens sur lesquels elle  
doit être appuyée. En voici les termes :

*In Isal.*

66. n. 7.

*Ambulantes in fide , exsultantes in Deo , fa-  
cientes opera bona ; . . . exhauriendo quotidie  
[ minuta peccata ] jejunando , orando , ele-  
mosynas faciendo , dicendo puro corde , Dimit-  
te nobis debita nostra , . . . ambula securus &  
exsulta in via , canta in viâ. Noli timere ju-  
dicem : C'est-à-dire , „ Marchant dans la  
„ foi , mettant en Dieu votre joie , prati-  
„ quant les bonnes œuvres , . . . prenant soin  
„ de vous purifier continuellement des  
„ moindres fautes , par le jeûne , par la prie-  
„ re , par les aumônes , & disant tous les  
„ jours d'un cœur sincère : Pardonnez-nous  
„ nos pechés , ... marchez avec confiance &  
„ avec joie , avec des chants d'allégresse , ne  
„ redoutez point la venue de votre juge.*

#### V I.

Voilà l'abrégé de la direction de saint Au-  
gustin sur la chose du monde la plus impor-  
tante , qui est de savoir quel est l'état de  
vie qui nous donne lieu d'espérer qu'en mou-  
rant Dieu nous recevra entre les bras de sa  
miséricorde. C'est-à-dire , que voilà les con-  
ditions que saint Augustin a crues nécessai-  
res à tous les Chrétiens pour marcher dans  
leur voie avec une confiance raisonnable.  
Qui les reconnoît en soi sans se flatter peut



avoir cette confiance raisonnable ; mais qui ne les reconnoît point , ne peut marcher que dans une présomption téméraire. On peut bannir les troubles & les inquietudes quand on sent effectivement en soi ces dispositions ; mais c'est un malheur infini d'être sans crainte lorsqu'on ne les a pas.

Celui qui n'y est pas encore peut y tendre, & il y peut arriver en donnant tout l'ordre nécessaire à la reformation de sa vie. Mais celui qui s'est établi dans une fausse sécurité ne travaille plus à en acquérir une véritable, & marche sans crainte dans ce chemin d'illusion jusqu'à ce que la mort l'en détrompe inutilement.

Il n'y a donc rien de plus souhaitable qu'une confiance bien fondée , ni rien de plus terrible qu'une confiance présomptueuse & mal fondée. La raison & la foi nous obligent également de chercher l'une & d'éviter l'autre , & par conséquent l'une & l'autre doit porter tous les Chrétiens à s'instruire à fond de l'étendue de ces conditions marquées par saint Augustin , à tâcher de les pénétrer , & à se donner bien de garde de prendre le change. Et c'est pour les y aider qu'on a dessein de les examiner ici , & de tâcher de faire discerner ceux qui les ont & ceux qui ne les ont pas.

## V I I.

La première condition que demande saint Augustin , c'est la foi , qu'il exprime par ces termes : *Ambulantes in fide.* MARCHANT dans la foi. Par où il nous fait comprendre que la foi dont il parle ici n'est pas une conviction sterile des mystères de

6 *Fondemens de la confiance Chrétienne.*

notre Religion ; mais une foi agissante & operante par la charité , dont la preuve la plus essentielle est qu'elle nous fasse marcher dans tous les commandemens de Dieu. Et comme cette condition demande qu'il y ait une conformité entre la foi & notre vie elle demande par conséquent qu'il n'y ait pas de contrariété entre les sentimens de la foi & le témoignage que notre conscience nous rend intérieurement de nos actions passées : c'est-à-dire , qu'elle demande que la foi ne les condamne pas , & ne nous fasse aucun reproche essentiel sur notre vie passée , ce qui est conforme à ce que dit l'Apôtre saint

1. Joan.  
3. 21.

Jean : *Si notre cœur ne nous reprend point, nous avons de l'assurance devant Dieu.* Il faut donc avoir cette assurance que notre cœur ne nous reproche rien , ce qui ne se doit pas entendre sans doute des reproches des petits péchés , mais de ceux qui sont incompatibles avec l'amitié de Dieu.

V I I I.

Il est clair par-là qu'on ne peut avoir cette assurance , lorsque la foi condamne en nous des actions criminelles non réparées. Car on en peut être exempt en deux manières , ou parcequ'on n'en a jamais commis , ou parcequ'on les a effacées par une véritable pénitence. Mais si l'on ne peut se rendre témoignage ni de l'un ni de l'autre , on ne sauroit dire avec vérité , ni avec une confiance raisonnable , que l'on a marché dans la foi. Car ce n'est pas marcher dans la foi que d'être dans un état contraire à la foi. Or l'état d'impénitence est formellement contraire à la foi qui nous appelle à la pé-

nitence , & qui nous declare que si nous ne la faisons nous perirons tous : *si pœnitentiam non egeritis , omnes similiter peribitis.* Luc. 13. 5.

Il faut donc par nécessité que notre conscience nous rende témoignage , ou d'une innocence entiere , ou d'une solide penitence. Mais à qui rend-elle ce témoignage ? Et combien par consequent cette condition est elle rare ?

## I X.

Tout le monde est assez persuadé de la rareté de l'entiere innocence ; c'est-à-dire , de l'exemption totale des pechés mortels pendant toute sa vie , & l'on ne fonde gueres la confiance de son salut que sur ce que l'on se persuade que si l'on en a commis on en a obtenu la remission. Mais pour se le persuader avec raison , il faut savoir au-moins les conditions d'une veritable penitence , étant impossible de s'assurer de l'avoir faite , sans savoir au-moins en quoi elle consiste. Cependant il ne paroît que trop que la plupart du monde ne le fait pas. On s' imagine que faire penitence , consiste seulement à se confesser de ses pechés à un Prêtre , & à en obtenir l'absolution. Ce sont en effet des conditions necessaires , mais ce ne sont pas les seules. Tout homme qui a commis un peché mortel s'est détourné de Dieu , il a abandonné Dieu pour se tourner vers la créature ; il y a mis sa dernière fin , il l'a préférée à Dieu. Il faut donc que pour retourner à Dieu il se convertisse à lui ; il faut qu'il le préfere à toutes les créatures , & qu'il mette en lui sa dernière fin. Voilà ce qu'on appelle conversion.

8 *Fondemens de la confiance Chrétienne.*

Mais cette conversion ne peut être véritable, si elle ne nous fait haïr les pechés que nous avons commis, si elle ne nous fait résoudre à les quitter & à les punir. Car elle nous doit faire aimer le juste arrêt de Dieu, qui nous ordonne de faire pénitence dans cette vie : & quoiqu'elle nous puisse faire obtenir le pardon sans cette pénitence actuelle, elle ne l'obtient jamais sans une résolution effective de la faire.

Voilà bien des choses auxquelles on pense peu, que l'on examine peu. Et cependant sans cet examen le témoignage que l'ame se rend de sa pénitence est incertain & bien peu fondé ; & ainsi c'est avec bien peu de fondement qu'elle juge qu'elle marche dans la foi.

X.

Il ne suffit pas pour marcher dans la foi, qu'elle ne condamne pas notre vie passée, ou qu'elle nous donne une juste confiance d'avoir recouvré la vie de l'ame, si nous l'avons perdue ; il faut de plus qu'elle nous donne lieu de croire que nous l'avons conservée ; sans cela, nous aurions lieu de douter de la sincérité de notre conversion. Car pour être véritablement convertis, il faut non-seulement avoir renoncé à tout péché mortel, mais il faut encore s'être établis dans une vie qui en soit exemte. Il faut donc encore que la foi ne condamne rien dans notre vie présente comme contraire à ses règles & à ses préceptes, & pour cela il est nécessaire que nous aiyons une juste confiance que nous sommes dans l'état & dans l'emploi où Dieu nous veut, & que nous y

remplissons tous nos devoirs essentiels. Car il est bien clair que ce ne seroit pas marcher dans la foi, si la foi condamnoit notre état présent & notre vie présente. C'est donc encore le sujet d'un examen sérieux, de considérer avec soin si notre conscience ne ne nous reproche point quelque dérèglement dans nos actions présentes.

## X I.

La troisième chose dont nous devons nous assurer pour croire avec raison que nous marchons dans la foi ; c'est de savoir si le gros de nos actions & de notre vie est conduit par la lumière de la foi. Car si ce que nous avons en vûe, & que nous nous proposons dans nos actions est quelque chose d'humain & de temporel ; c'est pour cette chose que nous vivons, c'est cette chose qui nous conduit, & non pas un bien qui nous soit proposé par la foi. La vûe de notre esprit s'arrête à ce bien temporel. Elle est renfermée dans le tems, & nous ne pouvons dire avec vérité que que nous marchons dans la foi. Car la foi est une lumière qui ne nous propose que des choses invisibles & éternelles. En un mot, le desir de posséder Dieu, de satisfaire à nos devoirs, d'obéir à ses loix, doit être notre principale passion. Si ce desir domine & s'assujettit tous les autres ; si nous rapportons à cette fin le corps de nos actions & le gros de notre vie, nous pouvons dire que nous marchons dans la foi. Mais si au contraire la vue de notre salut n'est le principe que d'un petit nombre d'actions ; si elle ne produit que des applications passagères ;

si les intérêts humains sont beaucoup plus agissans sur nous, nous avons peu de sujet de croire que nous marchons dans la foi.

## XII.

Saint Augustin, après cette première condition que nous venons d'expliquer, en ajoute une autre qui en est une suite, & qu'il exprime par ces paroles: *Exsultantes in Deo*, Vous réjouissant en Dieu; & cette joie qu'il exige comme une disposition essentielle & inseparable d'un vrai Chrétien, a sans doute deux principaux objets. L'un est la délivrance de l'état du péché par la remission que nous en avons obtenue, qui fait qu'une ame chrétienne s'écrie avec David: *Domine eduxisti ab inferno animam meam*,

*Ps. 29. 4* *salvastis me à descendantibus in lacum.* Vous avez, Seigneur, retiré mon ame de l'enfer, vous m'avez sauvé du milieu de ceux qui descendent dans la fosse. L'autre est l'adoption à l'état des enfans de Dieu qui donne droit aux biens éternels dont l'esperance doit donner de la joie à tous ceux en qui elle est légitime, selon qu'il est dit, *Spe gaudentes*:

*Rom. 12. 12.* *REJOUISEZ-vous dans votre esperance.* Qui-conque n'a point en soi dans quelque degré le sentiment de cette double joie, n'est pas dans un état digne d'un Chrétien, & qui lui puisse donner une juste confiance; & s'il est absolument sans joie, il faut qu'il ait oublié, comme dit saint

*2. Petr. 1. 9.* Pierre, qu'il a été purifié de ses péchés, puisqu'il n'en a plus de joie, & qu'il ne pense plus à son adoption, ni aux biens auxquels elle lui donne droit.

## XIII.

La joie que doit donner à un vrai Chrétien la vocation au Christianisme, renferme celle de la participation aux biens dont il jouit déjà, & l'attente de ceux auxquels il a droit dans l'autre vie. Ainsi elle comprend cette admirable lumière dont tout Chrétien jouit, qui est ce secret inestimable de la redemption des hommes, caché si long-tems en Dieu, & découvert dans les derniers tems. Elle comprend l'incorporation au corps de JESUS-CHRIST, l'union avec l'Eglise en qualité d'un de ses membres, le droit à l'heritage du Ciel qui nous appartient. Voilà les sujets de joie qu'on ne sauroit ôter à un Chrétien, & qui lui doivent causer une joie interieure & effective, quoiqu'elle ne soit pas toujours sensible.

## XIV.

Mais de peur que nous ne nous trompions dans le discernement de ces conditions qui étant spirituelles, & consistant plus dans des dispositions que dans des effets, sont plus sujettes à l'illusion, Saint Augustin y en ajoute trois autres qui consistent dans des actions dont nous pouvons avoir une plus grande certitude. La premiere, est de faire de bonnes œuvres, *facientes opera bona*. Ainsi il ne suffit pas de n'en point faire de mauvaises, il en faut faire de bonnes. Il ne suffit pas de ne point pecher, comme l'on dit, par commission : il faut aussi ne point pecher par omission, *facientes opera bona* : & ces bonnes œuvres doivent comprendre premierement l'accomplissement de

**II** *Fondemens de la confiance Chrétienne.*

tous les devoirs de justice qui sont indispen-  
pensables : car quiconque ne satisfait pas à  
ces devoirs n'a point de solide devotion , &  
par conséquent n'a point de sujet d'une con-  
fiance legitime. Mais il faut encore satis-  
faire aux devoirs de charité , & c'est même  
particulièrement ce que saint Augustin en-  
tend par ces bonnes œuvres. Nous devons  
tous aimer notre prochain : nous devons  
tous aimer l'Eglise , & cet amour ne doit  
point être stérile ni oisif. Car il n'y a point  
d'amour qui soit stérile : il doit produire des  
fruits de bonnes œuvres : il faut assister le  
prochain ou par des aumônes corporelles ,  
ou par des offices d'une charité spirituelle ;  
& si l'on ne peut faire autre chose, il faut  
au-moins l'édifier par ses bonnes œuvres ,  
par l'exemple de sa patience, de sa douceur,  
& de ses autres vertus. Ainsi personne n'est  
dispensé des œuvres de charité : car si nous  
ne sommes pas en état de pratiquer celles  
qui conviennent aux riches , nous ne pou-  
vons nous dispenser de celles qu'on ne sau-  
roit ôter aux pauvres , & nous nous y de-  
vons porter avec d'autant plus de soin , que  
Dieu nous a ôté les moyens d'exercer les  
autres.

**X V.**

Entre ces œuvres de charité , il faut avoir  
une attention particuliere à s'aquitter de  
celles qui nous tiennent lieu de talens , c'est-  
à-dire, de celles pour lesquelles Dieu nous  
ayant donné une aptitude particuliere, nous  
a marqué par là qu'il les exige de nous. Ces  
talens forment des dettes & des obligations  
envers Dieu qui demande de nous que nous



nous en servions pour la fin à laquelle il les a destinés. Qui les laisse inutiles, enfouit son talent, & s'attire la condamnation de ce serviteur paresseux, qui au lieu de le faire profiter, s'étoit imaginé qu'il lui suffisoit de ne le pas perdre, & de le rendre tel qu'il l'avoit reçu, sans en avoir fait aucun usage. *Matth. 25. 18.*

## XVI.

Mais la seconde condition qu'ajoute saint Augustin, qui est de reparer par ses jeûnes, ses aumônes, & ses prières les fautes ordinaires qu'on ne sauroit entièrement éviter en cette vie, est encore plus propre pour distinguer ceux qui peuvent avoir une juste confiance de leur salut, d'avec ceux en qui elle est suspecte de présomption. A quelque degré de vertu qu'on soit parvenu, elle ne sauroit être entièrement exemte de fautes. Si ces fautes détruisoient la confiance, personne n'en pourroit avoir; & si nonobstant ces fautes on devoit avoir une égale confiance, les Chrétiens vigilans sur leurs actions, n'auroient aucun avantage au-dessus des autres.

Ce qui les distingue donc, & ce qui fait que la confiance des uns est juste, & que celle des autres est suspecte de présomption, c'est que les uns réparent par la pénitence les fautes venielles où ils tombent, & que les autres en font un amas qu'ils ne réparent point.

Il est vrai que ces fautes ne donnent pas par elles-mêmes la mort à l'âme, puisqu'on les suppose venielles, mais elle la défigurent; elles en ternissent l'éclat; elles l'affoiblissent en diminuant la charité intérieure.

14 *Fondemens de la confiance Chrétienne.*  
en quoi consiste sa beauté & sa force ; & en diminuant la force de l'ame , elle la dispose à des chutes plus dangereuses ; elles rendent les prieres plus languissantes & moins efficaces , les communions moins fructueuses , & souvent même inutiles , & capables de rendre l'ame malade , au lieu de la fortifier. Enfin il ne faut pas confondre les fautes mêmes avec la negligence à les réparer. Car si les fautes sont venielles , la negligence à en faire pénitence ne l'est pas toujours. La pénitence est un précepte dont l'accomplissement est une disposition nécessaire pour avoir part au royaume de Dieu. C'est un précepte que de porter sa croix , de mener une vie crucifiée , d'annoncer la mort du Seigneur en mourant sans cesse au péché , puisque c'est une disposition nécessaire pour communier dignement , selon saint Basile. C'est donc en un sens une nécessité de jeûner , comme saint Augustin le recommande ici , c'est-à-dire d'embrasser la mortification & la privation des plaisirs ; c'est une nécessité de faire l'aumône corporelle & spirituelle au prochain : c'est enfin une nécessité de prier avec componction pour obtenir de Dieu le pardon de ses péchés.

#### X V I I.

Cette priere de componction n'est pas seulement nécessaire en elle-même : mais il est nécessaire de plus , comme , saint Augustin a eu soin de le marquer , qu'elle soit accompagnée de la condition à laquelle J E S U S - C H R I S T a proprement attaché la remise de nos péchés , qui est que nous remettions sincèrement aux autres les offenses

qu'ils ont pu nous faire. Il faut donc que cette priere soit pure, c'est-à-dire, sincere, & que le cœur s'accorde avec les paroles en ne conservant pas interieurement contre le prochain un venin qui subsiste aux yeux de Dieu, dans le tems même que nous témoignons exterieurement que nous lui pardonnons. Car c'est le cœur qui pardonne, & non pas la langue; c'est en quoi consiste la pureté. C'est la haine & l'aigreur qui le souille; ainsi c'est la charité & la douceur pour le prochain qui le purifie, & à laquelle Dieu ne peut refuser le pardon de nos péchés, quand il la voit dans notre cœur, lorsque nous pardonnons sincerement & véritablement à nos freres.





## SECOND TRAITE'.

### *DES DEVOIRS MUTUELS des inferieurs & des superieurs.*

#### I.

**P**Our nous acquitter de ce que nous devons aux hommes, il faut leur rendre ce qu'on leur doit, non seulement selon la justice, mais aussi selon la charité, car la charité est un devoir & une espèce de justice.

Ces devoirs sont differens : il y en a d'invariables, parcequ'ils naissent de quelque raison qui est toujours subsistante; & d'autres qui changent & se diversifient en plusieurs manières, parcequ'ils naissent des dispositions particulieres des hommes, qui sont changeantes.

#### II.

C'est un devoir invariable que celui de l'affection : nous la devons à nos ennemis, & à plus forte raison à nos amis. C'est encore un autre devoir indispensable que celui du respect envers tous ceux qu'on est obligé de regarder au-dessus de soi selon l'ordre de Dieu ; parceque cet ordre est une chose subsistante, & qui ne dépend point des qualités personnelles.

Mais il faut bien examiner en quoi consiste ce respect, parcequ'il y a un combat mutuel entre la concupiscence des inferieurs qui tend à le diminuer, & celle des superieurs qui tend à l'augmenter. L'homme desire naturellement de n'être sujet à personne, & de dominer sur tout le monde. Par la première inclination il est porté à refuser tout aux superieurs, & par la seconde à exiger tout des inferieurs.

L'une & l'autre inclination est également vicieuse, & vient de la même racine d'orgueil, qui porte d'un côté à l'indépendance, & de l'autre à la tyrannie. Il n'est point vrai que nous soyons sujets en tout à nos superieurs. Il n'est point vrai que nous ne leur soyons soumis en rien. Il y a un milieu, & c'est ce milieu que nous cherchons.

### III.

Il y a dans les Hommes un desir naturel d'être crûs, d'être estimés, & de n'être soupçonnés, ni accusés d'aucun défaut; & ainsi les personnes qui sont en quelque rang, desireroient qu'on leur rendît cette sorte de respect, & ils comptent pour rien tout le reste, s'il n'est accompagné d'une estime interieure & exterieure, afin que l'une ne empêche qu'on ne les condanne, même dans l'esprit, & l'autre qu'on ne leur dise ce qu'on trouve à redire dans leur conduite & dans leurs sentimens.

Il faut examiner si cette prétention est raisonnable ou en tout, ou en partie, & c'est ce qu'il semble que l'on pourra tirer des principes suivans.

## I V.

Il est certain qu'on peut faire diverses fautes dans les jugemens que l'on fait de ceux qui sont au dessus de nous, en considerant même ces jugemens comme purement intérieurs.

Ces jugemens peuvent être faux & injustes, quand on juge d'eux contre la verité, & qu'on les condanne injustement & excessivement. Et ces sortes de jugemens qui seroient blâmables à l'égard de qui que ce soit, le sont encore plus, quand ils regardent des personnes à qui l'on doit de l'honneur & du respect, parceque ce devoir nous doit rendre plus attentifs à ne les pas condamner injustement.

## V.

Quand la fausseté n'en est pas évidente, il ne laissent pas d'être mauvais, s'ils sont téméraires & fondés sur des raisons foibles & sur des signes incertains. Et c'est pourquoy les Saints qui nous recommandent de ne juger jamais personne sur des signes incertains, nous le recommandent encore davantage à l'égard des Superieurs & de tous ceux que l'on doit honorer selon l'ordre de Dieu. Il est juste d'interpreter favorablement leurs actions & leurs paroles, lorsqu'on le peut faire sans blesser la verité, & d'apporter une plus grande attention avant que de les condamner.

## V I.

Les jugemens que l'on forme d'eux, ne sont pas toujours exemts de faute, lors même qu'ils sont très-vérifiables, & il s'y peut encore rencontrer divers défauts. Le pre-

mier est quand nous nous appliquons à juger des choses qui ne nous regardent point, & que nous pouvons bien nous empêcher de considérer, parcequ'elles ne sont pas si visibles ni si claires, qu'elles n'ayent besoin de quelque recherche: Car en ces rencontres, supposé que notre vocation, notre emploi, & l'état où Dieu nous a mis, ne demande point de nous que nous nous appliquions à examiner ces points de la conduite ou des sentimens des Supérieurs, & de ceux qui sont au-dessus de nous, il y a sans doute de la faute à le faire, parcequ'il y a du dérèglement à s'appliquer à des choses qui nous peuvent nuire & qui ne nous peuvent servir.

Ainsi quand un Religieux jugeroit fort bien de son Supérieur, il ne laisseroit pas d'être blâmable, s'il s'étoit appliqué inutilement & sans nécessité à examiner ses actions, parcequ'il s'est exposé par là volontairement à une tentation, étant certain que les jugemens désavantageux, quoique véritables, que l'on forme d'un Supérieur, diminuent l'impression que ses paroles doivent faire sur les inférieurs, les paroles ayant besoin d'être aidées par une estime même humaine, qui sert à étouffer l'opposition que la concupiscence forme contre les commandemens justes & légitimes.

Chacun doit se considérer comme infirme, & comme ayant besoin d'être soutenu par divers appuis dans la voie de l'humilité & de l'obéissance; & ainsi c'est une imprudence d'occuper son esprit à des objets dangereux & capables de nous faire tomber dans

l'orgueil & dans le mépris secret des Supérieurs.

## VII.

Le second défaut est une trop grande attache à ses jugemens, quoique véritables. Car il est certain que comme on ne doit point juger sans lumière, on ne doit point aussi s'attacher à son jugement qu'à proportion de sa lumière; de sorte que si l'on ne voit une vérité que d'une vûe sombre & obscure, & si l'on a l'expérience que l'on se trompe & que l'on s'éblouit facilement, il est contre la raison de s'attacher à son jugement avec la même assurance que si l'on avoit une vûe claire de la vérité, & il ne faut pas seulement garder cette retenue, quand on parle aux autres, mais il la faut aussi garder quand on se parle à soi-même, la connoissance de notre ignorance & de notre foiblesse devant nous rendre modestes & retenus dans nos jugemens, & nous empêcher de nous parler à nous-mêmes avec la fermeté & l'assurance de ceux qui ont plus de droit de croire qu'ils ne se trompent pas.

## VIII.

Il est peu utile d'examiner si ces défauts qui se peuvent glisser dans les jugemens que l'on fait des Supérieurs, sont contraires au respect qu'on leur doit, ou à quelque autre vertu; il suffit qu'ils soient mauvais & desagréables à Dieu pour nous porter à les éviter. La vérité est néanmoins, que comme ils peuvent être accompagnés de défaut de respect, ils en peuvent aussi être séparés & naître d'autres sources,



Car le respect consiste intérieurement dans la connoissance de l'ordre de Dieu ; qui place certaines personnes au-dessus des autres , & dans les mouvemens de la volonté qui approuve cet ordre , & qui s'y soumet volontairement , aimant à se tenir en sa place ; & il consiste extérieurement dans les témoignages extérieurs qui font voir que l'on reconnoît & que l'on approuve cet ordre.

Ainsi on viole intérieurement le respect en ne reconnoissant pas , & en n'aimant pas cette dépendance & cette subordination établie de Dieu : & on le viole extérieurement par les signes extérieurs d'élevation & d'orgueil qui nous font sortir de notre rang , & qui abaissent au-dessous de nous ceux que Dieu a mis au-dessus.

Toutes les marques d'aigreur , de mépris , de colère , sont contraires aussi au respect , parceque ce sont des passions qui attaquent cet ordre , & qui tendent à l'anéantir en rabaisant ceux contre qui elles sont excitées.

Mais il n'est pas nécessaire que ces défauts se trouvent dans tous les jugemens que l'on fait des Supérieurs. On peut quelquefois se tromper en jugeant d'eux par un simple défaut de lumière. On peut les soupçonner de quelque faute , même témérairement , par une légèreté d'esprit , qui ne considère pas assez les fondemens , sur lesquels ces jugemens sont appuyés. On peut s'appliquer inutilement à considérer leurs actions par une simple curiosité , ou par inadvertance. Enfin on peut s'attacher trop

22 *Des Devoirs des inferieurs , &c.*  
à les jugemens par foiblesse d'esprit , en croyant évident ce qui ne l'est pas , sans pour cela s'estimer soi-même , ni s'élever au-dessus de son rang. Il y a des personnes fort humbles qui s'imaginent trop fortement qu'elles voyent évidemment des choses très-faus-  
ses.

Ainsi les accusations d'orgueil & de manque de respect envers les Supérieurs , qui ne seroient fondées que sur ces sortes de jugemens que l'on auroit fait d'eux , ne seroient pas assez équitables ; & sur tout quand le jugement est véritable en soi , il est difficile de juger absolument qu'une personne ait eu tort de s'appliquer à un jugement véritable , ou qu'elle y soit trop attachée.

#### I X.

Mais si on sépare des jugemens que l'on fait des Supérieurs , tous ces défauts que nous avons marqués , c'est-à-dire :

Si on évite l'erreur & l'injustice : Si on évite la temerité : Si on évite l'application indiscrete : Si on évite la trop grande attache à son jugement : Si on évite les autres défauts qui s'y peuvent glisser , comme l'aigreur , la passion , la hauteur , le mépris , l'indiscretion , &c. & que l'on forme ou avec utilité , ou avec nécessité un jugement juste & équitable , ou de leurs paroles ou de leurs actions , ou de leurs écrits , il est clair que ce jugement étant conforme à la vérité , & n'étant point corrompu par aucune mauvaise passion , n'est aucunement contraire au respect.

Car l'ordre de Dieu qui met certaines personnes au-dessus des autres , ne les rend

ni impeccables ni infailibles , & n'empêchent pas les inferieurs de reconnoître leurs fautes & leurs erreurs. Ainsi n'ayant aucun principe qui puisse les empêcher de les prendre pour des fautes & pour des erreurs , il est certain qu'ils ne font aucune faute en suivant ce que la raison & l'évidence leur en fait connoître.

X.

Le respect & la verité ne sont pas contraires , puisque c'est la verité même qui prescrit le respect ; ainsi un jugement véritable n'est pas de soi-même contraire au respect. Or si un jugement comme véritable , n'y est pas contraire , il ne l'est pas aussi pendant qu'il demeure dans l'étendue de la verité ; c'est-à-dire , par exemple , qu'il n'est pas contraire au respect de desapprouver un écrit ou une action d'un Supérieur , lorsque cette action ou cet écrit mérite d'être desapprouvé. Il n'est point contraire au respect de le desapprouver fortement , lorsqu'il mérite d'être fortement desapprouvé. Si un écrit réellement & dans la verité ne vaut rien , s'il est plein de fautes , s'il est contraire au bon sens , il n'est point contraire au respect d'en avoir toutes ces pensées.

XI.

Il est aisé par là de regler le respect que nous devons aux personnes qui sont au-dessus de nous , en égard à nos jugemens intérieurs. Nous leur devons une plus grande attention , pour éviter les jugemens faux & téméraires. Nous ne devons pas nous appliquer inutilement à juger de leurs actions.

Mais supposé qu'il y ait raison de juger de quelque chose qu'ils ont faite, ils n'ont point de raison de se plaindre de nos jugemens, s'ils demeurent dans l'étendue de la vérité & de notre lumière.

## XII.

Ces principes suffisent pour regler les mouvemens intérieurs & les jugemens de notre esprit pendant qu'ils demeurent dans nous; mais lorsqu'il s'agit de les faire connaître à ceux mêmes qu'ils regardent, il est vrai qu'il peut y avoir du défaut de respect dans la manière dont on les propose.

Et certainement il y en a si l'on communique ces jugemens à d'autres personnes qu'au Supérieur, sans une nécessité évidente; parceque quelque véritables qu'ils soient, ils ne laissent pas d'être dangereux; en diminuant la créance qu'on doit avoir aux Supérieurs, & en portant les foibles à prendre la liberté de juger de leurs actions; ce qui cause de grans desordres dans les sociétés.

Il y en a encore, si l'on se sert, en parlant à ce Supérieur, de termes qui témoignent que l'on n'a pas dans le cœur cette disposition d'abaissement qui est due, non aux qualités personnelles; mais à l'ordre de Dieu, ou qui font paroître quelque mauvaise humeur, & quelque mouvement de colère: car les signes extérieurs de ces mouvemens sont mauvais, parceque le mouvement intérieur qu'ils expriment, est mauvais & contraire au respect.

## XIII.

Mais quand les expressions ne contiennent

nent point des signes des mouvemens de la volonté , ou d'un jugement contraire à cette reconnoissance de l'ordre de Dieu , mais seulement des pensées de l'esprit à l'égard de certains objets & de certaines questions , elles peuvent être contraires à la charité & à la prudence ; mais non au respect précisément.

Car il est certain que si on avoit à traiter avec des personnes sans cupidité , on leur découvreroit toutes ses pensées & tous ses jugemens , sans craindre jamais de les blesser ; & l'on ne feroit aucune différence entre avoir d'eux une pensée , & la leur déclarer par tous les termes qui seroient les plus capables de la faire entendre.

S'il y a en cela quelque défaut de respect ; il n'est pas dans les paroles , ni dans la découverte de ses pensées , il est dans la pensée même : & s'il n'y en a point dans la pensée , il n'y en a point dans les paroles quelque fortes qu'elles soient.

XIV.

Mais si on n'est pas obligé d'affoiblir les expressions par le respect que l'on porte à ceux qui sont élevés au-dessus de nous dans l'ordre de Dieu , on est obligé quelquefois de les temperer ; parcequ'ils sont hommes , parcequ'ils sont foibles , parcequ'ils ne sont pas exemts de cupidité , parcequ'ils ne sont pas équitables dans leurs jugemens , & qu'ainsi ils sont sujets à se choquer injustement ; & à mesure que l'on connoît davantage cette foiblesse , on doit user d'un plus grand tempérament & de précautions plus exactes.

## X V.

La nécessité de ce devoir est toute visible , puisque nous ne devons pas scandaliser notre prochain , & que les Superieurs mêmes sont compris sous le nom de prochain ; mais il est clair aussi que ce devoir de tempérément & de ménagement dans nos paroles ne vient point d'un sentiment d'estime pour ce Superieur , mais plutôt de la connoissance de sa foiblesse : & qu'au-contraire plus nous avons d'estime de sa vertu , plus nous pouvons prendre justement de liberté de lui dire nos sentimens sans reserve & dans toute la force qu'ils ont.

## X V I.

S'il s'agit par exemple d'un écrit fait par un homme à qui nous devons du respect , mais de la vertu duquel nous avons sujet de nous défier ; si nous le connoissons tendre & délicat sur ses ouvrages & disposé à s'imaginer que les jugemens que l'on fait de ses écrits , viennent de prévention contre lui , de suffisance , d'orgueil , on est obligé de ne lui pas donner sujet de former ces jugemens téméraires , & de lui cacher plutôt une partie de ce que l'on juge de son écrit ; mais c'est par un devoir de condescendance & de charité , & non par un sentiment d'estime : c'est le traiter en malade , & non en fort. Car si l'on connoît au-contraire qu'un homme n'est point attaché à ce qu'il fait , qu'il ne cherche que la vérité , qu'il est prêt de la recevoir de qui que ce soit , qu'il n'est point sujet à se choquer lorsqu'on lui découvre ses sentimens & les impressions que ses ouvrages font dans l'esprit des

autres , on les lui peut dire avec une entière ouverture & dans toute la force avec laquelle on les a dans son esprit.

## X V I I.

Il est donc facile de juger comment on doit agir avec ceux qu'on respecte. Il faut tâcher d'avoir les sentimens les plus justes & les plus raisonnables qu'on peut avoir d'eux; mais après qu'on a réglé ses sentimens autant qu'on peut selon la vérité, il faut les leur dire dans toute l'étendue selon laquelle ils sont capables de les souffrir, en mesurant ses paroles sur la vérité d'une part, & sur leur force ou leur foiblesse de l'autre. Voilà le devoir des inferieurs.

## X V I I I.

Mais pour les Superieurs, on peut dire qu'ils ne sauroient donner trop de liberté aux inferieurs de leur dire leurs sentimens, & qu'ils n'ont jamais une juste raison de se choquer qu'on les leur découvre, pourvu qu'on le fasse sans malignité, sans colere, sans indiscretion. Car encore qu'il y ait de l'imprudence & du défaut de charité dans celui qui ne fait pas assez se proportionner à l'esprit d'un autre, c'est-à-dire, à sa foiblesse; néanmoins cette foiblesse n'excuse nullement celui qui s'en blesse, parceque c'est une foiblesse d'orgueil.

## X I X.

Il est si nécessaire de donner cette liberté à nos amis, & generalement à tout le monde, que l'on peut dire que le défaut de cette ouverture est la cause de la plupart des desordres du monde, à commencer depuis les Princes, jusques aux plus petits d'entre le

Peuple. Car pourquoi y a-t'il tant de desordres dans le monde ? c'est que personne ne dit la verité aux autres , parce qu'on fait qu'elle n'est agreable à personne.

## XX.

Il ne faut pas être Prince pour empêcher qu'on ne nous la dise : chacun se fait Prince pour cela. Si on ne l'est point par naissance , on le devient par humeur. On témoigne qu'on ne trouve pas bon qu'on nous dise ce que l'on pense de nous : & quand quelqu'un se hazarde de nous le dire , si l'on ne peut s'attacher au fond , on se prend à la manière. Ce qui suffit pour empêcher qu'on nous le dise jamais. Car c'est une chose pénible que de dire aux autres ce qui ne leur plaît pas , parceque l'on aime naturellement à plaire ; c'est pourquoi si l'on y ajoute de nouvelles difficultés par son humeur , & si l'on exige tant de précautions étudiées de ceux qui voudroient nous rendre cet office , on aime mieux laisser tout-là , & ainsi toute notre vie on nous laisse dans l'erreur que nous aimons.

## XXI.

Il arrive de là qu'on ne fait dans le monde que s'entre-tromper & s'entre-flatter ; parceque chacun fait que la verité est odieuse , & qu'il n'y a que la complaisance qui agrée. On vit dans une espece d'illusion , sans se connoître soi-même , & sans connoître les autres ; & l'on tombe dans une infinité de fautes , parcequ'on ne peut pas proportionner ses actions & ses paroles aux dispositions des autres , que l'on ignore , & que l'on veut ignorer.



## XXII.

Il n'y a point de personnes à qui cette ignorance des véritables sentimens des autres qui vient du défaut de liberté, soit plus préjudiciable qu'à ceux qui sont dans quelque rang, & qui tiennent lieu de Supérieurs. Si-tôt qu'une personne de cette sorte donne le moindre ombrage qu'il est capable de s'offenser de la découverte qu'on lui feroit des jugemens qu'on fait de lui, on entre dans la reserve & dans une espece de déguisement à son égard, que l'on colore du nom de prudence.

## XXIII.

Ces erreurs de fait ont d'ordinaire de fâcheuses suites : car il arrive de là que les Supérieurs ne connoissant pas au vrai les sentimens de ceux qu'ils conduisent, n'y peuvent proportionner leurs actions, & les choquent continuellement par une infinité de petits scandales ; & que les inférieurs persistent dans leurs sentimens, & parlent souvent très-librement en l'absence de ceux qu'ils trompent respectueusement en leur présence.

## XXIV.

La regle des actions qui ne regardent que Dieu seul, se doit prendre de la seule verité ; mais celle des actions qui regardent le prochain, dépend de la connoissance de leurs jugemens intérieurs. Or quel moyen de les connoître, si on leur donne sujet de croire que l'on ne trouve pas bon qu'ils les découvrent, ou qu'on les oblige de les déguiser, en sorte que l'étude & le soin qu'il faut apporter à trouver ces temperamens,

leur donne une gêne continuelle : outre que par tous ces temperamens on ne connoît point les véritables sentimens d'une personne, & on ne peut prendre sur cela de véritables mesures.

## X X V.

Si l'on dit à un Auteur qu'il y a quelque difficulté dans son ouvrage, il en est peu frappé ; car les meilleures choses reçoivent des difficultés. Mais si on lui disoit que des gens d'esprit en sont extraordinairement échoqués, qu'ils le jugent ridicule, qu'ils en trouvent les raisonnemens faux, cela réveilleroit l'attention, on y prendroit garde de près, & si on ne changeoit pas les choses, on les proportionneroit davantage à l'esprit de ceux qui les lisent.

## X X V I.

Ainsi la charité & la force d'un homme de bien doit consister à écouter tout, & à ne témoigner jamais qu'il s'offense de rien, à donner une entière liberté & une entière confiance à ceux qui lui parlent, à n'être point délicat sur la manière dont on le fait, & à faire consister le respect qu'on lui doit, non à lui dissimuler & à lui déguiser ses sentimens par des temperamens recherchés, mais à lui dire ce que l'on pense sincèrement, en la même manière qu'on le pense, sans aigreur & sans passion. Si ces sentimens sont justes, il doit les approuver ; s'ils sont injustes, il doit en faire voir l'injustice, & approuver néanmoins qu'on les lui découvre, & tâcher d'apprendre à ces personnes à régler leurs sentimens, mais non à les déguiser.

## X X V I I.

Mais fera-t'il donc dit que les inferieurs reprendront avec force & avec empire ceux qu'ils doivent respecter selon l'ordre de Dieu ? Nullement. On leur doit apprendre à ne les reprendre ni intérieurement, ni extérieurement dans toutes les choses douteuses. On doit leur apprendre aussi à retenir quelquefois leurs sentimens par prudence, pour les examiner davantage dans les choses mêmes qu'ils jugent claires.

Mais quand ils ont un sentiment formé & une impression dans l'esprit, jamais le Supérieur n'a droit de se plaindre qu'on le lui découvre, pourvu qu'on n'y mêle point de mouvemens d'aigreur, & que les expressions, quelque fortes qu'elles soient, ne fassent que représenter le jugement intérieur que l'on en fait.

Il faut convaincre cet inferieur qu'il a tort de juger ainsi, qu'il est téméraire, qu'il est trompé ; mais il faut le louer de ce qu'il dit librement son sentiment sans déguisement & sans reserve.

## X X V I I I.

Il semble que ces principes fussent pour régler les jugemens & ses paroles à l'égard de ceux qui sont au-dessus de nous par l'ordre de Dieu.

Mais il faut de plus considerer en quoi consiste cet ordre, parceque l'on peut encore en abuser en l'étendant plus loin qu'il ne faut ; car il y a un ordre de dignité & un ordre de lumiere qu'il ne faut point confondre.

## X X I X.

L'ordre de dignité est fixe , invariable , évident , & ainsi on ne peut en aucune manière se dispenser des devoirs auxquels il oblige. Je dois honorer un Prêtre , parce qu'il est Prêtre , tel que puisse être celui qui en a le caractère , tant que l'Eglise le reconnoît : mais cet honneur n'emporte pas de soi une estime pour l'esprit & la lumière de celui à qui on le rend , étant certain qu'on n'est pas obligé d'estimer l'esprit & la lumière de tous les Prêtres du monde. Cet ordre étant évident , il est quelquefois permis d'exiger les devoirs qui y sont attachés , c'est-à-dire , par exemple , qu'un Prêtre peut se plaindre sans orgueil qu'on ne rend pas ce qu'on doit à son caractère.

## X X X.

Mais dans l'ordre de lumière il n'en est pas toujours de même , parcequ'encore que ceux qui ont moins de lumière , doivent avoir de la déference & du respect pour ceux qui en ont davantage ; ceux néanmoins qui sont plus éclairés n'ont pas toujours droit de prétendre qu'on doive les croire plus éclairés , ni de se plaindre qu'on ne rend pas ce que l'on doit à leur lumière. Celui qui est le plus éclairé , merite qu'on ait de la déference pour lui ; mais il n'est pas de l'humilité de se croire plus éclairé que les autres , & encore moins d'exiger qu'on le croye.

## X X X I.

Pour mettre néanmoins quelque ordre entre les personnes à l'égard de la lumière , on peut distinguer la lumière véritable & la

lumière présumée. Car il y en a qui ont réellement plus de lumière que les autres. Et il y en a qui sont présumés en avoir davantage, soit que cela soit en effet, soit que cela ne soit pas : & cette présomtion se tire de l'âge & de l'étude.

XXXII.

Personne ne peut exiger des autres aucun respect à cause de sa lumière réelle, parcequ'il ne peut pas forcer les autres à la reconnoître, quoiqu'il soit vrai que ceux qui ne la reconnoissent pas, peuvent avoir tort s'ils en ont assez de preuves.

XXXIII.

Mais quant à la lumière présumée, il y a quelque respect qui peut en quelque sorte être exigé : car il est certain qu'un jeune homme doit respecter un vieillard : une personne qui a peu étudié, en doit respecter une autre qui a employé plus de tems à l'étude : une personne de peu de réputation doit respecter ceux qui sont estimés dans le monde. L'opinion publique fait un droit, auquel les personnes sages sont obligées de s'accommoder.

Mais on n'a jamais droit de porter le respect si avant que nous nous offensions, quand on n'approuve pas nos sentimens, puisqu'autrement il faudroit que les jeunes gens suivissent les sentimens de tous les vieillards qui sont souvent opposés entr'eux, aussi bien que ceux des autres.



## TROISIEME TRAITE.

*Du mal qu'il y a de détourner une  
personne de la pratique de l'o-  
béissance,*

### I.

Prover. 3.  
27.



*N*Empêchez point, dit le Sage, de faire le bien celui qui le peut faire : Faites-le vous-même si vous le pouvez. *NOLI prohibere benefacere eum qui potest: si vales, & ipse benefac.* Il est bien clair qu'il n'y a rien de plus contraire à la charité que ce qui est deffendu par ce précepte ; car la charité nous obligeant de desirer le bien du prochain, quelle raison peut-on avoir de l'empêcher de faire le bien, puisqu'il ne peut acquérir en cette vie un plus grand trésor que celui de ses bonnes œuvres. Si vous n'avez pas le courage de les faire, au-moins ne les enviez pas à ceux qui les veulent faire. Le pouvoir & la volonté qu'ils en ont sont des dons de Dieu : les empêcher d'en user, c'est donc s'opposer expressément à Dieu.

### II.

Or il n'est pas moins certain que l'on fait ce qui est deffendu par cette maxime, quand on détourne quelqu'un de faire une bonne

œuvre, qu'on le porte à quitter une vie plus parfaite pour en embrasser une moins parfaite, & enfin lorsqu'on lui inspire de féloignement de quelque conseil évangélique, comme de la pauvreté, de l'obéissance, de la virginité, quoiqu'il fût accoutumé à le pratiquer : la pratique qu'il en faisoit marquoit qu'il le pouvoit faire, & qu'il en avoit la volonté. C'est donc s'opposer à Dieu que de l'en détourner. Or comme c'est pratiquer le conseil de l'obéissance que d'en faire vœu dans une Religion, c'est aussi le pratiquer, quoique dans un degré inférieur, que de se soumettre dans une société réglée à la volonté des Supérieurs avec la même exactitude que l'on fait dans les Religions. Cela est toujours & plus sur & plus parfait, que de se conduire par sa volonté propre & par sa propre lumière, & par conséquent c'est s'opposer à une bonne œuvre, & empêcher le prochain de faire le bien, que de se dégoûter de cette pratique. Il y a toujours dans cette conduite un renoncement à sa propre volonté, à son sens, à sa lumière, un aveu que l'on fait à Dieu de son imprudence & de son incapacité pour se conduire soi-même. On dit à Dieu en se soumettant à l'obéissance en toutes choses ; *Seigneur, vous connoissez mon peu de sagesse ; Ps. 68.*  
*D E U S, tu scis insipientiam meam. 6.*

L'homme s'est perdu par l'amour de l'indépendance, il est juste qu'il retourne à Dieu par la dépendance & par la soumission ; & la résolution que l'on prend de vivre de cette sorte est une reconnoissance de cette justice & de ce besoin.

## I I I.

Demander s'il est permis de détourner une personne de cet assujettissement, en lui conseillant de se donner plus de liberté; c'est demander s'il est permis de conseiller à quelqu'un de quitter un regime salutaire & sûr auquel on s'est accoutumé, & dont on s'est toujours bien trouvé, pour en prendre un qui seroit très-dangereux; c'est demander s'il est permis de nuire au prochain: car c'est lui nuire que de lui persuader de se priver d'un avantage spirituel très-considérable, & dont il a beaucoup de besoin pour le bien de son ame.

## I V.

Qui ne condamneroit une personne qui par un conseil téméraire en auroit engagé une autre à perdre cinquante mille écus de son bien? Cependant il s'en faut bien qu'une telle perte égalât devant Dieu celle du mérite d'une bonne œuvre & de la pratique d'un conseil évangélique. S. Augustin ne veut pas qu'une fille qui a résolu de demeurer vierge, abandonne son dessein pour quelque avantage temporel qu'on lui puisse proposer, ni même pour des biens spirituels qu'elle pourroit procurer aux autres en se mariant: comment donc pourroit-on détourner en conscience une personne, du bien de l'obéissance & du renoncement à sa propre volonté, qui est de même un conseil évangélique, & un conseil qui tend à notre sanctification aussi bien que la virginité?

## V.

Que diroit-on d'une personne qui étant  
dans



dans une maison de filles qui vivroient dans l'éloignement du mariage, non par vœu, mais par une simple préférence de cet état à celui des personnes mariées, les entretiendrait de discours capables de leur causer du dégoût de cette sorte de vie en leur témoignant qu'elle ne la goûte point, en leur demandant à quoi bon s'imposer ce joug, & enfin en leur donnant lieu de le regarder comme incommode & inutile tout ensemble? Ne blâmeroit-on pas avec raison cette avocauté du mariage d'une extrême indiscretion, & n'auroit-on pas sujet de lui dire qu'elle s'est rendue par-là responsable devant Dieu de tous les mauvais effets de ces discours & de l'affoiblissement qu'ils pourroient avoir causé dans l'esprit de celles qui les auroient écoutés, en reveillant en elles les passions naturelles, & en leur ôtant l'estime & l'amour d'un genre de vie qu'elles regardoient avec raison comme plus sûr, plus utile à leurs ames & plus agréable à Dieu? Or n'est-ce pas à peu près la même chose d'affoiblir par ses discours l'amour de l'obéissance en des personnes qui la pratiquent & de leur inspirer de l'éloignement de cet assujettissement? En l'un & l'autre on prend le parti de la cupidité contre la perfection Chrétienne. Car la cupidité porte pour le moins avec autant de force à se décharger du joug de l'obéissance, & à se mettre en état de vivre à sa volonté, qu'à embrasser la condition du mariage.

## V I.

L'impression de ces discours fait souvent que ce qui n'étoit nullement pénible com-

mence de l'être, & que l'on se trouve chargé d'un joug que l'on portoit auparavant avec facilité & avec joie. Cette peine est une tentation, elle porte au changement, ou au moins elle cause une diminution de la ferveur & de la joie qui font le mérite des bonnes actions. Ainsi celle qui cause ces mauvais effets par ses discours exerce en effet le même genre d'inhumanité que si quelqu'un en voyant un nombre de pauvres gens qui gagnent leur vie à porter la hotte, prenoit plaisir d'ajouter à leur fardeau un poids considérable qui augmentât leur travail & leur peine de moitié.

## VII.

Une Princesse déréglée étant dans une Religion, prenoit un méchant plaisir à mettre des drogues ameres dans ce qu'on préparoit aux Religieuses pour leur nourriture. On condanne avec raison ce divertissement malin. Or n'est-ce pas faire à peu près la même chose que cette Princesse, lorsque par des discours imprudens, on répand du dégoût sur des exercices que l'on faisoit auparavant sans répugnance, & qu'on donne lieu de regarder la pratique de l'obéissance comme inutile & incommode. Il est vrai que cette Princesse faisoit à dessein ce qu'elle faisoit; car elle n'ignoroit pas l'effet de son action, au-lieu qu'une personne imprudente pourroit croire de bonne foi qu'il est bon de ne pas s'assujettir à une obéissance si exacte. Mais s'il y avoit plus de malice dans la Princesse déréglée, il y auroit au moins autant d'ignorance dans cette imprudente conseillère.

## VIII.

Puisque je suis en train de proposer des images qui aident à faire concevoir le mal de cette conduite, j'ajouterai encore celle-ci. Si une personne étoit obligée de marcher sans lumière dans une campagne remplie de fossés profonds, où il y auroit seulement un petit sentier par lequel on les pût éviter, & qu'un guide s'offrit de l'y conduire, pourvu qu'elle voulut bien le suivre; que diroit-on du conseil qu'un autre lui donneroit de se bien garder de suivre ce guide & de se charger de cet assujettissement en lui persuadant qu'il vaut bien mieux marcher au hazard sans se mettre en peine de toutes ces précautions? N'accuseroit-on pas ce conseil d'une temerité manifeste? Cependant c'est ce que fait celui qui détourne les autres de la voye de l'obéissance. Car l'état effectif de la plupart des âmes est de n'avoir gueres de lumière, & la conduite de la vie est effectivement pour elles une campagne pleine de fossés & de précipices. Elles y tombent sans même s'en appercevoir, parcequ'elles n'ont point de lumière. L'obéissance les en pourroit garantir & les faire marcher en sûreté. Quiconque les porte donc à se priver de ce secours, les met dans un visible danger de commettre mille fautes, qui peuvent être ou devenir dangereuses & mortelles.

## IX.

On dira peut-être qu'il est vrai qu'on ne peut blâmer sans imprudence la soumission à la conduite d'autrui dans les choses importantes, mais qu'on la peut improuver & en

détourner les autres dans les petites actions qui sont visiblement sans danger ; que c'est dans ces petites actions qu'il est importun de se charger de l'obligation d'en demander permission. Mais comme on ne peut ignorer que c'est la loi generale de toutes les Religions , de ne rien faire sans l'ordre du Supérieur ; decider que cette conduite est inutile , c'est une extrême témérité. C'est même s'opposer formellement à la pratique de l'obéissance qui n'est que de conseil. Car c'est proprement dans ces petites choses qu'on suppose sans danger , que consiste le conseil évangélique de l'obéissance. Ce n'est pas un conseil , mais un précepte de demander avis dans les choses importantes sur lesquelles on manque de lumière. Il n'est jamais permis d'agir témérairement & sans intelligence ; & qui n'en trouve point en soi , la doit nécessairement chercher en autrui : cela est d'un devoir commun & naturel. Mais l'obéissance qui n'est que de conseil , c'est proprement de se soumettre dans les choses les plus claires & les plus certaines à l'avis d'autrui , & c'est ce qui ne se trouve que dans les petites choses. Il est importun, dit-on , de demander permission de tout. C'est cette importunité qui domte fortement la propre volonté. C'est en quoi consiste la mortification renfermée dans cette pratique. C'est enfin ce qu'il n'est pas toujours nécessaire de pratiquer , mais qu'il n'est jamais permis de blâmer.

## X.

Il n'y a pas de nécessité de pratiquer les conseils , mais il y a nécessité de les approu-

ver & de n'en détourner jamais les autres. Il n'y a qu'une seule exception, qui est lorsque ces conseils ne sont pas possibles à la personne qui les veut embrasser; mais cette exception n'a point de lieu dans celles qui les pratiquent actuellement. Ne pas pratiquer les conseils, c'est user simplement d'une liberté que JESUS-CHRIST nous a laissée; mais les décrier, c'est une erreur, & empêcher les autres de les pratiquer en leur en donnant du dégoût & du mépris; les rendre plus pénibles par la manière dont on en parle, c'est démentir JESUS-CHRIST, c'est-à-dire, la vérité & la sagesse éternelle; c'est l'accuser d'imprudence de les avoir donnés; c'est s'élever au-dessus de tous les Saints qui les ont conseillés & pratiqués. Je ne dis pas qu'en le faisant on ait toutes ces intentions, mais cela est renfermé dans l'action même, si Dieu en juge selon la rigueur de sa justice.

## X I.

Il faut donc bien se garder de confondre ces deux choses. Vous n'êtes pas obligé de vous assujettir au conseil de l'obeissance, mais vous êtes obligé de n'en dégoûter personne; ce conseil est de nécessité d'approbation, vous êtes même obligé d'estimer ceux qui le pratiquent & de les juger en cela plus vertueux & plus sages que ceux qui ne le pratiquent pas, parcequ'ils suivent en cela le conseil de la sagesse que vous n'avez pas la force de suivre. Peut-être qu'à l'égard de votre foiblesse ce conseil ne vous est pas propre. Mais qui vous a dit qu'il ne soit pas propre à un autre qui le pratique actuel-

lement : Que savez-vous même s'il ne lui est point nécessaire ? Car comme le dit saint

*Epist. 1.* Gregoire, les conseils sont quelquefois de nécessité à l'égard de quelques personnes.

*3. Epist. 62. nov. edit. 65.* Ainsi il ne craint pas de dire, qu'il est nécessaire au salut de plusieurs d'embrasser la vie Religieuse. On ne sauroit jamais savoir s'il n'est point nécessaire à ceux devant qui on parle, de se soumettre absolument à une entière obéissance. Que fait-on si cette personne en s'accoutumant à agir de soi-même dans les petites choses, & ne dormant point en tout son naturel par un assujettissement entier à la volonté d'autrui, ne fera point de fautes importantes dans les plus grandes ? Si l'on se hazarde donc de l'en détourner par la manière dont on parle de cette vie, on hazarde le salut de cette personne, & on met le sien en danger, parcequ'on aura hazardé celui d'autrui.

## XII.

Il est étrange combien il est facile de faire sortir les gens de la voie de leur salut par des discours imprudens. Il ne faut souvent que leur faire faire une fausse démarche pour les déranger & pour les faire tomber. Une démarche en attire une autre. On commence à trouver trop dure la vie que l'on mène ; on se repent de s'y être engagé. On la quitte, on en embrasse une autre. On y trouve des pièges. On s'y laisse prendre, on ne s'en retire point, l'on y meurt, & tout cela vient d'un discours indiscret qu'on aura fait par legereté ou par vanité. Ainsi on ne sauroit converser avec les autres avec trop de circonspection & trop de crainte de

de les blesser par ce qu'on leur dit, ou d'être blesé par ce qu'on leur entend dire. Le Sage marque le dernier inconvenient en nous disant : Prenez garde à ce que l'on vous dira : *Eccli. 13*  
*Car vous êtes toujours dans le péril d'être ren-* 16.  
*versé : V I D E quid audias , quia cum sub-*  
*versione tua ambulas.* Mais cet inconvenient comprend aussi le premier, puisque si ceux qui écoutent sont en danger d'être renversés, ceux qui parlent sont en danger de renverser les autres, & l'un & l'autre est également dangereux, & en quelque sorte inséparable ; car quiconque renverse les autres est lui-même renversé.

## X I I I.

Si l'effet de ces discours est mauvais, souvent la cause n'en est pas meilleure. D'où vient qu'on a tant d'aversion de cet assujettissement dans les plus petites actions. On s'en dissimule la cause, & d'ordinaire l'on ne se dit autre chose, sinon que c'est que cela est importun. Mais cet éloignement que l'on sent de se soumettre à la conduite d'autrui, a des causes plus profondes & plus mauvaises qu'on ne pense, & il est important de les développer un peu, afin de ne se tromper pas dans un point de conduite si important.

## X I V.

On trouvera donc, si l'on prend la peine de sonder un peu le fond de son cœur, que ce qui nous importune dans cet assujettissement, est qu'on croit n'avoir point besoin d'autre lumière que de celle qu'on trouve dans soi-même. On ne se dit pas à la vérité que l'on fait tout, mais quand il faut

agir, on ne se dit jamais qu'on ne fait pas ce qu'il faut faire. Si on se défioit un peu de soi-même, on seroit bien aise d'avoir un moyen certain de trouver la lumière dont on a besoin, mais comme on ne sent jamais ce besoin, l'on ne desire jamais d'autre lumière que la sienne, & l'on trouve importun d'être obligé d'avoir recours à celle d'autrui. Ainsi c'est l'idée qu'on a de soi-même qui est cause de cette peine qu'on a à s'affujettir à la conduite d'autrui.

## X V.

C'est souvent aussi qu'on n'a gueres de crainte de Dieu, & qu'on est bien peu sensible aux intérêts de sa conscience. On compte pour peu de chose de n'être pas au danger d'offenser Dieu en quelque action, de n'être pas au hazard de prendre un mauvais parti, d'avoir un garant de ce que l'on fait qui nous mette à couvert devant Dieu. L'obéissance nous fourniroit ce garant en la personne de celui qui nous conduit; mais on aime mieux prendre le hazard de se tromper en suivant son caprice, que de se procurer la sûreté en se soumettant à la lumière d'autrui.

## X V I.

Ce peut être aussi un grand défaut de lumière qui cause cette confiance. On est plus timide quand on voit les fosses & les précipices qui se rencontrent dans son chemin; mais on marche avec assurance quand on ne voit rien & qu'on s'imagine avoir bonne vûe. On ne découvre que les actions particulières, mais on ne voit pas l'enchaînement qu'elles ont avec d'autres, & que ce-



lui qui se charge des plus petites devient cause nécessaire des plus importantes, & en est chargé devant Dieu. On éloigne donc la bénédiction de Dieu par sa témérité, & l'on se rend en effet responsable des suites fâcheuses de toutes les affaires que l'on entreprend indiscrettement.

## XVII.

Quelquefois c'est une vanité toute pure qui nous donne tant d'aversion de ce qu'on appelle importunité. On prend pour rabaissement de se soumettre à la conduite d'autrui. On regarde cette dépendance comme une humiliation fâcheuse, comme un aveu de son peu de sagesse, & c'est ce qui nous y déplaît. La vanité nous fait aimer à agir par nous-mêmes, à être arbitres de notre conduite. Ainsi elle se trouve choquée d'être obligée de s'en rapporter à d'autres.

## XVIII.

C'est souvent que nous avons très-peu de desir de plaire à Dieu. Donnez-moi un cœur bien touché de ce desir, qui goûte le bonheur qu'il y a à se conformer à la volonté, & qui connoît que c'est l'honneur, le bonheur, & la justice de l'homme. Il sera ravi qu'on lui fournisse un moyen de connoître & de suivre la volonté de Dieu dans toutes ses actions. Bien-loin de trouver importun cet assujettissement, il le regardera comme le plus grand bien de la vie. Il y trouvera sa paix & son repos & ne trouvera par-tout ailleurs que trouble & inquiétude.

## X I X.

C'est souvent que n'ayant pas voulu nous soumettre à la pratique de ce conseil, nous avons peine que d'autres le pratiquent de peur de leur être inférieurs en ce point & de paroître moins devots & moins zelés qu'eux. Car on se pique de devotion comme d'autre chose, & l'on ne veut pas que ce que nous n'avons jamais pratiqué soit de grand mérite. On tâche même de décrier dans les autres ce qu'on ne voit point en soi, afin qu'ils n'aient pas cet avantage sur nous.

## X X.

Enfin c'est qu'on aime une vie sans contrainte, une vie d'inclination, une vie de liberté où toutes nos actions soient assaisonnées du sel, non de la sagesse, mais de notre propre volonté sans lequel il n'y a rien qui nous paroisse agréable.

## X X I.

Ce seroit bien assez de se priver soi-même des avantages de l'obéissance, & il y auroit toujours en cela un grand défaut de lumiere & de zele pour la perfection de son ame. Car si le refus de l'observation des conseils n'est pas un peché, c'est au-moins un défaut de connoissance du don de Dieu, & l'on peut dire à ceux qui sont dans cet état : *Si scires donum Dei.* Si vous connoissiez le don de Dieu, pour marquer qu'ils ne le connoissent pas ; car on ne le méprise point quand on le connoît. Quiconque donc le méprise ne le connoît pas, mais c'est un très-grand mal d'envier ce don à ceux à qui Dieu le fait, & de s'efforcer de le leur

rendre méprisable. C'est ce qui ne se peut excuser ; & pour en donner quelque image, je demande ce qu'on devoit juger d'une personne qui se trouvant chez des gens qui ne se serviroient que de vaisselle d'argent, trouveroit moyen de la soustraire pour en substituer de terre ou de plomb ; diroit-on que cette personne ne leur fait aucun tort ? Or c'est ce que fait celui qui conseille à d'autres de se dispenser de joindre à leurs actions communes le mérite de l'obéissance. La plupart de nos bonnes œuvres ne sont que du plomb & du cuivre, parceque notre propre volonté y domine, & que nous y cherchons plus notre satisfaction que celle de Dieu ; mais quiconque a trouvé le secret d'y joindre le motif de l'obéissance en ne s'y portant que pour obéir à la volonté de Dieu manifestée par les Supérieurs, trouve le moyen de changer en argent & en or toutes ces œuvres qui n'auroient souvent été d'aucun prix. C'est un moyen admirable pour s'enrichir par les plus petites œuvres. C'est donc priver le prochain d'un trésor inestimable que de le dégoûter de la pratique de l'obéissance dans les plus petites actions, sous prétexte que cela est importun à la nature.

## XXII.

Que de peines pour s'enrichir des biens périssables, & combien de travaux ne faut-il point endurer pour les acquérir ? Cependant l'amour sincère que l'on en a, fait que cette peine nous est agréable, & qu'on est bien aise de la souffrir. Un Avocat est bien aise de se lasser à donner des avis à ceux qui

48 *Du mal qu'il y a de détourner, &c.*  
le consultent. Un Medecin se fatigue volontiers aux travaux de son emploi, & ne plaint guères sa peine. Aimons véritablement les biens du ciel & les richesses spirituelles, & nous ne serons point importunés des petits assujettissemens auxquels il se faut soumettre, qui nous enrichissent des dons de Dieu. Aimons Dieu, & nous ne dégoûterons jamais personne de ce qui lui est agréable.





## QUATRIÈME TRAITE'.

### DE L'HUMILITE'

*qui doit accompagner les œuvres  
extérieures de charité.*

#### I.



On ne sauroit séparer réellement la charité intérieure de l'humilité, parceque la charité est l'amour de la justice, & que la justice oblige l'homme superbe de s'humilier. Dieu hait nécessairement l'orgueil comme un violement de la justice, & il est impossible qu'il ne le veuille punir. On ne sauroit donc aimer Dieu sans entrer dans cette inclination de Dieu qui est essentielle à sa nature, qui est charité. *Deus caritas est.* On hait donc en soi l'orgueil, on le punit, & on tâche de le détruire par l'instinct naturel de la charité. 1. Joa. 13.  
4. 16.

#### II.

Mais si la charité intérieure est réellement inséparable de l'humilité, il n'y a rien de plus ordinaire que de séparer les actions extérieures de charité & d'humilité intérieure. On ne voit que trop de gens qui s'ele-

vent par des actions de charité, qui en deviennent plus fiers, plus attachés à eux-mêmes, plus méprisans à l'égard des autres. On fait servir les actions humiliantes de degré pour s'élever & pour dominer sur les autres. Le soin des pauvres enfermant quelque autorité, parcequ'il faut pouvoir s'opposer à leurs injustes passions, accoutume à l'air de domination, & de cet air on passe souvent à l'esprit de domination. Parcequ'il faut beaucoup agir, on y est souvent tout dissipé & tout hors de soi. On ne peut pas consulter sur toutes choses, & il est souvent nécessaire d'agir de soi-même, & cela rend insensiblement décisif. On règle les choses comme on les a une fois réglées, & on fait ensuite avec confiance & sans crainte ce qu'on a fait d'abord avec quelque crainte. Une fausse décision réitérée devient souvent un principe de conduite, & l'on n'en doute plus, parceque l'on suppose que c'est avec raison qu'on a cessé d'en douter.

## III.

Il faut donc qu'une personne qui se trouve engagée par l'ordre de Dieu à des actions extérieures de charité, suppose que ce qui est arrivé à une infinité d'autres lui peut arriver aussi, & qu'elle doit craindre de s'acquiescer de cet emploi sans aucune charité véritable & intérieure, qu'elle y doit beaucoup apprehender l'esprit de présomption, la confiance en soi-même, la témérité, & enfin l'illusion. Il faut qu'elle soit fortement persuadée qu'elle ne doit jamais juger de l'état de son ame par la multitude de ses actions, & que ces actions mêmes l'obligent

plus étroitement à demander à Dieu une véritable humilité & une crainte profonde de ses jugemens pour résister à l'élevation qui en peut naître & qui en naît ordinairement, & pour éviter que le démon ne se serve pour nous perdre des actions mêmes que nous croyons faire pour operer notre salut.

#### IV.

C'est un principe constant de la morale Chrétienne, qu'on peut faire sans charité intérieure les œuvres les plus éclatantes de charité extérieure. C'est l'Apôtre même qui I. Cor. l'enseigne expressément en déclarant que 13. 3. quoiqu'on distribue tout son bien aux pauvres, on est néanmoins un pur néant devant Dieu, si l'on le fait sans charité. Il suppose donc que ce cas est très-possible, & qu'on peut sans amour de Dieu distribuer tous ses biens aux pauvres, & par conséquent il est encore beaucoup plus possible de distribuer sans charité les aumônes que d'autres se croient obligés de faire aux pauvres.

#### V.

Il est bon aussi d'avoir dans l'esprit cette vérité que ce que Dieu demande principalement des hommes dans cette vie, est qu'ils travaillent à s'humilier & à se guérir de la playe de l'orgueil. Il ne demande pas à tous les œuvres de charité extérieure, ni les grandes mortifications: il ne demande pas à tous qu'ils instruisent les autres, mais il n'y a personne qu'il dispense de s'humilier. Comme l'orgueil est la maladie générale de tous les hommes, c'est aussi

pour eux un devoir général de s'en guérir. Ils doivent tous croire que le principal emploi de leur vie, & la principale affaire qu'ils ayent au monde doit être celle-là. Enfin c'est la fin principale pour laquelle Dieu leur conserve la vie ; & s'ils n'y satisfont pas, il est vrai de dire qu'ils ont reçu leur ame en vain : *acceperunt in vano animam suam.*

Pf. 23.  
4.

## VI.

C'est pourquoi comme les Marchans exacts & qui tiennent leurs affaires en bon ordre, entrent souvent en compte de leurs dettes actives & passives, pour voir si leur fond est diminué ou augmenté : de même ceux qui veillent, comme il faut, sur l'état de leur ame, s'examinent particulièrement sur l'article de l'humilité ; & s'ils reconnoissent par cet examen qu'il y a quelque chose de plus fier & de plus élevé en eux, qu'ils ont moins de défiance d'eux-mêmes, & moins de docilité, qu'ils sont moins disposés à obéir & à demeurer dans le dernier rang, que l'autorité & la supériorité sur les autres leur plaît davantage, qu'ils ont plus d'inclination à ce qui les signale dans le monde, & à ce qui donne ce qu'on y appelle considération, qu'ils sont plus durs envers les autres, & plus portés à les rabbaïsser, ils doivent croire qu'ils ont fait de grandes pertes, & qu'ils ont beaucoup reculé, au-lieu d'avancer. C'est un examen de soi-même qu'on doit faire souvent, sur-tout quand on est dans un emploi qui porte de lui-même à cet air



d'autorité, & dans lequel l'exemple des autres fait voir qu'on le contracte aisément.

## VII.

Ce n'est pas qu'il y ait aucun emploi dans le monde qui fournisse plus de vûes spirituelles pour s'humilier que la charité qu'on exerce envers les pauvres, & si l'on étoit vraiment spirituel, on feroit sans cesse dans des sentimens d'humilité, & l'on y feroit de grans progrès. C'est pourquoi afin d'y donner de l'ouverture, nous en proposerons ici diverses pratiques.

Premièrement les pauvres mêmes sont des images & des exemples d'orgueilleux humiliés sous la main de Dieu; car tous les maux de la vie, & principalement la pauvreté sont de justes corrections par lesquelles Dieu réprime l'orgueil des hommes; ce qui fait qu'ils sont appelés par saint Augustin : *Increpatio superbiorum*, de severes reprimandes faites aux superbes. L'homme par sa nature n'étoit point fait pour être exposé aux incommodités de la pauvreté, & Dieu ne l'y a réduit, & à tous les maux qui en sont des suites, que pour abattre son orgueil. Dieu le rend pauvre, ou parcequ'il s'est élevé de ses richesses, ou parcequ'il est disposé à s'en élever. Ce n'est pas qu'on ait droit d'imputer à tous les pauvres un orgueil particulier, mais l'orgueil général ne suffit que trop pour mériter cette punition. Dieu voit dans tous les hommes une disposition actuelle qui les feroit abuser des richesses s'ils en avoient, & à laquelle il juge par un con-

ſeul de miſericorde & de juſtice que la pauvreté convient, comme un juſte châtimement, ou comme un remede ſalutaire. Ainſi comme on ſe doit juger coupable des mêmes péchés qui attirent cette punition ſur les hommes, la vûe de ces miſères nous doit donner un vif ſentiment de cette playe intérieure que nous avons auſſi-bien qu'eux, & qui merite auſſi-bien en nous qu'en eux la même punition, c'eſt-à-dire la pauvreté.

### VIII.

Si les pauvres nous ſont des images d'orgueilleux punis, nous nous pouvons ſervir à nous-mêmes d'images d'orgueilleux que Dieu a exemptés de cette punition, que nous avons meritée auſſi-bien qu'eux. Et ainſi nous devons nous convaincre que nous avons une obligation particulière à nous humilier, afin que nos humiliations volontaires puiſſent tenir lieu des humiliations involontaires de la pauvreté, & qu'ainſi la juſtice de Dieu ſoit également ſatisfaite. Car c'eſt un principe que nous devons avoir dans l'eſprit, que Dieu eſt incapable de ſouffrir l'orgueil ſans punition. Ainſi nous ayant exempté de celle de la pauvreté, nous en devons ſubſtituer quelqu'autre, & ſ'agiffant de punir en nous l'orgueil, il n'y a point de punition plus proportionnée que celle de l'humilité de cœur, & de l'acceptation volontaire de toutes les humiliations qui nous arrivent de la part des hommes. Bien loin de couvrir avec adreſſe nos défauts, afin de nous en épargner la confuſion devant les hommes, nous devons embraffer avec joie

toutes celles qu'ils nous peuvent attirer , & & craindre même après cela que Dieu ne se contente pas de cette peine , puisque nous voyons combien il en exige de plus grandes & de plus rudes de tant de gens qu'il a réduits à la pauvreté.

IX.

C'est une chose que l'on considère peu , mais qui mérite d'être fort considérée , que la grandeur du rabaissement auquel Dieu a condamné les pauvres , & dont il a dispensé les riches ; & pour le comprendre un peu mieux , il faut concevoir que ce rabaissement consiste proprement dans la vûe des pensées de ceux qui nous estiment vils & rabaisés. Or il n'y a rien d'égal à la grandeur du rabaissement où les pauvres sont dans l'idée des riches. On ne les compte pour rien. Il semble qu'ils ne soient pas de même nature que nous. On les regarde comme le rebut du monde , comme réduits à l'extrémité de la vileté & de la bassesse. Les pauvres ne peuvent ignorer toutes ces pensées. C'est un spectacle toujours exposé à leur esprit & qui les rabaisse continuellement ; car l'esprit humain n'est point assez fort pour pouvoir se soutenir contre une impression universelle. Il y succombe donc , & les pauvres deviennent vils à leurs yeux par la vûe de leur pauvreté. Ils entrent dans une espece de découragement & d'abattement , & ils se rabaisent même plus quelquefois qu'ils ne devroient dans la vûe de ces sentimens qu'ils apperçoivent dans l'esprit des autres. Nous devons éviter ces excès , mais en les évitant , nous ne saurions trop compenser par notre

humiliation intérieure ce défaut d'humiliation extérieure de la pauvreté où sont réduits la plupart des hommes par l'ordre de Dieu, & dont il lui a plu de nous dispenser en remettant cette humiliation à notre choix pour y substituer d'autres œuvres d'humilité & de pénitence.

## X.

Cet extrême rabaissement où les pauvres sont réduits, nous doit encore être par une autre raison un grand sujet de les préférer à nous. C'est que sans même qu'ils aient beaucoup de vertu, ce rabaissement profond où ils sont réduits ne laisse pas de diminuer notablement en eux le poids de l'orgueil. Il ne leur en reste encore que trop, mais il faut reconnoître qu'il est moins agissant en eux, & qu'il leur fait faire beaucoup moins de fautes. Leur esprit abbatu & appesanti par la misère est beaucoup moins susceptible des idées de vanité. Or il ne faut pas douter que Dieu ne leur tienne compte de cette diminution. S'ils ne sont pas vertueux, ils en sont moins vicieux, & comme leur fardeau en est plus léger par-là, nous avons sujet de craindre que le nôtre ne soit d'autant plus pesant, que notre orgueil n'ayant point été réprimé par le joug de la pauvreté, il conserve tout son poids & toute sa pesanteur, & nous doit donner ainsi beaucoup plus de crainte de la sévérité de la justice de Dieu.

## XI.

Cette préférence de l'état des pauvres à celui des riches étant très-utile à la piété de ceux qui les assistent, il est bon de s'en ren-

dre diverses raisons présentes pour s'occuper tantôt de l'une, & tantôt d'une autre, selon que Dieu les y appliquera, c'est pourquoi on en marquera quelqu'une.

Y ayant de deux sortes de pauvres, les uns qui le sont des biens du monde, & les autres des biens intérieurs, c'est-à-dire des lumières, des graces, des vertus & des autres biens spirituels; c'est une des raisons pour lesquelles Dieu a permis la première sorte de pauvreté, que de nous mettre devant les yeux notre pauvreté spirituelle. Leur misère extérieure si commune est une image vivante de la pauvreté intérieure de notre ame, qui est encore plus commune, quoiqu'infiniment plus terrible. Or il faut reconnoître devant Dieu qu'ils savent bien mieux faire leur métier de pauvres des biens du monde, que nous ne savons faire celui de pauvres de biens de Dieu. Ils sentent vivement leur pauvreté, nous sommes insensibles à la nôtre, Ils ne se croient point riches des biens du monde quand ils en sont réellement pauvres, nous nous croyons souvent fort riches des biens de la grace, lorsque nous en sommes les plus dépourvus; témoin cet Evêque de l'Apocalypse à qui J E S U S - C H R I S T adresse ces paroles: *Dicis quod dives sum & locupletatus & nullius egeo: & nescis quia tu es miser, & miserabilis & pauper, & cæcus & nudus: V O U S dites que vous êtes riche & dans l'abondance, & que vous n'avez besoin de rien, cependant vous ne savez pas que vous êtes dans l'extrémité de la misère, & de la pauvreté, dans l'aveuglement & dans la nudité.*

Apoc. 3.  
17.

## XII.

Il arrive assez souvent que l'on devient pauvre par le dérèglement de ses mœurs, par son intemperance, son imprudence, sa paresse. Mais cela se rencontre toujours dans la pauvreté spirituelle dont nous parlons. Ce sont toujours nos péchés qui la causent en nous privant des richesses de la grace. Ce sont nos péchés qui nous y entretiennent, & qui nous empêchent d'en sortir. Les sources inépuisables de la miséricorde de Dieu & des biens spirituels sont toujours ouvertes à quiconque y veut puiser, & ce n'est que notre négligence qui nous empêche de nous enrichir. Ainsi cette pauvreté est toujours honteuse. Elle ne nous rend pas seulement misérables, mais criminels: elle doit toujours être pour nous un sujet de confusion, parceque c'est toujours par notre faute que nous y sommes tombés, & qu'elle subsiste. Il ne faudroit pour nous rendre riches, que reconnoître sincèrement notre misère, & on ne le fait pas. Qui ne deviendroit riche des biens du monde, s'il ne falloit pour cela qu'avouer qu'on ne l'est pas? Cependant il est très-vrai que l'aveu sincère de la pauvreté spirituelle suffit pour rendre riches, parceque c'est l'effet d'un sentiment d'humilité & de pénitence, qui nous faisant juger de nous mêmes, comme Dieu en juge, nous rend conformes à Dieu, & par conséquent détruit en nous l'opposition & la contrariété avec Dieu, ce qui fait notre injustice. Il est donc impossible que nous demeurions pauvres des biens de l'ame, autrement que par notre volonté & par notre

faute. Nous ne saurions demeurer dans la pauvreté & dans l'injustice que par notre faute.

## XIII.

Que si nous regardons l'état des pauvres par d'autres vûes que la foi fournit, nous y trouverons bien d'autres motifs pour le regarder avec respect, & pour nous humilier sous eux. Cette impression que nous avons de la bassesse & de la vileté de cet état est à la vérité très commune & très-generale, mais dans le fond c'est une impression très-fausse, & qui a sa source dans notre vanité & dans notre aveuglement. On regarde avec effroi l'état des pauvres, c'est-à-dire celui d'une indigence qui rend dépendant de la charité d'autrui, & qui assujettit aux incommodités de la pauvreté, parce-qu'on ne s'occupe que des biens extérieurs, & qu'on ne fait point de réflexion aux richesses naturelles qui se trouvent dans les plus pauvres. Ce pauvre que l'on estime si peu, ne laisse pas d'être un grand seigneur devant Dieu, & les richesses qu'on ne lui sauroit ôter, sont infiniment plus grandes & plus estimables que celles qui lui manquent. C'est un être éternel capable de connoître Dieu & de l'aimer. C'est un ouvrage de Dieu qui est beaucoup au-dessus de toute la nature corporelle de ce soleil, de ces étoiles qui attirent si fort notre admiration. C'est un compagnon des Anges, un Roi du monde destiné à le posséder un jour, s'il remplit les devoirs de sa vocation. C'est une image de Dieu dans laquelle il lui a plu de représenter ses grandeurs infinies d'une

60 *De l'humil. dans les œuvres de Ch. IV. Tr.*  
maniere beaucoup plus noble , plus vive ;  
plus expresse que dans tout le reste de la  
nature. C'est un membre & un coheritier  
de JESUS-CHRIST, appelé à son Royau-  
me, & qui en a déjà reçu le droit & les arres.

On dira que toutes ces qualités nous con-  
venant aussi-bien qu'à eux , ils n'ont rien  
par-là au-dessus de nous : En voici donc  
d'autres par lesquelles ils nous surpassent.  
Les pauvres sont la figure de JESUS-CHRIST  
pauvre & humilié pour nous. Ils sont tous  
couverts des livrées de JESUS-CHRIST,  
& ils nous le representent dans l'état qui nous  
doit être le plus aimable.







## CINQUIÈME TRAITE.

DES CONDUITES  
*extraordinaires.*

## I.



IEU ayant eu dessein de conduire les hommes au salut par la voie de l'humilité, à laquelle la crainte est en quelque sorte nécessaire; il a voulu qu'il y eût du danger non seulement dans tous les états extérieurs, où sa providence les met, mais encore dans toutes les conduites intérieures qu'il tient sur les âmes, afin qu'elles n'eussent jamais lieu de se tenir en assurance, & qu'elles fussent toujours obligées de recourir à lui avec crainte & tremblement.

La véritable sûreté ne consiste donc pas à se croire en sûreté: elle consiste au contraire à connoître les dangers, & à prendre les vrais moyens de les éviter.

Or pour connoître ses dangers, il faut, comme j'ai dit, connoître & ceux de son état extérieur qui sont plus visibles, & ceux de son état intérieur qui sont plus cachés & plus difficiles à découvrir.

C'est de cette dernière sorte de dangers que j'ai dessein de parler: & voici ce qui m'est venu dans l'esprit sur ce sujet.

## I I.

Dieu a deux sortes de conduites intérieures sur les ames ; l'une ordinaire , par laquelle il agit tellement sur elles , que ses operations ne se distinguent pas sensiblement de ce que la nature peut produire dans l'ordre commun : l'autre extraordinaire , où ses operations sont assez différentes des actions ordinaires de la nature.

*Matth.*  
7. 22.

Ce n'est point par ces operations extraordinaires de Dieu qu'il faut juger de la solidité de la vertu des ames , car la plupart des grans Saints n'ont pas été conduits d'une maniere extraordinaire. Et comme il y en aura , selon l'Evangile , qui auront eu des dons particuliers , jusques à prophetiser , à chasser les démons , & à faire des miracles , qui seront rejettés de Dieu ; il se peut faire aussi qu'il y en ait qui n'ayent qu'une vertu foible & commune. Si l'on avoit donc le choix de ces deux sortes de conduites , on devroit choisir par soi-même , celle qui est plus commune.

Mais parceque Dieu qui dispose souverainement de ses graces , n'en donne pas le choix aux ames , celles qui contre leur inclination seroient effectivement engagées dans quelque voie un peu extraordinaire , sont obligées d'ouvrir les yeux sur les dangers dont elle est environnée , & de prendre les moyens que Dieu leur donne pour s'en garantir.

## I I I.

On peut reduire ces dangers à trois principaux , l'illusion , la témérité , la vanité.

L'illusion consiste à prendre les produc-

tions de leur fantaisie , & des operations purement naturelles , pour des operations sur-naturelles de Dieu.

La témérité , à se conduire elles-mêmes , ou à conduire les autres sur de fausses lumières & sans vocation de Dieu.

La vanité , à s'élever interieurement des graces qu'elles croiroient avoir reçues de Dieu , ou des louanges qu'elles recevroient des hommes.

## IV.

Pour entendre comment elles peuvent tomber dans l'illusion , même de bonne foi ; il faut savoir que comme la grace a deux manières d'agir , l'une ordinaire , & l'autre extraordinaire , la nature a aussi deux sortes d'operations , les unes plus communes , & les autres moins communes. Car lorsque les personnes qui ont l'imagination forte , viennent de plus à l'échauffer par quelque action un peu violente , elles disposent par-là leur cerveau à agir d'une manière qui les surprend elles-mêmes : & leurs pensées deviennent si vives & si différentes des pensées communes , qu'elles les prennent aisément pour des lumieres de Dieu : ainsi elles sont sujettes à s'y attacher , & à les aimer , & à ne suivre qu'elles - mêmes , en pensant suivre Dieu.

Quoiqu'il y ait de veritables visions , il est certain néanmoins que la plupart de celles que certaines personnes croient avoir , ne sont autre chose que de ces idées vives , formées par leur propre esprit agissant d'une manière extraordinaire : & c'est pourquoy sainte Therese apparut après sa mort à une

Religieuse de son Ordre, & lui défendit de faire lire le Livre de sa vie à ses Religieuses, de peur de leur donner l'amour des choses extraordinaires, parceque, lui dit-elle, de deux cens visions, il n'y en aura pas quelquefois deux véritables.

La connoissance que ces personnes ont des principes de la Religion, leur fait bien dire en general qu'elles ne veulent suivre que Dieu, mais en particulier elles prennent pour instinct de Dieu toutes ces idées vives & extraordinaires que forme leur imagination.

Il y a une infinité d'exemples de ces sortes d'illusions, & j'en ai vu un fort remarquable dans la personne d'une Demoiselle veuve, qui ayant assez d'esprit naturel, que la chaleur de son cerveau avoit extraordinairement agité, prenoit toutes ses pensées pour des lumières infailibles, parcequ'elle en étoit elle-même surprise, & ainsi elle decidoit de tout avec une confiance effroyable, quoiqu'elle fût extraordinairement bornée, qu'elle se trompât souvent, & que ce qu'elle disoit, n'eût rien de rare que la fierté avec laquelle elle le disoit.

## V.

L'illusion produit ordinairement la temerité : car en prenant ses pensées pour des pensées de Dieu, on s'y attache, on les préfère à celles des autres, & comme elles sont plus vives, on s' imagine qu'elles sont aussi plus justes & plus solides. Cependant cela n'est pas. Car il se peut fort bien faire qu'une pensée soit fort vive, & néanmoins qu'elle soit fautive : & la raison est que sou-

vent ceux qui voyent si vivement les choses, n'en voyent qu'une à la fois, & ont l'esprit peu étendu & très-borné. Or la verité dépend de toutes les circonstances de la chose dont on veut juger.

Il semble quelquefois qu'une action est bonne par rapport à un certain objet, quoiqu'elle ne laisse pas d'être mauvaise en la regardant avec toutes ses circonstances. C'est une bonne chose que de soulager un misérable, mais il n'est pas bon de le soulager par un mensonge, par une action qui scandalise le monde, par des voies qui sont injustes en elles-mêmes.

Il est bon de soutenir une famille dans la nécessité, mais ce n'est pas en procurant des Benefices à des enfans qui ne sont peut-être pas appelés à l'Eglise.

## V I.

On fait assez ce que c'est que cette sorte de vanité, qui consiste en des complaisances sur soi-même, & dans un plaisir sensible que l'on prend aux louanges & aux applaudissemens des hommes. Mais il y en a une autre plus fine & plus delicate, contre laquelle les personnes qui ont quelque chose d'extraordinaire, ne sont pas moins obligées d'être en garde. C'est que l'humeur des gens du monde les portant à témoigner beaucoup de complaisance pour les personnes d'une piété extraordinaire, qui ne les incommode point dans leurs passions, l'ame s'accoutume peu à peu à se nourrir de ce pain, & elle devient plus sensible aux mépris, & aux rebuts, elle ne peut plus souffrir de demeurer inconnue, & d'être

tre dans l'oubli des hommes : elle conçoit même une estime intérieure de soi-même , qui la rend aigre à l'égard de ceux qui s'opposent à ses desirs.

Il y en a un étrange exemple dans sainte Thérèse , qui rapporte qu'une femme qui avoit vécu avec grande odeur de piété , & qui communioit tous les jours , mais qui s'étoit élevée en elle-même , mourut misérablement en s'emportant de colère contre un Prêtre qui n'avoit pas voulu lui dire la Messe , parcequ'il ne le pouvoit faire avec la decence requise.

Voilà les principaux dangers de ces conduites extraordinaires. Dieu qui y engage certaines ames , fait bien les en préserver : mais il est toujours bon qu'elles les connoissent , qu'elles les craignent , qu'elles demandent à Dieu qu'il les en délivre , qu'elles embrassent les moyens propres pour les éviter.

## V I I.

Ceux qui sont les plus propres à se garantir de l'illusion , ont une grande défiance de leurs pensées , quelques bonnes qu'elles leur paroissent , ils ne s'assurent pas facilement qu'elles soient de Dieu ; ils les laissent pour ce qu'elles sont : mais ils ne les prennent point pour regles de leur conduite , & ne suivent dans leurs actions que les lumieres de la foi , & les verités generales des mœurs que Dieu a fait connoître à son Eglise.

Et comme ils ne doivent pas croire en être assez instruits par eux-mêmes , la regie la plus commune qui a été observée par les

personnes que Dieu a conduites par des voies particulieres , à été d'aimer à conférer avec des personnes sçavantes , à se découvrir à eux , & à se soumettre à leur conduite. Sainte Thérèse , Sœur Marie de l'Incarnation , & plusieurs autres l'ont pratiqué toute leur vie , & ont fait de cela l'essenciel de leur dévotion.

Il est vrai qu'il faut un grand discernement pour cela ; car il y a peu de ces personnes sçavantes & spirituelles. Elles ont beaucoup à craindre de tomber entre les mains de quelque esprit credule , qui s'amuse à elles , & qui prenne plaisir à les entretenir dans l'illusion. C'est pourquoi elles doivent preferer ceux qui sont plus défiants & moins credules , quoiqu'il y ait aussi de l'excès dans ceux qui supposent generalement que tout ce qui n'est point ordinaire est illusion.

Et comme ce choix de personnes sçavantes & pieuses est autant difficile qu'il est necessaire , elles doivent beaucoup demander à Dieu qu'il les adresse à quelqu'un qui puisse les conduire. La raison qui fait qu'elles n'en trouvent pas , étant souvent qu'elles ne le desirent pas , & ne le demandent pas assez.

## VIII.

Elles trouveroient dans l'obéissance à une bonne conduite , le remede à la témérité & à la vanité , aussi-bien qu'à l'illusion ; parce qu'elles pourroient consulter leur Directeur sur toutes leurs actions , & éviter ainsi la témérité , & qu'étant vraiment spirituel , il jugeroit bien si elles ne s'elevent point

intérieurement , & si certaines actions extérieures , certains commerces avec des personnes qui les louent & qui les approuvent , ne leur sont point dangereux.

## IX.

Elles ne doivent point s'assurer entièrement d'être exemptes de vanité , sur ce qu'elles n'en sentent point ; car il y en a une qui est si subtile , qu'elle ne se sent point par les personnes qui l'ont , quoiqu'elle soit souvent assez sensible aux autres : & quand elles n'en auroient point dans le tems présent , elle doivent toujours la craindre pour l'avenir , l'homme n'étant jamais entièrement purifié de corruption , & n'y ayant rien à quoi elle ne se puisse attacher , & où l'on n'ait sujet de la craindre , en quelque degré de sainteté que Dieu ait élevé une ame.

*Dans sa  
Regle  
c. 38.*

Il n'y a point de plus petit & de plus bas sujet de vanité ; que de lire dans un refectoire : cependant saint Benoît oblige tous ses Religieux qui étoient souvent des Saints , de faire une priere publique pour être préservé de la vanité dans cette action si commune : ce qui fait voir que les personnes qui ne sont pas si saintes que ces grans Religieux , ont raison de l'apprehender dans des actions plus capables de la faire naître , que n'est celle de lire dans un refectoire.

Voilà , ce semble , ce que devroient dire & souhaiter toutes les personnes qui ont quelque chose d'extraordinaire ; mais comme il n'est pas toujours aisé qu'elles trou-



vent le secours d'un homme spirituel pour les conduire, elles doivent cependant entreprendre peu de choses, & ne se mêler que de celles qui sont proportionnées à leur état, comme d'assister les malades, d'instruire des enfans, sans entreprendre sur leurs simples lumieres de décider rien d'important, ni de donner des regles de conduite à personne.





# SIXIEME TRAITE. DU SCANDALE.

## I.



LE monde a donné au mot de scandale une signification fort resserrée : car il n'entend d'ordinaire par ce terme que les actions qu'il appelle scandaleuses ; c'est-à-dire celles qui frappent l'esprit par leur énormité , & qui y causent de l'horreur. Mais comme ce ne sera pas le monde qui jugera des scandales , & que l'on a beau avoir évité toutes ces actions qu'il nomme scandaleuses , on ne laissera pas d'être sévèrement puni , si l'on tombe dans celles que Dieu traite de scandales , il est important de bien entendre ce qui y est renfermé selon le langage de l'Ecriture.

## II.

Scandale signifie donc ce qui cause une chute , c'est-à-dire un péché , ou ce qui est capable d'en causer. Ainsi scandaliser c'est donner occasion de chute à quelqu'un. Or encore que les actions infames , injustes & cruelles qui causent de l'horreur soient effectivement scandaleuses , parceque celui qui les commet porte autant qu'il peut les autres à les imiter ; on peut dire néanmoins que ces actions qui portent leur condamnation sur le front , sont en quelque sorte

les moins scandaleuses, parcequ'elles font tomber moins de personnes. L'horreur qu'on en conçoit bien loin d'être un scandale en est au-contraire un remede & un préservatif, puisque c'est ce qui nous empêche d'imiter les actions vicieuses.

III.

Il y a donc bien plus de scandale dans certaines actions qui ne frappent point l'esprit d'un sentiment d'horreur, qui se glissent doucement dans l'ame, parcequ'elles font au-contraire communément ou approuvées ou tolerées. Ces actions, dis-je, sont d'autant plus scandaleuses, que l'esprit se porte plus facilement à les imiter, & qu'elles sont ainsi de veritables causes de chutes. En voici quelques exemples.

IV.

Toutes les personnes qui entrent dans nos passions, qui les excusent, qui les approuvent, qui les autorisent, nous scandalisent, parcequ'elles nous font effectivement tomber & nous empêchent de nous relever. Si une personne, par exemple avoit conçu de la jalousie ou de l'aversion contre quelqu'autre, ce seroit la scandaliser que de sapper les fondemens de l'estime de celui qui en est l'objet en prenant à tâche de montrer que bien des gens ne l'estiment pas; & que ceux qui l'estiment ne s'y connoissent guere, en le traitant de dégoûtant & d'iniupportable: car tous ces discours tendent à justifier sa jalousie, à accroître son aversion & à diminuer la charité qu'il peut avoir. Or on ne sauroit diminuer la charité dans un cœur sans le mettre

en danger de la perdre , qui est le scandale le plus effectif où une ame puisse tomber.

## V.

Voici un autre scandale plus subtil sur lequel on fait encore moins de réflexion.

On voit peu de bâtimens materiels qui ayent besoin dès le commencement d'être érayés , & ils subsistent d'ordinaire assez long-tems sans d'autres appuis que ceux qui font partie du bâtiment même , comme les murailles ; les piliers & les colonnes , mais il n'en est pas de même des édifices spirituels. Il y en a peu , qui pour subsister , outre les appuis essentiels , n'ayent encore besoin de quelques soutiens étrangers. Les passions qui font effort pour les renverser , ne sont pas toujours arrêtées par des lumières de vérité & par des mouvemens d'amour de Dieu , mais sont souvent balancées & contrepesées par d'autres passions humaines plus raisonnables qui en modèrent la violence. Il entre toujours d'ordinaire quelques vûes humaines dans ce qui affermit & fait subsister les hommes dans l'état où Dieu les veut. La crainte humaine d'être taxé d'inconstance ou de se priver légèrement de certains avantages temporels , sert souvent d'étayes pour soutenir l'esprit contre l'instabilité ; & en diminuant l'effort des passions , donne lieu à la raison & à la grace de s'en rendre victorieuses.

Si donc une personne imprudente venoit par ses discours a soustraire tous ces appuis , a détruire , par exemple l'autorité de ceux pour qui la personne ébranlée avoit de la créance

créance & du respect, à lui ôter les vûes humaines qui la soutenoient, à lui faire croire qu'elle agira sagement en quittant son état, il est clair qu'elle seroit au même danger d'être renversée qu'un édifice étayé de tous côtés auquel on viendrait à ôter toutes les étayes qu'on y avoit mises.

## V I.

On peut quelquefois scandaliser les autres par des louanges qu'on donne imprudemment à certains genres de vie, non-seulement quand ils sont mauvais, mais aussi quand ils sont bons. Ce qu'on loue est bon en soi, mais étant moins parfait que ce que pratiquent ceux devant qui on le loue, on les porte par là à désirer ce genre de vie moins parfait; les personnes foibles & peu zelées étant toujours portées à se ranger à ce qui est de plus commode à la nature. Ainsi on fait souvent servir la vertu même de certaines personnes, pour introduire dans le cœur des autres l'amour du relâchement.

## V I I.

Enfin il y a des personnes dont la conversation est en quelque sorte scandaleuse, sans qu'elles y pensent, & ce sont celles qui ayant du mérite & de la vertu, ont de plus un certain agrément qui plaît à ceux avec qui elles vivent; car s'il se trouve que ces personnes aient quelque inclination aux opinions relâchées, elles ne manqueront guere d'autoriser le mal par le bien même qui paroît en elles. La profession de piété qu'elles font, ôte le soupçon que leurs actions puissent n'être pas assez réglées. On croit se pouvoir permettre ce qu'elles se permettent.

On s'accuse d'une severitté indiscrete & de se donner des gênes inutiles quand on voit ces personnes se donner une liberté plus grande que celle que l'on se donne , & ainsi ce qu'il y a de bon en elles ne sert qu'à inspirer le relâchement aux autres. Ces sortes de personnes , d'ailleurs vertueuses , sont dangereuses dans les sociétés. Car d'ordinaire le foible emporte le fort , les esprits ayant bien plus de pente à se relâcher , que ces personnes n'ont de disposition à profiter du bon exemple & de la regularité des autres.

## V I I I.

Toutes les passions sont des especes de scandales , c'est-à-dire , qu'elles disposent l'ame de celui qui les voit , au peché & aux chutes. Toute passion imprime dans l'ame son image , qui est une idée de passion. Les hommes ont une subtilité admirable à découvrir dans les autres les mouvemens secrets de leurs passions , souvent parcequ'ils en sont choqués , & souvent aussi parcequ'ils sont tentés d'y entrer. On apprend par les passions des autres les voies qu'il faut tenir pour réussir dans les siennes. C'est ainsi qu'on apprend souvent dans les intrigues des Romans le langage & les adresses de ces sortes de passions. Et il en est de même de toutes les autres. Chaque passion a son langage & les adresses que l'on apprend en les voyant en autrui.

## I X.

Toutes nos erreurs sont scandaleuses ; car elles obscurcissent toujours quelque vérité dans l'esprit , & cette vérité obscurcie peut

devenir une source d'illusion dans la conduite de la vie. Elle nous peut donc causer quelque chute & par conséquent nous scandaliser.

## X.

Tout déguisement & toute conduite artificieuse est un scandale ; car on apprend par là à s'écarter de la simplicité & de la droiture , & à substituer ce qu'on desire , à la vérité toute simple & toute naïve , ce qui incline les gens à faire regner par-tout leurs desirs & leurs inclinations ; & c'est un grand scandale que cela.

## X I.

Toute excuse accompagnée de fierté , est un scandale ; car trouvant les esprits prévenus de l'opinion qu'on a tort , la fierté ne sert qu'à donner l'idée qu'on a beaucoup de peine à souffrir d'être repris , & qu'on n'a ni humilité ni sincérité. Si la vérité permet de désavouer la faute qu'on nous impute , on le peut faire , mais c'est scandaliser les gens que d'augmenter l'impression qu'ils en ont déjà par la hauteur avec laquelle on s'en défend.

## X I I.

Se louer soi-même , & dire des choses à son avantage , est une conduite scandaleuse. Car , ou l'on scandalise les autres par une apparence de vanité , & on les porte à juger de nous en mauvaise part ; ou on les porte à ne faire pas difficulté de nous imiter en se louant eux-mêmes , & en faisant remarquer les avantages qu'ils croient avoir.

## X I I I.

L'air hardi & entreprenant , est un scan-

dale & un mauvais exemple ; parceque la plupart du monde ne sauroit se garantir de la témérité que par la retenue & la modestie. Leur donner l'exemple d'une conduite hardie , ingerante , c'est leur apprendre à se casser la tête par une conduite téméraire.

## X I V.

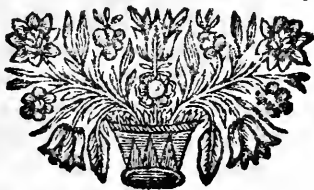
L'air décisif & plein de confiance cause ordinairement du scandale , soit qu'on ait raison , soit qu'on ait tort. Quelque raison qu'on ait , il porte dans l'esprit de plusieurs une idée de présomtion, & par là il leur rend la vérité même suspecte. Mais si l'on a tort, le scandale devient encore plus grand. Car on offense ceux qui le reconnoissent en prêtant à la fausseté un air de confiance qui ne feroit pas même à la vérité. On impose aux autres par cet air , & on leur inspire la fausseté. Et enfin on donne aux gens un exemple d'une maniere de parler présomtueuse à laquelle ils sont naturellement assez portés , & dont ils s'accoutument à revêtir leurs pensées les plus téméraires & les plus mal fondées. Il faut donc s'accoutumer à parler toujours humblement , puisque l'on doit toujours penser humblement , & qu'il est impossible que des paroles qui ne sont pas humbles ne naissent de quelque idée qui n'est pas assez modeste. C'est donc plutôt un précepte qu'un conseil que cette maxime de saint Bernard : *Que toutes vos paroles soient assaisonnées du sel du doute. OMNIS sermo vester dubitationis sale sit conditus.* Car il est difficile autrement d'éviter l'air présomptueux & décisif.



## XV.

Il faut remarquer dans tous ces divers exemples, qu'on ne laisse pas de tomber effectivement dans le péché du scandale, lors même que la vertu preservant le prochain des mauvais effets que l'imprudence de notre mauvaise conduite auroit pu faire sur lui, on ne lui fait effectivement aucun tort. Car c'est ce que saint Augustin décide formellement en parlant des Pasteurs qui donnent de mauvais exemples à leur peuple. Encore, dit-il, qu'il y en ait plusieurs qui se garantissent de l'impression des mauvais exemples par la solidité de leur vertu, ces Pasteurs qui les donnent ne laissent pas d'être homicides, même à l'égard de ces personnes qui ne meurent point. *E t ille vivit, dit-il, & ille homicida est.* Celui à qui vous avez donné ce mauvais exemple est vivant, mais vous ne laissez pas d'en être homicide.

Serm.  
165. de  
Temp.  
nov. edit.  
Serm. 46  
n. 9.





# SEPTIEME TRAITE'.

*QU'ON N'A JAMAIS  
sujet de se plaindre de ceux qui  
nous accusent de quelque défaut.*

## I.



ORSQUE nous apprenons qu'une personne a trouvé à redire à notre conduite en quelque chose, il est bien clair que nous n'avons pas sujet de nous en plaindre, si elle l'a fait avec ces deux conditions. La premiere est de ne blâmer que ce qui est effectivement blâmable selon la regle de la verité. Et la seconde, de ne s'être point trompée dans l'application quelle nous a faite de cette regle. Car cette personne en improuvant une chose mauvaise en soi, est conforme en cela au jugement de Dieu, qui improuve & condanne tout ce qui est mauvais ; & en nous blâmant parceque nous avons agi effectivement d'une maniere contraire à cette regle, elle ne fait encore que ce que Dieu fait. Or c'est une grande injustice de ne vouloir pas qu'un autre juge de nous comme Dieu en juge. Car le jugement que Dieu porte de nous étant certainement juste & veritable, c'est vouloir qu'on ne juge pas justement & veritablement de nous.

II.

Il est impossible d'obtenir de Dieu le pardon de nos pechés qu'en acquiesçant à son jugement , & en condamnant en nous ce qu'il y condamne. Il faut nécessairement lui dire avec David. *Vous êtes juste , Seigneur ,* Ps. 118. *& votre jugement est droit : JUSTUS es ,* v. 137. *Domine , & rectum judicium tuum.* Or il est impossible de pratiquer cela à l'égard de Dieu , lorsqu'on fait mauvais gré à une personne de ce qu'elle juge de nous comme Dieu en juge : car c'est une marque visible que l'on hait ce jugement & que l'on n'y acquiesce pas.

III.

En acquiesçant au jugement de l'homme conforme à celui de Dieu , l'on apaise Dieu , parcequ'on lui devient conforme. En s'en offensant on résiste à Dieu & on l'irrite , & par conséquent l'on s'attire un jugement plus dur , parcequ'on ajoute l'orgueil & l'opiniâtreté à la première faute. Quel plus grand orgueil que de vouloir que l'homme ne condamne pas en nous ce que la vérité y condamne ! Quelle opiniâtreté plus grande que de persister dans une disposition que Dieu ne sauroit approuver !

IV.

Mais quand il arriveroit que la personne qui nous blâme & qui nous accuse se tromperoit , ce ne pourroit être qu'en deux manières : ou parceque la règle sur laquelle elle nous jugeroit seroit fautive & trompeuse.

se, ou parcequ'elle en feroit une fausse application, en nous imputant contre la verité d'avoir violé cette règle. Si c'est en la premiere maniere, nous avons sujet de la plaindre elle-même de ce qu'elle se mêle de juger sans connoître la verité qui doit être la règle de tous les jugemens. Mais nous lui avons néanmoins quelque sorte d'obligation : car enfin elle n'a blâmé en nous que ce qu'elle a cru blâmable ; c'est - à - dire, qu'elle a voulu nous guérir d'un mal que nous n'avions point & qu'elle croyoit que nous eussions. Or la volonté de nous guerir est toujours une espece de mérite. Elle nous a souhaité un bien en nous souhaitant la guérison, & l'on a toujours de l'obligation à un Médecin qui nous presente des remèdes pour nous guérir de la fièvre, quoiqu'il se trompe en supposant que nous l'ayons effectivement.

## V.

Cela est encore plus vrai lorsque ne se trompant pas dans la règle elle se trompe dans l'application qu'elle en fait, en nous croyant effectivement coupables d'une faute que n'aurions pas commise. Car il est sans doute que nous n'aurions aucun sujet de nous plaindre, si une personne nous disoit simplement : Vous êtes capable d'un tel défaut, vous vous en devez humilier ; car il est vrai que nous en sommes en effet capables, & que cette capacité est un sujet réel d'humiliation.

Nous n'aurions encore aucun sujet de nous plaindre si elle n'avoit fait que nous di-

*qui accusent nos défauts.* VII. Traité. 81  
re: Vous devez veiller sur vous pour éviter  
ce défaut à l'avenir ; car la vigilance sur des  
défauts dont on est capable n'est jamais  
mauvaise.

Or en nous disant que nous avons com-  
mis une telle faute, elle nous dit effective-  
ment ces deux vérités, & que nous en som-  
mes capables, & que nous la devons éviter.  
Ainsi il y a deux vérités renfermées dans son  
accusation, & elle ne peut être fautive qu'en  
une seule manière, qui est de nous imputer  
ce que nous n'aurions point effectivement  
commis.

## V I.

La fausseté même que nous prétendions  
être contenue dans cette occasion est le plus  
souvent fort douteuse: car pourvu que cer-  
te personne soit de bonne foi, le reproche  
qu'elle nous fait marque au-moins qu'elle  
est persuadée que nous sommes effective-  
ment coupables de cette faute, comme le  
défaveu que nous en faisons est une mar-  
que que nous ne croyons pas en être coupa-  
bles. Pourquoi donc jugeons-nous avec as-  
surance que c'est elle qui se trompe & non  
pas nous. Nous avons en nous une cause  
de séduction, qui est l'amour propre qui  
nous peut très-aisément aveugler sur ce qui  
nous regarde. Elle n'a point cette cause in-  
térieure de séduction à notre égard, son ac-  
cusation est donc plus probable que nos jus-  
tifications.

## V II.

Il est vrai qu'elle se peut prévenir, qu'elle

peut avoir quelque aversion pour nous ; mais la cause intérieure , qui nous peut séduire est certaine , nous ne la saurions désavouer , & cette prétendue aversion pour nous , ou cette prévention dont nous l'accusons ne nous est pas certaine. C'est même ordinairement un jugement téméraire que nous ferions d'elle , puisque cette aversion est une disposition intérieure qu'il est très-difficile de reconnoître.

## V I I I.

Ainsi dans la vérité la justice ne nous permet que cette seule excuse , qui est de dire qu'autant qu'on a pu sonder le fond de sa conscience , on n'y a pu découvrir qu'on soit coupable d'une telle faute qu'on nous reproche , mais que comme il se peut faire , que ce soit par un aveuglement que l'on ne le reconnoisse pas , on prie ceux qui nous blâment de demander à Dieu qu'il nous éclaire , qu'il dissipe nos tenebres , & qu'il ne permette pas que nous nous endormions d'un sommeil de mort , en lui disant avec le Prophete *Illumina oculos meos* Ps. 12. 4. *ne unquam obdormiam in morte.* ECLAIRES mes yeux afin que je ne m'endorme jamais dans la mort.

## I X.

Voilà ce que la vérité peut permettre dans ces rencontres , mais elle condamne tous les dépités que l'on peut ressentir de ce qu'on trouve à redire à notre conduite , & toutes les plaintes que l'on en peut faire. Que si malgré soi on ne laisse pas d'en être touché , il faut condamner en soi ce senti-

qui accusent nos défauts. VII. Traité. 83  
ment, l'empêcher de paroître au-dehors,  
& se joindre ainsi à la verité qui le con-  
danne pour pratiquer ce que dit le Sage :  
*Conjungere Deo & sustine* : D E M E U R E Z *Eccli.2.3*  
*uni à Dieu & souffrez*. Car la grande règle  
de toutes nos actions est de nous mettre  
toujours du côté de Dieu en nous confor-  
mant à son jugement pour condamner en  
nous ce qu'il y condamne. On ne sauroit  
attendre que de la confusion quand on est  
d'un parti contraire à Dieu, & l'on ne sau-  
roit être confondu en s'unissant avec Dieu  
par l'approbation entiere de tous ses juge-  
mens pour & contre nous.





## HUITIEME TRAITE.

SI C'EST USURE QUE  
de vendre plus cher à credit.

## I.



'EST une remarque très-judicieuse de saint Thomas : *Quodlib. 9. art. 15.* qu'il est périlleux de déterminer dans la morale, qu'une action est péché mortel lorsque la vérité ne nous est pas tout-à-fait connue : *Omnis questio*, dit-il, *quæ de peccato mortali queritur, nisi expressè veritas habeatur, periculose determinatur : quia error, quo non creditur esse peccatum mortale, quod est peccatum mortale, conscientiam non excusat à toto, licet forte à tanto. Error vero, quo creditur esse mortale quod non est mortale, ex conscientia ligat ad peccatum mortale. Præcipue autem periculosum est, ubi veritas ambigua est, quod in hac questione accidit.* " IL  
 „ est dangereux de répondre à toutes les  
 „ questions que l'on fait touchant le péché  
 „ mortel, si la vérité n'est clairement connue & exprimée ; parceque l'erreur par  
 „ laquelle on croit qu'une chose n'est pas  
 „ péché mortel, quoiqu'elle le soit, n'excuse pas entièrement le péché, quoique  
 „ peut-être elle en diminue la grandeur. Au



lieu que l'erreur par laquelle on croit qu'une chose est péché mortel, quoiqu'elle ne le soit pas, engage la conscience au péché mortel. Mais le danger est principalement lorsque sur cette matière la vérité est douteuse.

## II.

Le peril de ces résolutions est encore plus grand, lorsqu'il s'agit de péchés qui obligent à restitution, parcequ'il n'y a rien que les hommes fassent avec plus de peine, de sorte que ce seroit leur imposer un joug bien dur, & qui seroit capable d'accabler beaucoup de personnes, que de les y obliger, lorsque la loi de Dieu ne les y obligeroit pas.

## III.

Il est très constant que l'usure est un péché, comme il a été défini dans le Concile de Vienne. Mais je crois que ce qui rend cela si certain, n'est pas tant la raison naturelle, que la loi de Dieu expliquée par la tradition de l'Eglise. Car qui s'arrêteroit à la raison, il seroit bien difficile de persuader qu'il y eût du mal de tirer cinq pour cent d'un argent que je prête à un Marchand, lorsque ce Marchand estime beaucoup davantage le gain qu'il s'attend de faire de mon argent; de sorte qu'il trouveroit que ce lui seroit une condition bien moins avantageuse que j'eusse part à son gain en courant le même risque que lui. Outre qu'il y a souvent des cas où l'argent ne court aucun risque, comme si mon ami devant mille écus, dont il paye le denier dix d'intérêt, je les lui prête pour le délivrer de cette dette.

86 *Si c'est usure de vendre cher à credit.*

& de cet intérêt, en me contentant de cinq pour cent. Cet argent qui ne fait que passer entre les mains d'un tiers, ne court aucun danger entre les siennes : & ainsi à ne consulter que la raison, il seroit bien difficile de montrer quelle injustice je fais à mon ami, à qui je fais gagner cinquante écus par an, sans aucun risque.

Mais tous ces raisonnemens cessent quand on s'en tient uniquement à la loi de Dieu, qui a pu condamner l'usure à cause des mauvais effets qu'elle a d'ordinaire, encore même qu'en quelques cas elle ne fût pas injuste.

#### I V.

Or de-là il s'ensuit qu'on ne doit point porter la défense de l'usure au-delà de ce qu'elle se trouve dans l'Ecriture Sainte & & dans les Saints Peres qui l'ont expliquée ; & qu'il seroit sur-tout perilleux de le faire, lorsque le contrat que l'on voudroit condamner comme usuraire, ne se trouveroit point condamné comme tel par aucune loi ni Ecclesiastique, ni civile.

#### V.

C'est la premiere raison qui me fait trouver beaucoup de difficulté à condamner d'usure les Marchans qui vendent plus cher à credit qu'argent comptant. Car je ne croi pas qu'on trouve aucun passage des Peres qui les ait condamnés de la sorte. Et cependant il est impossible que cela ne fût très-commun, puisque jamais le commerce ne s'est fait autrement, & qu'il est même moralement impossible qu'il subsiste sans cela.

## V I.

S. Augustin s'étend assez au long sur les pechés ordinaires des Marchans, dans son explication du Pseaume 70. Il se plaint Serm. 1. qu'ils blasphèment Dieu lorsqu'ils souffrent n. 17. quelque perte, qu'ils mentent, & qu'ils se parjurent pour vendre plus cher. Mais quoiqu'en d'autres endroits il parle très-fortement contre les usuriers, il n'accuse point en celui-ci les Marchans d'être usuriers pour vendre plus cher à credit, encore qu'il soit bien difficile de s'imaginer que ceux-là en fissent scrupule, à qui il reproche de blasphemer, & de se parjurer si facilement.

## V I I.

Les Decretales des Papes sont extrêmement severes contre les usures & les usuriers. Et cependant il se trouve qu'ils ont expressément déclaré que ce n'étoit point usure de vendre plus cher à credit. Le premier que je pense qui en a parlé, est Alexandre III. qui resout cette difficulté en ces termes, au titre de *Usuris*; en écrivant à l'Archevêque de Gênes. *In ciuitate tua dicis saepe contingere, quod cum quidam piper, seu cinnamomum, seu alias merces comparant, quæ nunc ultra quinque libras non valent, & promittunt se illis, à quibus illas merces accipiunt, sex libras statuto termino soluturos. Licet autem contractus huiusmodi ex tali forma non possit censeri nomine usurarum; nihilominus tamen venditores peccatum incurrunt, nisi dubium sit merces illas plus minusve solutionis tempore valituras: & ideo Cives tui salutis sue bene consulerent, si à tali contractu cessarent, cum cogitationes hominum Deo nequeant occultari.*

88 *Si c'est usure de vendre cher à credit.*

„ Vous dites qu'il arrive souvent dans vo-  
„ tre ville que quelqu'un achetant du poi-  
„ vre ou de la canelle, ou d'autres marchan-  
„ dises, qui ne valent pas présentement plus  
„ de cinq livres, promet au Marchand  
„ qu'il lui payera six livres au tems dont on  
„ convient : Or quoiqu'un tel contrat ne  
„ ne puisse être apelé usure, cependant les  
„ les vendeurs commettent un peché, a  
„ moins qu'ils ne soit douteux qu'au tems  
„ du payement ces marchandises vaudront  
„ plus ou moins ; & c'est pourquoy vos Ci-  
„ toyens mettroient leur salut plus en assu-  
„ rance, s'ils s'abstenoient de tels contrats,  
„ puisque les pensées des hommes ne peu-  
„ vent être cachées à Dieu.

Ce Pape declare deux choses ; l'une que  
cette sorte de contrat, où l'on vend beau-  
coup plus cherement à credit, ne peut de  
soi-même être usuraire : l'autre qu'il y a  
du peché. C'est ce qu'il faut examiner sépa-  
rément.

### VIII.

Quant au premier, la raison que ce Pape  
a eue de déterminer si expressément qu'il  
n'y a point d'usure à vendre plus cher à cre-  
dit, est que l'usure est un profit qui se tire  
d'un prêt, *lucrum ex mutuo* ; & qu'ainsi n'y  
ayant usure que dans les prêts, il n'y en  
peut avoir de soi-même dans une vraie  
vente, quoique l'intention du vendeur puisse  
être usuraire. Et pour mieux comprendre  
cette raison, il faut considerer que ce qui  
fait le peché de l'usure, est que l'on tire du  
profit d'un contrat qui de sa nature doit  
être gratuit. Or c'est ce qui n'est point dans

la vente, sur-tout en la personne des Marchans, qui ne vendent que pour gagner par un commerce licite & approuvé par toutes les loix. Ainsi il ne faut pas s'étonner si ce qui seroit usure dans un prêt, c'est-à-dire, dans un contrat gratuit, ne l'est pas dans une vente, c'est-à-dire, dans un contrat qui de sa nature est licitement lucratif.

## I X.

Pour ce qui est du peché que le Pape dit être dans ce contrat, il faut remarquer deux choses. La première, que ces Marchans vendoient exorbitamment plus cher à credit, prenant pour ce délai vingt pour cent. La seconde, que ce Pape ne met pas le peché dans l'action extérieure, mais dans la mauvaise intention de ces personnes, puisque la raison qu'il apporte pour leur faire quitter ce commerce, est que les pensées ne peuvent être cachées à Dieu: d'où les plus habiles Canonistes concluent que ce qui fait le peché dans cette rencontre, est quand les Marchans ont une intention usuraire, étant plus aises de vendre à credit pour profiter davantage en tirant de ce délai de très-gros intérêts, qu'ils seroient même disposés de prendre d'un pur prêt.

## X.

C'est ainsi qu'ils expliquent encore le chap. *Consuluit*, au même titre, qui est d'Urban III. & qui porte ces termes: *Consuluit nos tua devotio, an ille in judicio animarum quasi usurarius debeat judicari qui non aliam mutuo traditurus, eo proposito mutuum pecuniam credit, ut licet omni conventionem cessante, plus tamen sorte recipiat? Et utrum eodem reatu*

90 Si c'est usure de vendre cher à credit.  
*criminis involvatur, qui ( ut vulgo dicitur )*  
*non aliter parabolam juramenti concedit, do-*  
*nec, quamvis sine exactione, emolumentum*  
*aliquod inde percipiat? Et an Negotiator pœna*  
*consimili debeat condemnari, qui merces suas*  
*longè majori pretio elistrahit, si ad solutionem*  
*faciendam prolixioris temporis dilatio proroge-*  
*tur, quam si ei in continenti pretium resolu-*  
*tur? Verum quidquid in his casibus tenendum*  
*sit, ex Evangelio Luca manifestè cognoscitur,*  
*in quo dicitur: Date mutuum nihil inde spe-*  
*rantes, hujusmodi homines pro intentione lucrû*  
*quam habent ( cum eis usura & superabun-*  
*dantia prohibeantur in lege ) judicandi sunt*  
*malè agere, & ad ea quæ taliter accepta sunt*  
*restituenda, in animarum judicio efficaciter in-*  
*ducendi.* “ V O T R E piété nous a consulté  
 „ pour savoir si dans le for de la conscien-  
 „ ce on doit juger comme usurier celui qui  
 „ n'étant point disposé à prêter, prête ce-  
 „ pendant son argent, de maniere que sans  
 „ aucune convention il reçoit plus qu'il n'a  
 „ prêté? Et si l'on doit regarder comme  
 „ coupable du même crime, celui qui ne  
 „ rend point une obligation, qu'il n'en tire  
 „ quelque profit, quoiqu'il ne l'exige pas?  
 „ Si l'on condamne de même un Marchand  
 „ qui vend les Marchandises bien plus cher,  
 „ lorsque l'on en differe le payement, que  
 „ quand on les paye sur le champ. Mais  
 „ l'on voit dans saint Luc la regle qu'il faut  
 „ suivre dans ces cas, lorsqu'il est dit: Prê-  
 „ tez sans en rien esperer. Puisque la loi  
 „ défend l'usure & le surcroît par l'intention  
 „ que ces gens ont de gagner, on doit ju-  
 „ ger qu'il font mal, & dans le for de la

conscience on doit les porter efficacement à restituer ce qu'ils ont reçu de cette manière.

Car ils remarquent 1. que ce que ce Pape dit du prêt & de l'usure se rapporte principalement aux deux premiers cas. Autrement il seroit contraire à son prédécesseur qui avoit déterminé qu'il ne pouvoit y avoir en cela d'usure : *Cum contractus hujusmodi ex tali forma non possit censeri nomine usurarum.* QUOI QU'UN tel contrat ne puisse être appelé usure. 2. Que ce Pape ne parle que du jugement de la conscience : *in judicio animarum* : d'où ils concluent qu'on ne doit pas juger de même dans le for extérieur, *In foro exteriori* : d'où il s'ensuit que l'action de soi-même n'est pas usuraire, puisqu'étant très-facile à prouver qu'un Marchand a accoutumé de vendre plus cher à crédit qu'argent comptant, si cela suffisoit pour être usurier, on le devroit condamner comme tel, même dans le tribunal extérieur. 3. Que ce Pape réduit ce péché à l'intention ; *pro intentione lucri quam habent* : & qu'ainsi tout ce qui peut les rendre coupables du péché d'usure, est s'ils ont l'intention usuraire, comme il a été dit auparavant, & que ce qui doit leur faire juger à eux-mêmes qu'ils l'ont telle, est quand cette cherté est excessive, comme le marque ce Pape par ces paroles : *Qui merces suas longè majori pretio distrahit &c.*

## X I.

On oppose à cela que saint Thomas, 2. 2. *quest.* 78. *Art.* 2. *ad.* 7. condamne manifestement d'usure celui qui vend plus cherement,

92 *Si c'est usure de vendre cher à credit.*

parcequ'on differe de payer : *Si quelqu'un veut vendre ses marchandises au-delà de leur juste prix , pour attendre le payement de l'acheteur , il commet une usure manifeste , parceque cette attente du payement est une espece de prêt. C'est pourquoi tout ce que l'on exige au-delà du juste prix , à cause de ce credit , est comme le prix du prêt , ce qui est une usure.*  
*Si aliquis carius velit vendere res suas, quam sit justum pretium, ut de pecuniâ solvendâ emtorem expectet, manifestè usura committitur: quia hujusmodi expectatio pretii solvendî habet rationem mutui. Unde quidquid ultrâ justum pretium pro hujusmodi expectatione exigitur, est quasi pretium mutui, quod pertinet ad rationem usuræ.*

Mais avant que de considerer si ce passage de saint Thomas ne peut se réduire à un sens , qui ne sera pas tout-à-fait contraire à la décision d'Alexandre III. je dis que je ne pense pas qu'on veuille prétendre que dans une chose qui n'est appuyée que sur le raisonnement de ce saint Docteur , sans que l'on puisse la confirmer , ni par l'Ecriture , ni par l'autorité d'aucun Pere , on soit obligé de se rendre à son sentiment , lors même qu'il est opposé à la décision du Droit Canonique : & ainsi je ne vois pas que l'on puisse forcer un Marchand à avouer qu'il a été usurier , en faisant ce que les Decretales disent ne pouvoir être usure.

## XII.

Mais on peut dire de plus que l'on peut défendre sans beaucoup de peine contre ce passage de saint Thomas , un Marchand qui vend ses marchandises à credit selon le



prix ordinaire qu'on a accoutumé de les vendre à credit. Ce prix ordinaire, quand on donne un an de credit, est de prendre de gain dix pour cent, au lieu qu'argent comptant on se contente de cinq pour cent. Cela étant supposé, il faut remarquer que saint Thomas dit deux choses: la première, que c'est usure de vendre à credit plus cher que n'est le juste prix. La seconde, que si quelqu'un veut rabattre quelque chose du juste prix pour avoir plutôt son argent, ce n'est pas une usure: *Si aliquis de iusto pretio velit diminuere, ut pecuniam prius habeat, non peccat peccato usuræ.* Qui empêchera donc que l'on ne soutienne que quand ce Marchand prend dix pour cent en vendant à un an de credit, il ne vend point plus que le juste prix, mais qu'il diminue du juste prix en se contentant de cinq pour cent, afin d'avoir son argent comptant, & qu'ainsi il ne peche, ni en l'un, ni en l'autre?

## XIII.

Cette réponse paroît d'abord n'être qu'une subtilité; mais je ne sai si on ne la trouvera point très-solide, si on l'examine équitablement: ou plutôt si on ne jugera point que ce Marchand ne vend que le juste prix en l'un & en l'autre cas. Car quel est le juste prix d'une marchandise au regard des Marchands, sinon ce qu'ils doivent gagner, en vendant non-seulement pour se dédomager, mais aussi pour faire une fortune honnête en servant le public avec fidélité & en gens de bien? Saint Augustin reconnoît qu'il n'y a point en cela de péché, lorsque sur le Pseaume 70. il approuve ces paroles en la *Serm. 1. n. 17.*

94 Si c'est usure de vendre cher à credit.  
bouche d'un Marchand Chrétien: Pour avoir  
de quoi vivre, j'apporte de loin des marchan-  
dises dans des lieux où il n'y en a point de cette  
sorte, je demande à les vendre plus cher que je  
ne les ai achetées. Car autrement de quoi vi-  
vrai-je, puisqu'il est écrit: l'ouvrier merite  
sa recompense? *ECC E ego affero quidem ex  
longinquo merces ad ea loca, in quibus non sunt  
ea quæ adtulero, unde vivam, tamquam mer-  
cedem laboris mei peto, ut carius vendam quàm  
emerim: Unde enim vivam, cum scriptum  
sit: Dignus est operarius mercede suâ?* Il est  
donc permis à un Marchand de vendre les  
marchandises plus cher qu'il ne les a ache-  
tées? Mais qui reglera ce plus? Le gain rai-  
sonnable du Marchand. Et que faut-il con-  
siderer pour regler ce gain? La peine, le  
travail, l'industrie, les dangers qu'il court,  
les pertes qui arrivent. Car il n'y a de gain  
qu'en compensant les pertes par les avanta-  
ges. Cela supposé, je dis qu'un Marchand  
Grossier qui vend ses marchandises à plu-  
sieurs autres petits Marchands à un an de ter-  
me, à dix pour cent; & à l'un d'eux qui le  
paye comptant, à cinq pour cent: ne les  
vend pas plus cher aux uns qu'à l'autre,  
puisque'il ne gagne pas plus sur les premiers  
que sur le dernier. Et une preuve qu'il ne  
gagne pas plus sur ceux à qui il les vend en  
prenant de gain dix pour cent, c'est qu'il  
aimeroit mieux encore que tous le payassent  
comptant en ne prenant sur eux que cinq  
pour cent; & par conséquent il n'excede  
point le juste prix en les vendant aux pre-  
miers, en quoi saint Thomas met le peché  
de l'usure, puisqu'il ne gagne point plus

qu'il ne faut, & que le gain raisonnable qu'il doit faire sur ses marchandises, fait partie de leur prix.

#### XIV.

Pour expliquer plus particulièrement pourquoi il ne gagne pas davantage en prenant dix pour cent à un an de terme, il faut remarquer que tout homme qui trafique, doit avoir égard, non aux pertes extraordinaires, & qui ne regarderoient pas son trafic, comme seroit l'embrasement fortuit de sa maison, mais aux ordinaires & qui regardent le trafic, comme est la perte de quelque vaisseau entre plusieurs, & quelque banqueroute, lorsque l'on vend à credit à plusieurs personnes. Car quoiqu'il soit incertain si un tel vaisseau perira, ou si un tel acheteur à credit manquera de payer, il est néanmoins moralement certain qu'entre plusieurs vaisseaux, quelqu'un perira, & qu'entre plusieurs acheteurs à credit, quelqu'un deviendra insolvable. Comme donc tout le monde avoue que les Marchans qui trafiquent sur mer ont droit d'avoir égard aux pertes des vaisseaux qui leur arrivent de tems en tems, pour regler le prix de leurs marchandises, & qu'on ne trouve point mauvais qu'ils les vendent plus cher qu'ils ne devroient faire, si ces pertes n'arrivoient jamais, ou s'ils n'y avoient point d'égard : n'est-il pas visible qu'il n'est pas moins juste que les Marchans grossiers qui souffrent souvent des banqueroutes en vendant à credit, y ayent égard en reglant le juste prix des marchandises qu'ils vendent à credit, & qu'ainsi ils les vendent plus que quand on

96 *Si c'est usure de vendre cher à credit.*

les met hors de ce danger en les payant argent comptant ? A quoi on peut ajoûter les peines & les inquietudes que l'on a à recevoir son argent.

#### X V.

Le dommage que souffrent les Marchans étant privés de leur argent un an entier , est encore une raison légitime qui rehausse le juste prix de leurs marchandises. Car s'ils avoient cet argent , ils en acheteroient d'autres marchandises , sur lesquelles ils gagneroient. Ils ont donc droit de se récompenser de cette perte qui diminue le gain raisonnable qu'ils doivent faire dans leur trafic sur ceux qui la leur causent. Et pour montrer que cela est juste il faut considérer qu'il y a des marchandises , pour lesquelles il faut faire de grans frais plusieurs années avant que de les avoir , comme celles que l'on va querir aux Indes , ou les Livres en plusieurs volumes qui s'impriment de nouveau. Or dans ces sortes de marchandises personne ne trouve mauvais que pour en fixer le juste prix on ait égard au tems que l'argent a été sans rien faire , & il faudroit que les Marchans se ruinaissent si on les vouloit obliger de n'y avoir point d'égard ; pourquoi donc seroit-il plutôt permis d'avoir égard à la privation que j'ai soufferte de mon argent par l'avance que j'en ai faite il y a un an , qu'à la privation que j'en souffrirai en ne le recevant que dans un an ?

#### X V I.

Ce que l'on peut objecter à cela est que par ces mêmes raisons on justifieroit l'usu-

te, parcequ'on pourroit dire de la même manière, que celui qui prête son argent pour un an, peut raisonnablement prétendre qu'on doit le dédommager du danger qu'il court de perdre le fond, & de l'incommodité qu'il souffre étant privé du profit qu'il pourroit tirer de son argent.

Je répons à cela que la nature différente de ces deux contrats de prêt & de vente fait que ce n'est pas la même chose. Car le prêt par la Loi Divine, Civile & Canonique, étant un contrat gratuit, & la vente au contraire étant un contrat qui peut être légitimement lucratif, il ne faut pas s'étonner si ces loix n'ont pas voulu qu'on ait égard dans le prêt à ce qui auroit empêché qu'il ne fût un acte de libéralité, au-lieu que voulant bien que le contrat de vente fût lucratif, principalement pour les Marchands, elles ont dû vouloir aussi que pour régler leur gain, ils eussent égard à tout ce que raisonnablement on doit considérer pour cela.

## XVII.

Il naît de-là une autre différence, qui est que le prêt étant une action de libéralité, ce n'est pas un métier pour gagner sa vie, & qui fasse une profession particulière & nécessaire dans la République : au-lieu que le métier de Marchand est une profession non-seulement tolérée, mais approuvée dans tous les Etats, & sans laquelle ils ne pourroient subsister. C'est pourquoi il ne seroit pas juste de mettre les mêmes rigueurs de conscience dans le trafic, que dans le prêt, parceque le trafic est un moyen hon-

98 *Si c'est usure de vendre cher à credit.*  
nête & legitime de gagner vie à plusieurs  
personnes : & qu'ainsi on ne doit pas le  
rendre tel qu'il soit impossible d'y faire une  
fortune mediocre sans perdre son ame :  
au-lieu que Dieu ayant voulu que le prêt se  
fist par liberalité ou par charité , & que ce  
ne fût point un trafic , mais un bienfait ,  
on doit se soumettre à cela sans y chercher  
d'autre récompense que celle que Dieu a  
promise aux bonnes œuvres.

### XVIII.

C'est pourquoi aussi nous voyons que  
les Peres parlent bien d'une autre maniere  
aux Marchans qu'à ceux qui faisoient pro-  
fession de prêter. Ils reprennent les uns des  
pechés qu'ils commettoient dans leur art ,  
mais ils ne condamnent point l'art en soi , &  
n'obligent point ceux qui pouvoient l'exer-  
cer sans ces pechés , à quitter cet emploi :  
mais pour les autres , ils condamnent la pro-  
fession même , parcequ'ils n'y eussent pas  
gagné leur vie , s'ils l'eussent faite gratuite-  
ment , & qu'ils ne pouvoient sans péché  
tirer aucun profit de ce qu'ils prêtoient.  
C'est comme parle saint Augustin des uns  
& des autres sur le Pseaume 70. Ayant re-  
connu que les Marchans pouvoient vendre  
leurs marchandises plus cheres qu'ils ne les  
avoient achetées : il ajoûte que les pechés  
que font les Marchans , sont pechés des  
hommes , & non pas de la profession. *Ce  
sont là des pechés ordinaires aux hommes , &  
non pas des pechés de profession. Un Marchand  
peut me dire ; enseignez-moi comment je dois  
vivre. Si je vis bien , j'en recevrai la ré-  
compense ; je sai seulement une chose , c'est que*

*Serm. I.  
n. 17.*

si je fais mal, cela vient de ma propre iniquité. & non pas de ma profession. *IST A hominum, non rerum peccata sunt. Potest mihi hoc dicere negociator.... Mone quemadmodum vivam : si bene, bene mihi erit: unum tamen scio, quia si malus fuero, non negotiatio mihi facit, sed iniquitas mea.* Ce que ce saint Docteur avoue être vrai en ajoutant: *Quand on dit la vérité il n'y a rien à opposer. QUANDO verum dicitur, non est quod contradicatur.* Mais voici comme il parle sur le Pseaume 128. de ceux qui tiroient du profit des prêts n. 6. qu'ils faisoient. *Ne prêtez point à usure. Vous vous plaignez de l'Ecriture qui dit : Celui qui n'a point donné son argent à usure ; ce n'est pas moi qui ai écrit cela ; ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier. Ecoutez Dieu. Les usuriers osent dirent : Je n'ai point d'autres moyens pour vivre. Un voleur surpris dans une embuscade m'en diroit autant. Un homme surpris en perçant la muraille d'un autre ; un Marchand d'esclaves qui achete de jeunes filles pour les exposer à la prostitution ; un Enchanteur qui fait des malefices & qui vend ses crimes, m'en diroient autant. Si je tâchois d'empêcher ces sortes de gens de commettre ces crimes, ils me répondroient qu'ils n'ont point d'autres moyens de vivre, & que c'est ce qui les nourrit ; comme si l'on ne devoit pas punir principalement en eux le choix qu'ils ont fait d'une profession criminelle pour avoir de quoi vivre, & la volonté qu'ils ont de se nourrir par un métier qui offense le Dieu qui nourrit toutes les créatures : NOLI scenerare. Tu accusas Scripturam dicentem : Qui pecuniam suam non dedit ad usuram. Non ego illud*

Universitäts

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

100 Si c'est usure que vendre cher à credit.  
*scripsi, non de ore meo primò exiit : Deus  
 audi.... audent etiam fœneratores dicere : Non  
 habeo aliud unde vivam. Hoc mihi & latro  
 diceret, deprehensus in fauce ; hoc & effractor  
 diceret, deprehensus circa parietem alienum ;  
 hoc mihi & leno diceret, emens puellas ad  
 prostitutionem ; hoc & maleficus incantans ma-  
 la, & vendens nequitiam suam : quidquid  
 tale prohibere conaremur, responderent omnes,  
 quia non haberent unde viverent, quia inde se  
 pascere, quasi non hoc ipsum in illis maxime  
 puniendum est, quia artem nequitiae delege-  
 runt, unde vitam transigant, & inde se vo-  
 lunt pascere, unde offendunt eum à quo omnes  
 pascuntur.*

## XIX.

Il y a donc bien de la difference entre ren-  
 dre les prêts moins frequens, en les astrai-  
 gnant aux conditions sans lesquelles ils ne  
 sont pas permis selon l'Ecriture & les Peres ;  
 & ruiner le trafic, en ne le reconnoissant  
 licite que selon des conditions qui le ren-  
 droient moralement impossible, sans qu'on  
 puisse autoriser cette rigueur par aucun pas-  
 sage exprès de l'Ecriture ou des Peres. Or  
 c'est ce qu'on feroit en determinant gene-  
 ralement que c'est usure de vendre plus  
 cher à credit qu'argent comptant. Car il  
 est moralement impossible que les petits  
 Marchans qui achètent des Marchans Gros-  
 siers, payent comptant tout ce qu'ils ache-  
 tent, la plupart n'ayant pas le moyen de  
 payer, qu'après qu'ils ont vendu aux parti-  
 culiers ce qu'ils avoient acheté de ces gros  
 Marchans. Que feront donc ces Marchans  
 Grossiers ? Ne vendront-ils jamais à credit ?



leur trafic cesseroit , & les petits Marchands ne pourroient gagner leur vie. Se contenteront-ils de cinq pour cent, soit qu'ils vendent à credit , soit qu'ils vendent argent comptant ? Ils ne pourroient pas s'y sauver. Prendront-ils sept & demi pour cent indifféremment de tout le monde ? cela seroit injuste. Car pourquoi faire payer à celui qui paye comptant, les risques que le Marchand court en faisant credit à d'autres , & le dommage qu'il souffre en attendant après de l'argent dont il auroit acheté d'autres marchandises ? A quoi il faut ajoûter que si un Marchand ne vendoit pas plus cher à credit que comptant , presque personne ne voudroit acheter de lui qu'à credit , & alors ce ne seroit plus assez que de prendre sept & demi pour cent. C'est pourquoi il est clair qu'il faut que tous les Marchands en gros quittent leur trafic , ou qu'ils renoncent au salut , s'il n'est pas permis de vendre plus cher à credit , qu'argent comptant.

## XX.

Cette rigueur qui ruineroit le commerce nuiroit beaucoup au rétablissement de la véritable morale , parcequ'elle donneroit lieu de dire avec quelque couleur qu'on porte les choses en de telles extrémités , qu'on ne pourroit observer les regles qu'on veut établir , sans abandonner toutes sortes de professions , & même les plus nécessaires à la conservation des Etats. On doit mépriser ces reproches quand on ne fait que proposer ce qui est clairement ordonné par l'Ecriture & par la tradition : & ainsi c'est avec raison que l'on n'y a point d'égard, lorsqu'il

102 *Si c'est usure de vendre cher à credit.*  
 s'agit de l'usure expresse & formelle, qui est le gain que l'on fait d'un prêt : Mais on les doit considérer quand on passe ces bornes & qu'on ne se fonde que sur des raisonnemens, & des conséquences, pour imposer aux hommes sans une nécessité inévitable des fardeaux si pesans qu'ils en demeurent accablés.

## X X I.

Comme j'étois dans ces pensées touchant les Marchans qui vendent à credit, j'ai trouvé par hazard que M. Fagnani, sur le Chap. *In ci-vitate. De usuris*, étoit à peu près du même sentiment, ce qui m'a semblé assez considerable, parceque d'ailleurs cet Auteur est très-opposé au relâchement des Casuistes, & qu'il suit volontiers les opinions severes. Ce livre étant assez rare en France, j'ai cru devoir rapporter une partie de ce qu'il dit touchant cette question.

On trou-  
vera le  
texte la-  
tin à la  
fin de ce  
Traité.

1. Pas-  
sage.

„ Je demande, si N. qui a vendu du blé  
 „ plus cher à raison du délai du paiement a  
 „ été justement condamné comme usurier.

„ La Sentence par laquelle N. a été con-  
 „ dânné comme usurier, parcequ'il a vendu  
 „ du blé plus cher à raison du délai du  
 „ paiement, contient une iniquité & une  
 „ injustice manifeste. C'est pourquoi elle ne  
 „ doit pas seulement être revoquée, il faut  
 „ encore la déclarer nulle, une Sentence  
 „ notoirement injuste étant égale à une Sen-  
 „ tence nulle.

„ La notoriété de l'injustice paroît en ce  
 „ que la Sentence est portée nonobstant les  
 „ textes formels, & l'autorité de presque tous  
 „ les Docteurs qui parlent de cette matiere....  
 „ 1. On le prouve par ce Chap. où cette

même espece ayant été proposée, Alexandre III. décide en termes exprès qu'un marché fait de cette maniere ne peut être censé usuraire; & que cependant les vendeurs encourent le peché. Et ainsi ce Pape décharge de l'usure dans le for contentieux les vendeurs, & ne les condamne que dans le for de la conscience. C'est aussi ce que marquent les paroles qui suivent, lorsque pourvoyant au salut des âmes par une bonté Apostolique, il conseille à de tels vendeurs de s'abstenir de tels marchés, les intentions des hommes ne pouvant être cachées au Dieu tout-puissant: comme voulant dire, que quoi-qu'ils évitent la punition du for extérieur, ils ne pourront tromper Dieu qui connoît le fond des cœurs....

2. On le prouve par le terme du chap. *Consuluit. I. infr. eod.* où après avoir proposé plusieurs questions entre lesquelles la dernière est celle des marchandises vendues plus cher à cause du délai du paiement. Urbain III. déclare que de tels vendeurs font mal, & doivent être fortement portés dans le for de la conscience à restituer ce qu'ils ont reçu. Il y a deux choses à remarquer dans ces paroles. La première, que ce Pape parlant du for de la conscience, il marque assez qu'il faut observer le contraire dans le for contentieux... La seconde, que le Pape se sert du terme de *porter*, ce qui signifie une forte exhortation & non pas une contrainte.

3. C'est ce que confirment tous les Doc-

„ teurs qui parlent de cet article, & parti-  
„ culierement les Gloses sur la Decret. *cap.*  
„ *Consuluit.* &c.

„ La raison de la diversité que l'on met,  
„ quant à ce cas, entre le for contentieux  
„ & celui de la conscience paroît être en ce  
„ que ce contrat d'achat & de vente n'est  
„ point usuraire dans sa forme, parceque  
„ l'usure ne se commet que dans le prêt,  
„ comme le prouve le texte déjà rapporté;  
„ & c'est le sentiment commun des Doc-  
„ teurs... Mais quand le vendeur par une  
„ intention usuraire vend plus cher parce-  
„ que le paiement est différé, cela fait un  
„ prêt interpretatif sujet à usure. Car on  
„ feint que le prix ait été payé par l'ache-  
„ teur, & qu'ensuite il lui a été prêté par le  
„ vendeur, avec le gain de la somme dont  
„ on étoit convenu, qui excédoit la verita-  
„ ble valeur... Or cette interprétation du  
„ prêt n'a point lieu dans notre cas devant  
„ le for contentieux, parcequ'un tel con-  
„ trat est toujours licite, à moins que le  
„ vendeur n'ait une intention mauvaise,  
„ comme disent les Docteurs sur le chap.  
„ *Consuluit.* Si une telle intention est ca-  
„ chée, il ne peut être jugé comme usurier  
„ quant au for extérieur de l'Eglise qui ne  
„ juge point des choses cachées.... Mais  
„ dans le for intérieur, s'il a eu une mau-  
„ vaise intention quoique cachée, il est  
„ usurier, parceque Dieu qui connoît les  
„ choses cachées en juge dans le for inté-  
„ rieur...

„ Qu'on n'objecte point que si l'explica-  
„ tion d'Hostiensis est véritable, que quand

la mauvaise intention est constante, le vendeur est censé usurier dans le for contentieux, il s'ensuivra que dans notre cas le vendeur doit être puni, parceque la mauvaise intention est assez constante par le fait même, savoir par le prix excédant & le délai accordé pour le payement.

Car on répond que la mauvaise intention doit être constante autrement que par le prix excédant & le délai, car si cela suffisoit, la distinction rapportée ci-dessus entre le for interieur & le for contentieux n'auroit point lieu, & un tel contrat seroit usuraire, ce qui est contraire à ce chap. . . & Hostiensis & les autres ont dit que la mauvaise intention étoit constante, lors seulement que le vendeur l'avoue dans le jugement & qu'on l'en convainc nécessairement; qu'il faut que cette mauvaise intention soit prouvée autrement que par le délai accordé pour le payement du prix. Il ne suffiroit pas même que le vendeur avouât qu'il a vendu plus cher à credit qu'il n'auroit fait argent comptant, il faudroit qu'il assurât qu'il a eu une intention usuraire. . . . C'est ce qui paroît qu'Anan. a pensé lorsqu'il dit qu'il est indubitable qu'un vendeur ne peut être condamné en jugement par un tel contrat quand il nie qu'il ait eu une mauvaise intention.

Comme donc celui qui a été interrogé a toujours nié qu'il ait eu une mauvaise intention, & comme d'ailleurs on ne peut prouver le contraire, il n'a pu en aucune manière être condamné dans le for contentieux comme usurier.

106 *Si c'est usure de vendre cher à crédit.*

Après avoir ainsi montré que ce Marchand n'avoit point du être condamné comme usurier dans le tribunal extérieur, il fait voir ensuite que même dans le tribunal de la conscience, il avoit pu être exempt de péché.

2. *Pas-  
sage.*

„ Car 1. celui qui vend plus cher à cause du  
„ délai du payement est absous dans le for  
„ intérieur quand il y a lieu de douter si la  
„ chose vaudra plus ou moins au tems du  
„ payement, comme est le cas exprès dans  
„ ce chap. &c.

„ 2. N. est absous dans le for intérieur, si  
„ prévoyant peut-être la pauvreté ou le  
„ mauvais dessein du débiteur, il lui a ven-  
„ du du blé plus cher, parcequ'il craignoit  
„ qu'il n'eût à porter de la peine, des frais  
„ & des difficultés dans la poursuite du  
„ payement. C'est le sentiment de Jean de  
„ Capistran & de Ripa.

„ Enfin, pour abréger, il est absous, s'il  
„ a vendu plus cher à crédit qu'il n'auroit  
„ fait argent comptant à cause de la perte  
„ qu'il fera, ou du gain qu'il n'aura pas par  
„ ce délai du payement: car on doit avoir  
„ égard à ces sortes de choses dans un Mar-  
„ chand qui a coutume de trafiquer.

1. *Pas-  
sage de  
Fagna-  
nus.*

*Quero, utrum N. qui frumentum carius  
vendidit, ob dilatam pretii solutionem, usura-  
rarum nomine iure damnatus fuerit?*

*Sententia quâ N. usurarum nomine fuit con-  
demnatus eo pretextu, quod frumentum ob di-  
latam solutionem cariori pretio vendiderit,  
continet evidentem iniquitatem & injusti-  
tiam: ideoque nedum revocari, sed etiam  
nulla declarari debet, cum notoria injustitia  
nullitati æqui paretur.*

Notoria injustitia patet ex eo quod lata est contra textus expressos, & contra auctoritatem omnium D D. de materia loquentium...

Quod 1. probatur in hoc cap. ubi propositâ hâc eâdem facti specie Alexander III. disertis verbis decidit non posse hujusmodi contractus ex tali forma usurarum nomine censeri; nihilominus tamen venditores peccatum incurrere. Et ita hic Papa ab usurarum nomine in foro contentioso venditores liberat, & eosdem in foro tantum conscientie distringit. Id quod etiam indicant sequentia verba, dum animarum saluti Apostolicâ benignitate prospiciens, consulit talibus venditoribus, ut ab his contractibus abstineant, cum cogitationes hominum Deo Omnipotenti nequeant occultari: quasi significet, quamquam contentiosi fori periculum vitabunt, Deum scrutatorem cordium fallere non poterunt. . .

Secundo idem clarè probatur per text. in cap. Consuluit, 1. infra eod. ubi pluribus questionibus propositis, inter quas postremo loco habetur hæc nostra de mercibus ob dilatam solutionem majori pretio distractis, Urbanus III. declarat similes contrahentes malè agere, & ad eâ quæ acceperunt restituenda in animarum judicio efficaciter esse inducendos. In quibus verbis præcipuè duo sunt ponderanda. Alterum quod dum dicitur in animarum judicio, à contrario sensu satis ostenditur secus observandum esse in foro contentioso. . . Alterum quod ibi Pontifex utitur verbo inducendi, quod cohortationem quidem efficacem, non autem coactionem significat.

3. Idem confirmant omnes Doctores de hoc articulo loquentes: & in primis Gloss. in D, cap. Consuluit. &c.

103 Si c'est usure de vendre cher à credit.

Et ratio diversitatis inter forum contentiosum & conscientie quoad hunc casum ea esse videtur, quod huiusmodi contractus emtionis & venditionis ex sui formâ non est usurarius, quia usura non committitur præterquam in mutuo, ut probat textus hic, & est communis Doctorum sententia... Verum ubi venditor habet intentionem scænerandi, & propterea majori pretio vendit, quia solutio differtur, surgit mutuum interpretativum in quod cadit usura. Fingitur enim pretium ab ipso emtore solutum, & deinde à venditore ei mutuatum cum lucro illius quantitatis, in qua pretium conventum verum valorem excedebat... Hæc autem mutui interpretatio in casu nostro, quoad forum iudiciale non est facienda, quia cum talis contractus semper sit licitus, nisi venditor habuerit intentionem depravatam, ut per Doctores in dict. cap. Consultuit, si talis intentio lateat, non potest judicari usurarius quoad forum exterius Ecclesiæ quæ non iudicat de occultis... At in foro animæ si intentionem pravam habuerit quamvis occultam, est usurarius, quia Deus quem nihil latet, etiam de occultis in foro animæ iudicat...

Nec obijciatur quod si declaratio Hostiensis est vera; ut cum de prava intentione constat, venditor in foro contentioso censeatur usurarius: hinc consequatur in casu nostro, venditorem esse puniendum, quia satis de prava intentione constat, ex facto ipso, scilicet per excessum pretii & dilationem concessam ad solvendum.

Respondetur enim de prava intentione debere alio modo constare, quam ex pretii excessu



cessu & dilatione datâ , quia si id sufficeret ,  
 tolleretur distinctio supra posita de foro animæ  
 & contentioso , & semper ex sola forma tal-  
 lis contractus usurarius esset , contra hoc cap...  
 idque Hostiensis. Butr. Abb. Anan. & alii  
 supra proxime citati tunc dixerunt in proposito  
 constare de prava intentione cum venditor eam  
 fatetur in iudicio , & ita necessario convinci-  
 tur oportere eam intentionem aliunde probari ,  
 quam per dilationem datam ad solvendum  
 huiusmodi pretium. Imò non sufficeret , si  
 venditor fateretur se dilatione datâ carius  
 vendidisse , quam præsentî pecuniâ fuisset ven-  
 diturus , nisi etiam testaretur se habuisse pra-  
 vum animum fœnerandi , Ripa d. Resp. 116.  
 n. 2. quod & sensisse videtur Anan. dicto lo-  
 co. dicens , indubitatum esse venditorem ex  
 tali contractu in foro contentioso non teneri  
 quoties negat se intentionem habere corrup-  
 tam.

Cum igitur inquisitus semper negaverit se  
 habuisse pravam intentionem , neque ea aliun-  
 de colligatur , non potuit ullo pacto tamquam  
 usurarius in foro contentioso damnari.

Primò enim excusatur in foro animæ ven-  
 dens rem carius solutione dilata , quando erat  
 probabile dubium , an res pluris , minorisve  
 solutionis tempore esset valitura , ut est casus  
 expressus in hoc capite , &c. 2. Pas-  
sage.

Secundò excusatur N. in foro conscientie ,  
 si inopiam aut malitiam debitoris fortasse  
 prospiciens , idè carius frumentum vendidit ,  
 quia verebatur ne in pecuniâ exigendâ labo-  
 rem , impensam , difficultatemve subiret. Jo.  
 à Capist. in loco supra citato. Ripa. Resp. 116.  
 n. 4.

**§10** Si c'est usure de vendre cher à credit.

Deum aliis omissis excusatur, si propterea  
vendidit majori pretio dilata solutione,  
quam presenti pecunia fuisset venditurus,  
ratione damni, quod passurus, vel lucri quod  
amissurus fuisset ob dilatam pretii solutionem:  
huius enim interesse ratio habetur in Mercatore  
negotiarum solito. Joan. à Capistr. dicto loco,  
& post Anan. Salic. Dec. & alios tradit Jo.  
Lupus d. paragr. 5. n. 20.





## NEUVIÈME TRAITE.

### LE PROCE'S INJUSTE.

**C**'EST une illusion qui a sa source dans la vanité des hommes, de ne considérer ce qui se passe parmi eux, que par la qualité des personnes qui y ont part, ou par l'importance des choses dont il s'agit. A peine croyons-nous que d'autres que des Princes méritent qu'on s'applique à considérer leurs actions, & notre curiosité n'est pas satisfaite, si elle n'a pour objet des intrigues de Cour, ou des affaires d'Etat.

Il semble néanmoins que si c'étoit par raison que l'on s'arrêtât à considérer les différens qui arrivent parmi les hommes, on trouveroit par tout de quoi s'instruire de ce qu'il faut principalement tâcher d'y apprendre, qui est la corruption de leur cœur, & la manière dont les passions les remuent & les font agir, & que les affaires des petits y sont même en quelque sorte plus favorables que celles des Grans. Car il y a toujours je ne sai quoi de trompeur dans tout ce qui est lié à la grandeur, & qui a pour objet des choses que notre imagination est accoutumée de regarder comme grandes & importantes. Les passions que ces sortes de choses

excitent nous en paroissent moins criminelles ; nous les justifions toujours un peu & nous croyons presque que les grans interêts servent d'excuse aux actions injustes. De maniere que l'on entend avec quelque sorte de complaisance secrette cette maxime detestable : *Si violandum est ius , regnandi causa violandum est.* S'IL faut violer la justice , il la faut violer pour regner.

Pour voir donc les passions dans leur difformité naturelle ; il faut les considerer toutes nues & dépouillées de ce faux éclat qu'elles empruntent, ou des personnes, ou des objets. Et pour cela il est bon de les regarder dans les personnes basses & obscures, & dans les petites affaires où n'étant que peu excitées par ce qui est au-dehors, elles naissent toutes du dedans ; & elles se montrent telles qu'elles sont.

Tout ce que les hommes font, soit en bien, soit en mal, est grand & important de soi-même, parceque toutes leurs actions sont éternelles. Elles sont même si grandes qu'elles ne peuvent avoir que de petits objets si elles se terminent à des choses temporelles. Fût-il question d'acquérir toute la terre, c'est un néant pour un cœur dont tous les mouvemens peuvent acquérir le ciel & l'éternité. Quand il se détourne de ce grand objet pour suivre les passions, il n'en peut avoir que de basses & d'indignes de lui. Mais, comme j'ai dit, cette bassesse ne paroît pas dans les affaires des Grans ; & pour la reconnoître telle qu'elle est, il faut considerer les hommes attachés à des objets qui soient non seulement

petits en soi , mais qui le soient encore à nos yeux.

C'est là qu'on peut voir avec étonnement que les moindres intérêts sont capables de se rendre maîtres du cœur de l'homme , de le posséder tout entier & de produire des passions aussi fortes que les plus grans. Que tous les principes d'erreur qui détournent de l'équité & de la justice dans les affaires des Grans , font le même effet dans celles des petits. Qu'ils y ont le même pouvoir. Qu'on peut abandonner son salut pour toute chose ; & que l'on peut pratiquer l'adresse, la politique, & donner la gêne à son esprit & à la conscience, pour des bagatelles aussi-bien que pour des Royaumes.

C'est ce qui m'a donné la pensée de ramasser quelques écrits qui ont été faits sur les divers incidens d'un procès venus à ma connoissance ; parcequ'il m'a semblé qu'on pouvoit y voir d'une manière assez vive , la bassesse & la malice des hommes, l'incertitude & l'obscurité des jugemens humains, & les principes faux & trompeurs sur lesquels s'appuient souvent ceux qui se mêlent de regler les affaires d'autrui quand ils manquent de lumière.

Mais pour y donner du jour , je croi devoir commencer par un récit abrégé de ce différent qui comprendra les principales circonstances , qui servent à éclaircir toute cette intrigue.

## ABREGÉ DU PROCÈS.

Une Demoiselle d'une très-honnête famille & très-bien élevée , ayant été mariée à un jeune homme violent & déréglé , tomba malade peu de tems après , d'une longue maladie qui l'emporta avant la fin de la première année de leur mariage. Elle avoit peu de bien , comme presque toutes les filles de la ville dont elle étoit , quoique des premières familles. Ce bien consistoit dans une dot médiocre , composée d'argent , de linge ou de hardes , que son pere lui fournit très-exactement , ainsi qu'il étoit stipulé par son contrat de mariage. Mais il arriva que le pere étant malade lorsque le contrat fut passé , il oublia d'en tirer quittance. Durant le cours de la maladie de cette jeune femme , son mari conçut le dessein de faire ce qu'il pourroit pour profiter de son bien , & ne le pouvant faire que par le moyen d'un Testament , il résolut de lui en faire faire un à quelque prix que ce fût.

Le pere de la Demoiselle craignant que sa fille ne succombât à la fin aux violences de son mari , & sollicité par elle-même d'y trouver quelque remède , s'avisa d'un expédient assez bon s'il eût été bien exécuté.

Il lui fit faire un Testament en faveur d'une de ses sœurs , par lequel elle lui donnoit tout ce qu'elle lui pouvoit donner selon la coutume , & elle ajoûtoit que tout autre Testament qu'elle pourroit faire seroit nul , si elle n'y mettoit une certaine

clause qu'elle vouloit être l'unique marque de sa volonté. Ce qui s'appelle une clause dérogatoire.

Cette précaution étoit légitime & dans l'ordre, mais comme les personnes qui agissent toute leur vie sans adresse, ne sont pas accoutumées à de pareilles ruses, il se conduisit dans celle-là d'une manière qui faisoit bien voir qu'elle ne lui étoit gueres naturelle, car il y fit toutes les fautes de négligence que l'on y peut faire.

Premièrement il choisit pour marque de la volonté de sa fille, c'est à dire, pour clause dérogatoire, un signe si facile que le hazard y peut faire tomber sans peine. C'étoit une croix telle que les femmes en ajoutent souvent à leurs noms.

2. Ayant fait plusieurs copies du Testament dont il donna le modèle à sa fille, il en égara une, & si malheureusement, qu'elle tomba entre les mains de son gendre.

Cependant sur l'assurance que prit le pere que par le moyen de cette clause il s'étoit mis à couvert des Testamens qu'on pourroit arracher par violence à sa fille, il ne se mit plus en peine de les empêcher, & il lui conseilla même d'en faire un, ce qu'elle refusa; étant si outrée des mauvais traitemens qu'elle avoit reçus de son mari & de toute sa famille, qu'elle ne put se résoudre pendant qu'elle eut encore quelque force, à leur donner même en apparence cette marque de complaisance.

Mais comme elle commençoit à se rétablir, la crainte de tomber de nouveau entre

les mains de son mari la détermina à faire un Testament tel qu'on lui avoit conseillé, c'est-à-dire, inutile. L'on est assuré de sa volonté ; car elle communiqua ce projet à une de ses sœurs qui ne l'en détourna point. On ne fait pas le tems de l'exécution, mais on a rapporté depuis sa mort qu'elle avoit dit qu'elle avoit fait en faveur de son mari un Testament qui ne valoit rien, parce-qu'elle n'y avoit pas mis ce qui pouvoit le rendre bon.

Il paroît par-là qu'à la vérité elle avoit fait quelque chose, quoiqu'elle n'eût voulu rien faire d'utile à son mari. Mais il n'est nullement certain qu'elle eût fait le Testament que son mari représenta quelque tems après sa mort ; car il n'y avoit que la signature qui parût de son écriture, le reste n'y ayant aucun rapport ; de sorte qu'il y a beaucoup d'apparence que comme elle ne savoit pas les affaires, & qu'elle étoit dans l'extrémité de la foiblesse, elle lui donna seulement un blanc-signé, & que c'est ce qu'elle appelloit avoir fait un Testament.

Ce Testament produit par son mari avoit deux nullités certaines & essentielles.

1. Il avoit la clause dérogatoire que l'on savoit n'y avoir pas été mise par la défunte, tant par son propre témoignage, & par le projet qu'elle en avoit fait, que par le rapport de son Confesseur. Il n'avoit pas été difficile à son mari de la deviner, puisque, comme nous l'avons dit, il avoit la copie du Testament.



2. L'ayant produit d'abord sans datte, & l'ayant montré en cet état à deux personnes dont son beau-pere étoit l'une, il le data depuis par une falsification visible & grossiere, & qui paroïssoit dans l'écriture même. Le beau-pere étoit assuré de cette nullité par ses propres yeux; puisqu'il avoit vu ce Testament sans datte après la mort de sa fille, ainsi à l'égard de Dieu sa cause étoit certainement juste, & celle du gendre certainement mauvaise.

Mais l'affaire ayant été mise en arbitrage, des deux faussetés du Testament, on ne parla que de celle de la date, parceque quoiqu'on fût assuré de l'autre on ne l'eût pas pu prouver. Mais une nullité suffit, & celle-là étoit visible, l'ancre & le trait de la date étant tout-à-fait differens du corps de l'écriture, tant le faussaire avoit mal réussi dans sa falsification.

Il y avoit de plus une autre contestation sur les hardes que le beau-pere avoit données à sa fille, dont il n'avoit point tiré de quittance, quoiqu'elles fussent portées par le contrat de mariage, parcequ'il étoit malade lorsqu'il fut passé, & que l'on ne les livra que le lendemain. Tout le monde savoit que le gendre les avoit reçues. Néanmoins comme on n'en avoit point tiré de décharge par écrit, & que les loix défendent la preuve par témoins au-dessus de cent livres, il nia qu'il eût rien reçu, & interrogé sur faits & articles, il s'en tira par vingt parjures. On soutint que l'on devoit être reçu à la preuve par témoins, puisqu'il y avoit commencement

de preuve par écrit, mais on ne put y être admis.

La mere du jeune homme qui étoit une devote, mariée en secondes nocces à un homme accredité, ne voulut point dire la verité, & elle continua jusqu'au bout avec son mari à assister son fils de son credit & de ses conseils dans cette injuste poursuite. Après diverses procédures, on s'en remit à l'Evêque du lieu, & à un Avocat celebre, ami & parent commun des deux familles, mais lié d'interêt avec celle du jeune homme, parceque le mari de sa mere prenoit soin de ses affaires. Et ce fut lui qui contribua le plus à faire regler ce different en la maniere qu'il le fut. On veut bien croire qu'il n'a eu en vûe que la justice, & que s'il s'y est trompé, ce n'a été que par une erreur de fait, & que par une préoccupation pour la maxime des Avocats, qu'il ne faut croire que ce qui est prouvé par les preuves autorisées par les loix. On en verra l'examen dans la suite.

#### *OCCASION DU PREMIER ECRIT.*

Après ce recit abregé du procès, voici presentement ce qui donna occasion aux deux écrits que je vais rapporter.

Lorsqu'après la mort de la femme en question, le procès sur le Testament & sur les hardes fut commencé entre la famille de la défunte, & celle de son mari, on tâcha de trouver quelque voie de les accommoder, & de terminer ce different à l'amiable. Pour cela on vit l'Avocat dont

j'ai parlé. Et afin de le pouvoir informer de l'état de l'affaire, on chargea la sœur de la défunte, demoiselle également pieuse & spirituelle, d'écrire une lettre qu'on lui pût montrer. Cette lettre étoit des plus fortes, & l'on esperoit qu'elle feroit sur l'Avocat une partie de l'impression qu'elle avoit fait sur d'autres. Mais il n'en parut nullement touché, & il répondit froidement, *qu'il ne se prévenoit jamais, & qu'il ne jugeoit jamais que sur les preuves.*

Le mauvais usage qu'il faisoit de cette maxime, me fit naître la pensée de faire l'écrit suivant qu'on lui envoya.



## PREMIER ECRIT.

**DES BORNES LEGITIMES**  
*de cette maxime ; QU'IL NE FAUT*  
**POINT SE PREVENIR, & de**  
*l'abus que l'on en peut faire.*

### I.

**O**N ne peut nier qu'il ne soit très-nécessaire, non seulement aux Rois, aux Juges, aux Avocats, mais généralement à tout le monde, d'éviter les préventions & les préjugés, n'y ayant rien qui nous engage à tant de jugemens téméraires, & qui nous fasse commettre tant d'injustices, que de se laisser prévenir trop légèrement.

## I I.

Il faut néanmoins se défier des maximes générales, parcequ'il y a peu de verités générales. Elles ont toutes leurs exceptions & leurs bornes, & l'on en peut faire des applications très-fausles; parceque l'esprit étant occupé de la verité apparente de la maxime, examine souvent avec peu de soin les sujets où il l'applique.

## I I I.

Les maximes de la Jurisprudence ne diffèrent jamais de celles de la raison; & ainsi ce que la raison condamne comme injuste & déraisonnable, ne peut être justifié par aucun principe, ni aucune maxime d'une autre science.

## I V.

Il n'y a point de principe de raison plus évident que celui-là: Qu'il faut se rendre aux choses claires, qu'il faut douter des choses douteuses, & qu'il faut juger plus vrai-semblable ce qui est appuyé sur des preuves plus vrai-semblables. Il y a un devoir de conviction & de persuasion, parceque nous la devons à l'évidence; un devoir de doute, parcequ'il est contre la raison de ne douter pas des choses douteuses; & un devoir d'opinion, c'est-à-dire, qu'il y a obligation de juger qu'une chose dont on nous apporte des preuves plus vraisemblables, est en effet plus vraisemblable, qui est ce qu'on appelle opinion.

## V.

Comme c'est là l'usage légitime de la raison, l'abus de la raison consiste à ne le

pas suivre , soit en formant un sentiment , ou une opinion sur des choses absolument douteuses ou incertaines , ou en ne se laissant point ébranler par la plus grande vraisemblance , ou enfin en n'étant que foiblement persuadé des choses claires & convaincantes. En un mot il faut que notre esprit suive les preuves , & qu'il ne demeure pas au-deçà ni au-delà.

## V I.

Cependant si l'on n'y prend garde , sous ombre de pratiquer cette maxime , *de ne se point laisser prévenir* , on tombe souvent en plusieurs de ces défauts. Car l'on doute où il n'y a pas lieu de douter , on ne se laisse pas toucher par des preuves qui doivent faire impression sur l'esprit ; on ne se rend pas aux choses qui sont prouvées par des preuves convaincantes.

## V I I.

Ce qu'il y a de plus dangereux , est que l'on ne s'apperçoit pas que l'abus que l'on fait de cette maxime , *de ne se point prévenir* , vient souvent plus du cœur que de l'esprit ; & que l'on trouve moyen par-là de faire , sans aucun reproche de conscience , des choses que l'on n'auroit pu faire si l'on avoit suivi plus exactement les véritables regles de la raison.

## V I I I.

Pour découvrir cette illusion du cœur , & la raison secrète qui le porte à étendre plus qu'il ne faut cette maxime , *de ne se point prévenir* ; il faut remarquer que ces trois

dispositions, de juger douteux ce qui est douteux, plus probable ce qui est plus probable, évident ce qui est évident, ne sont pas seulement de simples jugemens de l'esprit, mais aussi des principes d'actions, & des sources de devoirs. Car on doit agir autrement quand on doute, autrement quand on est à demi assuré de la vérité, autrement quand on en est absolument convaincu. On peut faire certaines choses pour ses amis, & pour ceux à qui on a quelque obligation, dans les choses qui sont absolument incertaines : il y en a d'autres qui sont entièrement interdites, quand on juge plus probablement qu'ils ont tort : & il y en a d'autres qu'on est obligé de faire contre eux, lorsque l'on est assuré de leur injustice.

## I X.

Il est certain par exemple, que lorsque l'on a sujet de juger, je ne dis pas certainement, mais plus probablement qu'un de nos amis agit de mauvaise foi en quelque affaire, il n'est pas permis en conscience de lui rendre aucun service, ni de solliciter pour lui ; qu'on ne peut embrasser ses intérêts ; & qu'en le faisant, on se rend participant de son injustice. Il est certain encore que lorsque l'on en doute, & que l'on a sujet d'en douter, on est obligé avant que de rien faire pour lui, de s'en éclaircir, de prendre toutes les voies raisonnables pour cela, & qu'autrement on tombe dans le défaut qui est marqué par l'Ecriture lorsqu'elle dit : *Noluit intelligere ut bene ageret.* Il n'a point voulu s'instruire pour faire le bien.

## X.

Mais par le moyen de ce Pyrrhonisme volontaire, & de cette prétendue exemption de préjugé & de préoccupation, on se dégage de tous ces devoirs : on se met au large & l'on trouve le secret de satisfaire en conscience une partie de ses inclinations. Car sous prétexte de ne se point prévenir, on ne laisse pas ébranler son esprit par les raisons qui devroient lui faire connoître la mauvaise foi de nos amis ; & ainsi on ne laisse pas de les servir, de les assister, de leur donner des adresses pour réussir dans les entreprises auxquelles on n'auroit dû prendre aucune part.

## XI.

On tombe par-là dans cette injustice, d'égaliser la malice à la sincérité. Et au lieu que la vérité & l'innocence ont d'ordinaire certains caracteres, qui ne pouvant être imités par le déguisement & par l'artifice, les rendent reconnoissables aux personnes qui n'étouffent pas leurs lumieres par l'abus de cette maxime ; on ne fait aucun état de ces marques, & on réduit les personnes les plus sinceres à une entiere égalité avec les plus infidelles, & on les rend même en quelque sorte de pire condition, parce-qu'elles ont moins de soin d'emprunter des marques étrangères pour paroître autres qu'elles ne sont en effet, que les personnes artificieuses.

## XII.

Le dernier défaut que l'abus de cette maxime attire, est que comme cette exem-

tion de jugement est un état commode, & qu'il donne une grande liberté de faire ce que l'on veut, on est bien aise d'y demeurer. Ainsi on ne prend aucun soin de pénétrer jusqu'au fond des affaires de ses amis, on se contente d'une vûe superficielle, & pourvu que dans l'exposé ils ne paroissent pas condamnables, on croit en être quitte, & pouvoir faire pour eux tout ce que l'on veut.

## XIII.

Ceux qui exercent la fonction de Juges ou d'Avocats, & qui traitent les affaires civiles suivant les maximes & les loix par lesquelles les hommes ont cru les devoir régler, portent encore ce défaut beaucoup plus loin. Car ils s'accoutument à ne connoître plus d'autre justice, que la justice *legale*, d'autre vérité, que la vérité *legale*. Ils appellent innocens ceux que l'on ne peut condamner selon les loix, & vrai ce qu'elles n'improuvent pas. Et enfin ils raisonnent tellement en Juges & en Avocats, qu'ils oublient en quelque sorte de raisonner en hommes.

## XIV.

Cependant il n'y a qu'une justice, qu'une vérité, qu'une raison; & ceux qu'elle condamne sont bien condamnés, fussent-ils absous par toutes les loix du monde. Les loix ne reçoivent point les preuves par témoins, que lorsque la somme est au-dessous de cent francs. Et ainsi celui qui pour ne payer pas une somme considérable qu'il a reçue sous sa bonne foi, a la hardiesse de se parjurer, est innocent selon les loix,



fût-il convaincu de parjure par mille témoins : & ceux qui s'accoutument à suivre cette justice légale, déclarent que ce parjure a le meilleur droit du monde, & ne feront pas difficulté de l'assister de leurs conseils & de leur protection. Mais malgré les loix & les ordonnances des hommes, la raison reçoit & recevra toujours toutes les preuves qui nous assurent de la vérité, & elle déclarera coupables de parjure ceux qui seront convaincus de l'être par ces preuves naturelles qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'étouffer & d'abolir.

## X V.

Ce n'est pas que les loix qui ordonnent qu'on ne recevra point ces sortes de preuves, soient injustes. C'est une barrière nécessaire pour arrêter l'injustice & la cupidité des hommes. Et ainsi si j'étois Juge, peut-être ferois-je perdre la cause à l'innocent qui se seroit trop fié à la fidélité d'un autre, & la ferois-je gagner au parjure sans commettre d'injustice. Mais il faut bien distinguer en cela les offices nécessaires, des offices libres & volontaires. Je puis ajuger à une personne ce qui lui appartient selon les loix, quoiqu'il ne lui appartienne pas selon la raison & la justice ; parceque je ne suis en qualité de Juge que l'interprète de la loi. Et ainsi en ajugeant une certaine somme à celui qui s'est parjuré, je ne fais que déclarer que les loix la lui ajugent ; ce qui est véritable & peut-être juste. Mais ces mêmes loix qui m'ordonnent de faire gagner la cause à celui qui se parjure, ne m'ordonnent pas de me

tromper. Et ainsi , si je sai d'ailleurs par des preuves claires qu'il est parjure , je ne laisserai pas de le croire tel , & d'être obligé à toutes les actions qui sont nécessairement liées avec cette créance.

## XVI.

Il faut donc bien distinguer entre les actions nécessaires des Juges & des Avocats , & les actions libres & volontaires. Les actions nécessaires , comme celles de prononcer un jugement , se doivent régler selon la justice legale ; mais les actions libres se doivent régler selon la justice véritable & réelle. Or il est certain que de solliciter les affaires d'une personne , de lui donner avis , de lui fournir des adresses pour réussir dans ses prétentions , de l'assister de son crédit , sont des actions toutes volontaires & toutes libres. Et par conséquent il n'est jamais permis d'en faire aucune en faveur de ceux que nous sommes obligés de juger coupables , non selon les loix humaines , mais selon la véritable justice ; & si nous le faisons , nous nous rendons participans de leur injustice.

## XVII.

Non seulement nous sommes coupables si nous rendons ces sortes d'assistances à nos amis , lorsque nous sommes convaincus de leur malice , mais aussi lorsque tout considéré , nous jugeons qu'il est plus probable qu'ils sont injustes , & de mauvaise foi , que non pas qu'ils soient sinceres. Et non seulement lorsque nous formons ce jugement ; mais aussi lorsque

nous ne le formons pas, si c'est par notre faute que nous ne le formons pas, si c'est parceque nous ne voulons pas laisser ébranler notre esprit par la raison : enfin nous sommes encore coupables lorsque nous leur rendons ces assistances dans le doute & avec un esprit entierement incertain de la justice ou de l'injustice de leur cause, si c'est encore par notre faute que nous sommes dans ce doute, & parceque nous n'avons pas voulu nous instruire de la verité, & prendre les voies raisonnables pour la découvrir.

## XVII.

Voilà mes principes ; & voici les conclusions que j'en tire, qui ne me semblent pas moins veritables.

Que dans le differend entre Sempronius \* \* *Le pere* d'une part, & Mœvius & Mœvia † de l'autre de la *re de la* : Sempronius disant & attestant avec *femme* serment, & de lui & de toute sa famille, *désunte,* qu'il a donné à Mœvius des hardes pour † *Le ma-* une telle somme ; que Mœvia les a reçues, *ri de la* tenues, employées ; qu'elle en a parlé une *femme* infinité de fois à lui & aux siens & à diverses *désunte* autres personnes : Mœvius disant au- *Or sa me-* contraire qu'il n'a rien reçu : Mœvia se *re.* taisant & assistant Mœvius de ses conseils ¶ *L'A-* & de son credit. Titius ¶, ami commun de *vocat qui* Sempronius & de Mœvius & Mœvia, ne *fut de-* peut se dispenser de tirer d'abord cette con- *puis choi-* clusion alternative ; que les uns ou les au- *si pour* tres sont coupables d'une infidelité très- *arbitre* criminelle qui les rend indignes, non seule- *Or à qui* ment de son amitié, mais de celle de tou- *cet écrit* tes les personnes d'honneur. Il n'y a au- *est adressé*

cun milieu en cela , parcequ'il est impossible que les uns ou les autres ne soient parjures & infideles ; & qu'ils n'ayent formé un dessein injuste de ravir le bien d'autrui.

## XIX.

La seconde consequence qu'il en doit tirer , est qu'il doit desirer de savoir la verité de cette affaire , & embrasser pour cela les voies raisonnables pour s'en éclaircir ; & que sa resolution doit être , s'il la savoit , non-seulement de n'assister en aucune maniere le coupable , mais de se déclarer contre lui & de faire tout ce qui lui est possible pour l'obliger , ou à se désister ou à réparer son injustice.

## XX.

La troisième , que sur les lumieres qu'il en peut avoir , il en doit juger , non en juge , mais en homme , puisqu'il s'agit ici des devoirs libres & volontaires qui dépendent d'un jugement de verité , & non d'un jugement qui soit attaché aux loix & aux formes. Et ainsi il ne lui est pas permis de dire , je ne veux pas croire que cela soit , parceque vous n'en avez pas de quittance , pourvu que l'on lui prouve que la chose est , par des preuves qui persuadent son esprit.

## XXI.

La quatrième consequence est qu'il ne lui est nullement permis de demeurer dans cette inflexibilité Pyrrhonienne qui ne se laisse point ébranler par la vrai-semblance ; mais qu'il doit juger plus probable , ce qui est en effet plus probable , quoiqu'il n'en

ait pas une certitude entière métaphisique & légale. Car il y a le même défaut de raison à ne juger pas plus vrai-semblable ce qui est en effet plus vrai-semblable, qu'à ne juger pas certain ce qui est certain.

## XXII.

Dans cet esprit il doit comparer toutes les circonstances de cette affaire ; & ainsi il ne peut se dispenser de considérer :

S'il est fort croyable qu'un homme de 67. ans comme Sempronius, forme ce dessein de tirer injustement de son gendre une somme d'argent pour des hardes qu'il ne lui a point données.

Que toute sa famille conspire avec lui dans un si abominable dessein.

Que toute cette famille n'ayant aucun intérêt dans le monde, nul dessein de s'y engager ; ayant assez de bien d'ailleurs pour se passer d'une très-petite somme d'argent, veuille gratuitement renoncer à son salut pour un si léger intérêt.

Il doit considérer que ce Mœvius est un jeune-homme qui n'a point d'autre emploi que celui de se divertir, qui n'est nullement réglé, pour ne rien dire davantage ; & que Mœvia n'a point trouvé jusques ici d'autre moyen de se tirer de cette affaire, que de s'en taire ; qu'elle veur bien assister son fils de ses conseils, mais qu'elle n'ose l'assister de son témoignage-, & qu'elle n'a pas eu jusques ici la hardiesse de déclarer qu'elle n'ait pas reçu, manié, employé ce que l'on assure qu'elle a reçu, manié & employé : que les uns veulent prouver par témoins, & que les autres mettent tout leur effort à em-

pêcher que la preuve par témoins ne soit reçue. Tout cela suppose :

Il me semble qu'il y a certitude morale que Sempronius a raison, & que Mœvius & Mœvia ont tort : qu'il est impossible que la raison ne tire cette conclusion : & qu'ainsi si la maxime de ne se point prévenir empêche Titius de la tirer, il est visible ou qu'elle seroit fautive, ou qu'il n'en feroit pas un usage legitime.

### XXIII.

Je soutiens même qu'il est impossible qu'il ne tire cette conséquence ; parcequ'il est impossible que l'évidence ne fasse cette impression sur un esprit comme le sien. Ainsi quand il declare qu'il demeure neutre, qu'il suspend son jugement ; il ne distingue pas assez entre ses paroles & ses pensées. Il est facile de dire de bouche, ou même dans son esprit par un langage interieur que l'on demeure neutre ; mais il est bien difficile que dans le fond l'esprit ne demeure persuadé de ce qui est clair. Ainsi malgré ces maximes Pyrrhoniennes, on peut dire que son esprit n'est point véritablement dans cette suspension où il témoigne d'être.

### XXIV.

Que s'il en est persuadé, comme il l'est sans doute, s'il croit même qu'il est plus probable que Sempronius a raison, & que Mœvius a tort, il y a une suite de devoirs indispensablement attachés à cette persuasion.

Il est obligé de faire tout ce qu'il pourra pour faire desister Mœvius & Mœvia de cet-

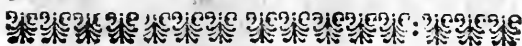
te injustice si préjudiciable à leur honneur, à leur conscience, à leur salut.

Il ne leur peut légitimement rendre aucune assistance, ni leur donner aucun avis & aucune protection ; & il doit agir avec eux comme la raison oblige d'agir avec des personnes injustes & infidèles.

Je soutiens que tout cela n'est point un jeu d'esprit ; mais qu'il n'y a rien dans cet écrit qui ne soit exactement véritable quoiqu'il ne l'aye fait que par exercice d'esprit.

### OCCASION DU SECOND ECRIT.

L'AFFAIRE ayant été mise en arbitrage, on crut qu'il étoit bon de représenter par un écrit les vûes d'équité que les Arbitres devoient avoir. C'est le sujet de l'Ecrit suivant.



## I I. E C R I T.

### D E S A R B I T R A G E S.

#### I.

**C** O M M E toutes les vertus sont nécessairement liées ensemble, & qu'il n'y en a aucune qui puisse subsister seule & sans l'union des autres ; il est certain que la charité & la justice se doivent rencontrer & dans les Juges & dans les Arbitres, que les Juges doivent être charitables, & que les Arbitres doivent être justes. Néanmoins comme l'obligation particulière de s'appli-

quer à une certaine vertu , fait que l'on dit que cette vertu est propre à ce ministère ; on peut dire en ce sens , que comme la justice est la vertu des Juges, la charité est celle des Arbitres ; & que si les Juges sont des Juges de justice , les Arbitres sont des Juges de charité.

## II.

C'est par le rapport naturel de cette fonction à cette vertu , que les Evêques étoient autrefois comme les Arbitres naturels de tous les différens des Chrétiens : parceque l'on croyoit qu'ils étoient les plus remplis de cette charité qui est nécessaire non-seulement pour appaiser les différens qui troublent la paix extérieure des familles , mais aussi pour guerir les playes intérieures que ces divisions font dans les ames. Et c'est pourquoi encore que les saints Evêques gémissent sous le poids d'une occupation si pénible , ils ont cru néanmoins que la charité les obligeoit à donner une grande partie de leur tems à terminer les différens de leurs peuples , comme il paroît par divers endroits\* de saint Augustin.

## III.

Mais comme la charité est la vertu des Arbitres , & que l'on peut dire par cette raison que ce ministère est en quelque sorte une fonction Episcopale , il n'a point aussi d'autre objet que celui-même de la charité , qui est le salut de ceux que l'on tâche d'accorder. Il regarde les choses temporelles par rapport aux éternelles. Il n'a pas simplement pour but d'établir une paix temporelle entre les Citoyens d'une même Ville ; mais il

\* V. en-  
tr'autres  
Serm. 24  
sur le ps.  
118. n. 3.



Il tend à établir une véritable paix de conscience dans ceux qui sont appelés au même royaume du Ciel, où ils ne peuvent parvenir que par la justice. En un mot il joint les vûes chrétiennes aux vûes humaines, & la prudence chrétienne à la prudence du siècle.

IV.

Il ne faut avoir qu'une lumière fort médiocre pour être persuadé que le plus grand malheur qui puisse arriver à une personne, n'est pas de souffrir l'injustice, mais de la faire; & qu'entre les injustices il n'y en a point de plus dangereuse que celle qui nous fait acquiescer ce qui ne nous appartient pas. Le moindre bien d'autrui dans une famille est une source de malediction pour le tems & pour l'éternité, pour les peres qui sont auteurs de cette usurpation, pour les enfans qui en jouissent: c'est un obstacle effroyable pour le salut des uns & des autres; puisque la justice de Dieu n'y pouvant donner entrée que par une restitution rigoureuse, cette difficulté augmente tous les jours par le deshonneur qu'il y a à se reconnoître coupable, & par les intérêts des biens injustement usurpés qu'on est obligé de restituer avec le principal.

V.

Ainsi comme la charité doit avoir pour but de préserver ceux que l'on aime, des plus grands maux, & des plus irreparables; la charité des Arbitres n'en sauroit avoir de plus legitime que d'empêcher que ceux dont ils reglent les différens, ne demeurent après leurs jugemens chargés d'un bien mal

quis ; ce qu'ils doivent considérer comme le plus grand des malheurs. Et c'est pourquoy ce qu'ils doivent le plus apprehender , c'est que leur jugement ne procure une fausse sûreté à ceux qui sont obligés devant Dieu de restituer.

### V I.

Mais pour savoir quand ils ont , ou n'ont pas à craindre cet inconvenient , il faut considérer qu'il y a deux sortes de differens qui peuvent être mis en arbitrage. Car dans les uns l'arrêt de Dieu suit toujours en quelque sorte celui des Arbitres , mais dans les autres il est déjà tout formé ; en sorte que celui des Arbitres est injuste , invalide & incapable de mettre personne en sûreté de conscience, s'il n'est conforme à celui de Dieu.

### V I I.

L'arrêt de Dieu suit celui des Juges dans les choses vraiment douteuses , & où les parties agissent de bonne foi. Car la Sentence du Juge ou de l'Arbitre rend celui qui gagne son procès, legitime possesseur du bien qui lui est ajugé. Et quoique les Arbitres n'eussent peut-être pas si bien pris le sens de la loi : néanmoins quand on s'en est remis à eux , celui à qui ils ajugent quelque bien, & qui croit dans le cœur y avoir droit, le peut retenir legitimement. Dieu autorise & scelle le jugement des hommes par le sien, & il rend ceux en faveur de qui ils jugent , maîtres veritables des biens qui leur sont donnés.

### V I I I.

C'est peut-être à l'égard de ces differens

où le jugement des hommes est toujours suivi de celui de Dieu, que saint Paul disoit I. Cor. 6. 4. qu'il falloit commettre le soin de juger aux plus méprisables de l'Eglise; parceque considerant peu les choses temporelles, il consideroit à cet égard cette fonction comme l'une des moins importantes. On ôte à l'un, on donne à l'autre: celui qui perd, ne perd pas grande chose: celui qui gagne, gagne peu par la même raison, & l'un & l'autre demeure en sûreté de conscience ayant agi de bonne foi, ce qui est le principal.

## IX.

Mais il n'en est pas ainsi des differens où le droit est certain & les faits douteux, & où il faut par nécessité qu'il y ait de la mauvaise foi de part ou d'autre. Dieu juge ces sortes de differens avant les Juges ou les Arbitres: il a déjà décidé dans son jugement ceux à qui appartient le bien contesté: & si les hommes s'éloignent de ce jugement, il casse leurs jugemens & leurs Sentences, & ne donne aucun droit aux personnes qu'il condamne, sur les biens qu'ils peuvent acquérir par le jugement des hommes. Nulle Sentence arbitrale, nulle Transaction ne peut rendre un parjure, legitime possesseur d'un bien qu'il acquiert par ses parjures, en fût-il mis en possession par tous les Juges de la terre; l'arrêt de Dieu demeure immobile & subsistant, & l'en declare toujours injuste possesseur.

## X.

On peut donc dire à l'égard de ces jugemens que les hommes portent sur des choses dont Dieu a déjà jugé, ce qu'un grand

Greg. M. Pape dit des absolutions des Prêtres : *Tunc enim vera est absolutio presidentis, cum interni arbitrium sequitur iudicis.* C'est en vain que les Prêtres délient ceux que Dieu juge ne pas devoir être déliés. Les liens invincibles des pechés subsistent malgré les hommes, & serrent les méchans d'autant plus étroitement qu'ils ajoûtent à leurs autres crimes le nouveau sacrilège d'une absolution mal obtenue. Il en est de même des Sentences des Arbitres qui ne sont pas conformes à celles de Dieu : elles ne donnent aucun droit aux personnes en faveur de qui elles sont rendues, & elles ne font que les rendre plus injustes, & plus obligées à satisfaire à la justice de Dieu & à celle des hommes.

## XI.

Cette comparaison donne droit de dire avec vérité, qu'il y a un très-grand rapport entre les jugemens que des Arbitres rendent sur les différens dont nous parlons, & ceux que les Prêtres rendent dans ce qu'ils appellent le Tribunal interieur. Les uns & les autres ont pour regle le jugement de Dieu qui les precede. Les uns & les autres sont sans effet devant Dieu, s'ils ne se trouvent conformes à ce jugement de Dieu. Les uns & les autres ne rendent que plus malheureux ceux qui les obtiennent contre la justice, parcequ'ils ne font que leur procurer une fausse paix. Le plus grand mal qu'un Confesseur puisse faire à un pénitent est de l'absoudre quand Dieu ne l'absout pas : le plus grand mal qu'un Arbitre puisse faire aux personnes dont il est juge, est de leur donner ce que Dieu ne leur donne pas.

## XII.

Et cela fait voir que les jugemens que l'on rend sur les differens de cette nature sont tout autrement importans que ceux qui n'auroient pour objet que des questions de droit ou de coutume, dans lesquelles chacune des parties se persuade de bonne foi d'avoir raison : car on peut dire que ces derniers sont purement temporels, & n'ont que de petits effets, comme de faire qu'un bien soit plutôt possédé par l'un que par l'autre. Mais les jugemens qui regardent les choses dont Dieu a déjà jugé sont tellement mêlés de spirituel & de temporel, que ce qu'il y a de spirituel l'emporte infiniment sur le temporel. En empêchant un homme d'être injuste, on lui conserve en quelque sorte la vie de l'ame, & en l'autorisant dans son injustice, on contribue à sa mort spirituelle. Ainsi ces Sentences sont des Arrêts de mort pour les uns & des Arrêts de vie pour les autres. Et il est vrai d'en dire ce que l'Ecriture dit generalement de la langue : *Mors & vita* Prov. 18. *in manu lingue.* LA mort & la vie sont au 21. pouvoir de la langue.

## XIII.

L'importance de ces jugemens oblige donc ceux qui exercent cet office de charité d'y apporter toute l'application dont ils sont capables, en considerant qu'ils ne jugent pas seulement des biens de ceux qui s'en sont rapportés à eux; mais qu'ils jugent en quelque sorte de leur vie & de leur mort spirituelle, puisque la perte du salut est ordinairement jointe à ces sortes d'injustices dont presque personne ne se releve quand on y

est une fois tombé , & qu'on y est autorisé par un jugement.

#### XIV.

Puis donc , comme nous avons déjà dit , que le jugement de Dieu prévient toujours celui des Arbitres dans ces sortes de differens , il est clair que leur application doit aller à reconnoître qui est celui en faveur de qui Dieu juge , afin de se conformer à son jugement. Or pour le découvrir il faut considérer que Dieu ne juge pas de ces choses comme les Juges. Car il en juge par la vérité réelle , & par ce qui est en effet , dont il est témoin , & qui ne lui peut être caché. Les Juges au-contraire sont renfermés dans des bornes fort étroites & ayant exclu certaines preuves , ils ne prennent pour vrai que ce qui est autorisé par celles que les loix approuvent.

#### XV.

Mais quelques loix qu'il ait plu aux hommes d'établir pour regler les preuves ; il est certain néanmoins que tout jugement humain contraire à celui que Dieu porte dans la vûe de la vérité , est faux & injuste , & cela fait voir que quelque égard que les Arbitres doivent avoir à ces loix humaines qui reglent le genre des preuves , la charité les oblige de se servir de toutes les voies raisonnables qui leur peuvent faire connoître le fond des choses , & cette vérité qui sert de fondement au jugement de Dieu ; & que leur principale application doit être de s'assurer de ce qui est réellement , & par quelques sortes de preuves & de conjectures que ce soit , puisqu'enfin c'est de la vérité

réelle que dépend la justice de leur jugement, & que sans cela il ne peut être que pernicieux à ceux qu'ils favorisent.

## X V I.

Quand en suivant les voies naturelles ils se font assurés de la vérité des choses, ils peuvent ensuite consulter si cette connoissance qu'ils en ont est suffisante selon les loix. Et je croi qu'un Arbitre a en cela plus de liberté qu'un Juge, parceque les loix humaines étant imparfaites, elles ont été obligées de défendre beaucoup de choses qui d'elles-mêmes sont legitimes, comme certaines sortes de preuves. Mais ces loix cessent à l'égard des Arbitres qui sont en quelque sorte réduits aux loix naturelles, qui n'obligent qu'à preferer la justice à l'injustice, la vérité à l'erreur.

## X V I I.

Mais quand on croiroit même que les Arbitres devroient se tenir dans les mêmes bornes que des Juges de rigueur; il est certain néanmoins qu'il leur est entierement important de connoître la vérité dans le fond par toutes les preuves qui servent à nous en assurer. Car en la connoissant ainsi, ils sont obligés de faire tout ce qu'ils peuvent pour y réduire ceux qui s'en éloignent & qui s'attachent à des formes pour couvrir leur injustice. Et comme Daniel se servit de la connoissance qu'il avoit par l'inspiration de Dieu de l'injustice des vicillards pour les convaincre, mais ne les condanna pas sur cette seule inspiration: il faut aussi se servir de l'assurance que l'on a des vérités réelles, pour convaincre ceux qui les des-

Dan. 6.  
13

140 *Le procès injuste. IX. Traité.*  
vouent & qui se deffendent par les chicanes  
des loix.

### XVIII.

Il faut faire à peu près à l'égard de ces choses de fait que l'on fait par des voies certaines, mais qui ne sont pas dans l'ordre autorisé par les loix, ce que saint Charles faisoit de la loi du Concours, qui donne les benefices à celui qui paroît le plus savant dans la dispute. Car, comme ce Saint savoit que cette loi n'avoit été faite que pour empêcher de plus grans maux, & que cette maniere d'obtenir les benefices n'étoit point conforme à l'esprit de l'Eglise, qui porte plutôt à fuir les emplois qu'à les rechercher, ni à la véritable vocation qui doit venir des Evêques, & non du choix ambitieux des Ecclesiastiques; il donnoit à la vérité les benefices par le Concours, pour observer l'ordre du Concile de Trente; mais il faisoit en sorte qu'il ne se presentoit jamais au Concours que ceux qu'il avoit choisis dans la seule vûe du service de l'Eglise.

Il faut de même tâcher dans les differens dont nous parlons, de découvrir les vérités réelles sur lesquelles le jugement de Dieu est fondé, & quand on l'a connu, il faut ensuite faire en sorte qu'il s'accorde avec les formalités. Et c'est ce qui n'est pas bien difficile à des Arbitres intelligens & habiles qui ont mille voies pour découvrir la mauvaise foi de ceux qui tâchent de ravir le bien par leurs faussetés.

### XIX.

C'est proprement cet esprit qui distingue les Arbitres équitables, de ceux qui ne le



sont pas. Car comme ceux qui ont les vrais principes d'équité & justice réduisent tout à la vérité réelle sur laquelle Dieu juge, & sont en sorte que les formes n'y soient pas contraires, les autres prennent sujet de certaines formalités pour ruiner les causes les plus justes dans le fond.

## X X.

Il y a de certaines équités arbitrales fort ordinaires qui consistent à faire en sorte que chacun se relâchant de ses prétentions, personne ne perde tout & ne gagne tout. Ces accomodemens sont justes dans les choses douteuses & de bonne foi; mais ils ne doivent être pratiqués qu'à l'extrémité dans les affaires où il y a de la mauvaise foi de part & d'autre. La raison en est que quelque accommodement de cette sorte que l'on fasse, celui qui obtient le bien d'autrui par des moyens injustes, n'en devient point légitime possesseur. La Sentence des Arbitres n'en transfère point véritablement le domaine: & celui qui obtient ce qui ne lui appartient point devant Dieu n'en est pas moins obligé à restitution, quelque transaction & quelque Sentence qui y soit intervenue. Ainsi dans ces sortes d'accomodemens on laisse celui qui est de mauvaise foi en un état misérable, & on l'accable d'un poids effroyable en lui donnant ce que Dieu ne lui donne pas.

## X X I.

Il n'y a donc que la seule nécessité qui puisse excuser ces sortes d'accomodemens, lorsqu'on ne peut obliger les personnes de mauvaise foi à la reconnoître & que l'on

ne veut convaincre selon les loix. Car alors il est permis de les porter à relâcher quelque chose de ce qu'elles devroient abandonner entierement, en supposant que plus elles relâcheront, moins elles seront malheureuses. On peut alors penser à établir une paix temporelle, lorsque l'on ne leur en peut procurer une spirituelle & véritable, & en les avertissant que l'on ne peut jamais posséder legitiment ce que l'on acquiert par le mensonge. On leur peut laisser ce qu'elles ne veulent pas rendre, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les toucher. \*

\* Voyez S. August. *Sermon. 24. de Verbis Apostoli, nov. edit. Serm. 167. & de Serm. Domini in monte, lib. 2. c. 8. n. 28.* sur ces paroles, *Sicut & nos dimittimus.* & S. Thomas dans la Question du Scandale 2. 2. q. 43. art. 8. savoir s'il faut abandonner les biens temporels à cause du scandale.

### *Application de ces Principes.*

#### I.

IL est aisé de connoître par ces principes que le different dont il s'agit entre Sempronius & Mœvius est du nombre de ceux qui sont déjà jugés devant Dieu, avant qu'ils le soient par les hommes. Il s'agit d'une certaine quantité de hardes. Sempronius assure qu'il les a données, Mœvius nie avec serment qu'il les ait reçues. La famille de Sempronius assure la même chose que Sempronius. Il semble que celle de Mœvius fasse aussi de même que Mœvius. Il est im-

possible que les uns & les autres se trompent de bonne foi. Il faut donc que les uns ou les autres soient des méchans, des fourbes devant Dieu : que les uns ou les autres soient coupables d'injustice, de parjure & de mensonge.

## I I.

Il s'agit de même d'un Testament, & les maximes en sont constantes. Il est certain qu'un Testament quand il seroit le plus véritable du monde, s'il est extorqué par menaces, par mauvais traitemens, par des injures, par des reproches, par des brutalités, ne vaudroit rien & ne donneroit à celui qui s'en voudroit servir, aucun véritable droit.

Il est certain encore qu'un Testament dont la date est constamment falsifiée, dont le corps de l'écriture est justement suspect de fausseté, ne vaut rien.

Le différent ne consiste donc point dans le droit, mais dans les faits dont on sauroit certainement la vérité, si les uns ou les autres étoient sinceres. Sempronius & sa famille soutient que Mœvius a fait à sa femme, pour en obtenir un Testament, tous les mauvais traitemens dont il s'est pu aviser; qu'il l'a menacée une infinité de fois de la rendre la plus malheureuse de toutes les femmes; qu'il l'a outragée; qu'il l'a abandonnée; qu'il lui a refusé toutes choses dans l'extrémité de sa maladie. Si ces faits sont vrais, le Testament ne vaudroit rien quand il seroit même véritable. Dieu fait la vérité de ces faits, & les Parties ne la peuvent pas ignorer. Il con-

donne donc encore dans ce jugement les uns ou les autres d'injustice & de mensonge.

Sempronius soutient qu'on lui a montré ce Testament non datté après la mort de sa fille. Mœvius le nie & soutient qu'il a toujours été datté. Ce fait est décisif. La moindre fausseté dans un Testament olographe, est une tache d'huile qui annulle l'acte, comme Titius (*l'Avocat arbitre*) en est convenu; & comme en conviennent les plus fameux Avocats de Paris.

Il est impossible que l'un & l'autre soit de bonne foi: c'est donc encore un procès devant Dieu que celui de la validité de ce Testament.

### III.

Il s'ensuit de là que nulle Sentence arbitrale, nulle Transaction ne peut mettre en sûreté de conscience ceux qui auront assuré des choses fausses, & qui en auront desavoué de véritables. Et que si par malheur la Sentence des Arbitres ne se trouvoit pas conforme à celle de Dieu, elle ne dispenserait nullement celui en faveur de qui elle seroit rendue, de la restitution exacte à laquelle il est obligé par la loi de Dieu, parcequ'il en seroit toujours injuste possesseur.

### IV.

Non seulement ceux qui s'emparent du bien d'autrui par des parjures, sont obligés à la restitution de ce bien; & n'en peuvent être dispensés que par l'impuissance; mais ils sont même obligés indispensablement à la restitution de l'honneur qu'ils ont voulu

ravir au prochain: Car en disant qu'ils n'ont point reçu, ce qu'ils ont reçu, ils accusent par là ceux qui leur font cette demande, de vol, d'injustice, de mensonge. C'est donc une calomnie & une calomnie publique; & tous ceux qui ne les y obligent pas, les trompent misérablement.

## V.

Ceux qui disent que l'on scandalise un parjure en disant & en soutenant qu'il est parjure, ne savent guère ce que c'est que scandaliser, & témoignent qu'ils ne sont guères instruits des véritables regles de l'Eglise. Car si ce parjure est obligé lui-même selon la loi de Dieu, à un desaveu public de ses parjures qui enferment une calomnie; comment peut-on croire qu'on le scandalise en ne disant de lui que ce qu'il est obligé d'en reconnoître lui-même publiquement, s'il veut satisfaire à la justice de Dieu.

## VI.

Il est clair par tout cela que la Sentence des Arbitres sur ces differens, est l'une de ces Sentences dangereuses, où en favorisant ceux que la loi de Dieu condamne, on leur fait réellement le plus grand mal qu'on leur puisse faire. Qu'ainsi le soin des Arbitres doit être, autant qu'il est possible, de reconnoître le fond des choses, & la vérité réelle sur laquelle le jugement de Dieu est fondé.

## VII.

Il est clair aussi qu'après l'avoir reconnue ils doivent moins avoir égard aux formalités: & s'ils ne s'en dispensent pas tout-

à-fait , ils doivent faire en sorte qu'elles s'accordent avec la vérité sur laquelle Dieu juge : parcequ'autrement ils ne sauroient éviter de nuire à ceux même qu'ils voudroient servir.

## VII I.

Cela leur sera facile en interrogeant, comme ils le peuvent de droit , toutes les personnes de ces familles , étant difficile que la vérité se cache à des personnes si clairvoyantes , & que la malice puisse être si artificieuse qu'elle ne tombe en une infinité de contradictions.

## IX.

Celui qui a écrit ceci est très-persuadé de la justice de la cause de Sempronius , & de son entière sincérité , quoiqu'il ne sache ces choses que par rapport.

1. Il lui peut rendre ce témoignage véritable , que l'on n'a jamais remarqué en lui le moindre défaut de sincérité ; de sorte qu'il peut dire avec vérité que la sincérité est plutôt une vertu naturelle qu'une vertu chrétienne dans sa famille.

2. Il a été averti par lettres ponctuellement de toutes les violences de Mœvius avant qu'on eût encore aucune vûe qu'il feroit paroître un Testament.

3. La chose parle d'elle-même à l'égard des hardes , & il n'y a point d'homme de bon sens qui puisse s'imaginer qu'un homme de bien , comme Sempronius , qui n'a jamais été soupçonné de la moindre mauvaise foi , forme le dessein de ravir à son gendre une petite somme d'argent , en se donnant avec toute sa famille. Cela est in-

crovable. Et il est au-contraire très-croyable qu'un jeune-homme avide & déréglé se parjure pour retenir ce qu'il ne veut pas rendre.

4. Les parjures certains & indubitables de Mœvius lui doivent ôter toute créance dans le reste.

5. La déposition du sieur P. qui est prêt de déclarer qu'il a vu le Testament sans datre, est une preuve moralement certaine.

6. Il y a plusieurs personnes d'honneur qui sont informés exactement de la vérité de ces faits, & qui en peuvent rendre témoignage.

X.

Je laisse les autres preuves plus conformes aux formalités, & que je ne fais pas : mais je suis sûr que celles-ci suffisent pour persuader à des personnes raisonnables que toute cette affaire est une noire malice de la part de Mœvius & de sa famille.

XI.

Et delà il s'ensuit que les Arbitres étant assurés de la vérité dans le fond, doivent faire tout ce qui leur est possible pour y réduire les formes ; c'est-à-dire, pour faire que ceux qui sont convaincus en effet de tant d'impostures, le soient aussi d'une manière qui leur puisse ôter le moyen d'en retirer le fruit qu'ils en espèrent ; parceque ce fruit est pour eux le plus grand de tous les malheurs, & dont tous ceux qui les aiment véritablement doivent tâcher de les préserver.

XII.

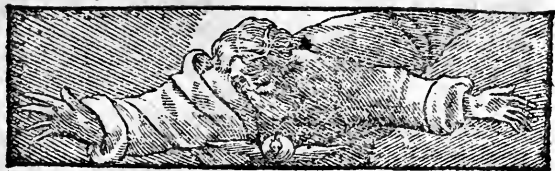
Et la conclusion générale de tout ce Trai-

148 *Le Procès injuste. IX. Traité.*  
té, est qu'il n'y a point de voie par laquelle  
Mœvius puisse obtenir quelque chose légi-  
timement de cette succession ; que celle de  
renoncer à toutes ces prétentions, de s'of-  
frir à rembourser tous les frais du procès  
qu'il a faits, & de se remettre à la bonne  
volonté de Sempronius, qui lui seroit peut-  
être aussi favorable que ses poursuites injus-  
tes. Mais lui & tous ceux qui auront été  
complices de ses parjures, & qui en les con-  
noissant l'auront assisté dans ce procès se-  
ront toujours obligés de restituer tout ce  
qu'ils auront obtenu par Transaction, Juge-  
ment, Sentences arbitrales, & enfin par  
tout accord forcé, involontaire, & auquel  
Sempronius aura été obligé par les parju-  
res de Mœvius. C'est ce que l'on peut faire  
signer par toute la Sorbonne, supposé la  
vérité des faits dont Mœvius ni sa famille  
ne peuvent douter.

Cette condition est dure, mais elle est  
unique, tous les hommes ensemble n'en sau-  
roient trouver une autre, parceque cela ne  
dépend point des hommes, mais de Dieu  
qui ne lui laisse que celle-là.







# P E N S É E S

SUR DIVERS SUJETS

## D E M O R A L E.

I.

*Direction.*



**O**N a tout , dit-on , pour de l'argent en ce monde , & quelques riches voudroient porter cette maxime jusques à avoir aussi de la direction pour de l'argent. Leur aveuglement est à plaindre , puisqu'il approche fort de ceux qui croient qu'on peut acquérir les dons de Dieu à prix d'argent , & ils doivent craindre que les égards qu'ont pour eux leurs Directeurs , ne tiennent un peu de la mollesse condamnée par l'Ecriture qui avertit les Pasteurs de ne pas mettre des coussins sous les coudes des pecheurs : mais les pauvres n'ont point cet écueil à craindre ; car l'humilité est un des avantages de leur condition , qu'un Directeur doit conserver à ceux à qui Dieu l'a donné , & il le conserve en les traitant en apparence avec plus

*Ezech. 13*  
18.

d'indifférence & de froideur : Il se peut aussi dispenser à leur égard de tous les devoirs inutiles qui ne viennent que de la condescendance pour l'infirmité que les Grans tirent de leur condition même. Mais soit ces Directeurs , soit ces riches ils doivent demeurer dans ces termes , & craindre sur-tout de les excéder.

## I I.

### *Moderés contredisans.*

Il n'y a point de personnes plus contredisantes & plus contrédites que celles qui sont les plus modérées dans leurs sentimens. Cela paroît étrange , & est pourtant vrai. La raison en est , que la plupart du monde se jette dans l'excès , ou en blâmant , ou en approuvant ; d'où il arrive que les personnes modérées qui ne louent rien , & qui ne blâment rien avec excès , mais qui souvent approuvent le bien & blâment le mal dans les mêmes personnes , se trouvent presque toujours contraires au jugement des autres.

## I I I.

### *Deux sortes de moderation.*

Il y a une moderation de langage & une moderation de sentiment , & ce sont deux qualités très-différentes. Car souvent ceux qui sont dans des sentimens justes & modérés , ne sont point modérés dans leurs discours , & y font paroître plus de chaleur qu'il ne faut. Et au-contre il arrive souvent que des personnes dont les sentimens sont très-justes & très-excessifs , ne laissent pas d'é-

ne modérées dans leurs paroles , ce qui ne sert qu'à les abuser , en leur faisant prendre cette modération apparente pour une véritable modération de sentiment.

## I V.

*Serviteurs imparfaits utiles.*

Il est utile à un Maître d'avoir des serviteurs imparfaits , parcequ'il lui est utile d'avoir des dettes à remettre , afin d'engager Dieu à lui remettre les siennes. Ceux qui s'en plaignent , se plaignent en effet , que Dieu leur donne de l'argent pour acheter le ciel.

## V.

*Honteux d'être servi.*

C'est une chose honteuse à un pecheur que d'être servi , parceque sa condition naturelle devrait être de servir les autres. Il n'y personne qui ne doive se considerer comme pecheur : il n'y a donc personne qui ne doive avoir honte d'être servi.

C'est une chose honteuse d'être dans un état contraire à celui où JESUS-CHRIST a voulu être ; celui des Maîtres , des riches & des heureux dans le siecle est contraire à cet état , il est donc honteux. Ainsi pour y demeurer comme il faut , il faut qu'il y demeure avec une honte interieure , & comme dans un état d'ignominie.

## V I.

*Rois d'humeur.*

Estre Roi proprement, c'est avoir des su-

jets & n'avoir point d'amis , c'est-à-dire avoir des personnes qui suivent nos sentimens , & n'en avoir point qui nous disent les leurs avec liberté.

On parvient à cette Royauté en deux manieres , ou en obligeant ses amis d'agir & de parler en sujets , en supprimant leurs sentimens ; ou en ne choisissant pour amis que des sujets , c'est-à-dire que des personnes qu'une longue soumission ait accoutumées à n'avoir point de sentimens differens des nôtres.

## VII.

### *Nourriture d'amour-propre dûe aux serviteurs.*

Les Maîtres ne doivent pas seulement à leurs serviteurs la nourriture du corps qui a pour fin la subsistance du corps , mais ils leur doivent aussi celle de l'ame , qui a pour fin la conservation de la pieté dans ceux qui en ont , & l'établissement de la pieté dans ceux qui n'en ont pas.

Mais outre ces deux nourritures ils leur en doivent encore une troisième , que l'on peut appeler la nourriture de l'amour-propre. Je dis qu'ils leur doivent cette nourriture , parceque la foiblesse de l'homme est telle , qu'il ne peut se passer des consolations humaines & des satisfactions de son amour propre. Les louanges , l'approbation , les témoignages d'amitié , les espérances qu'on ne les abandonnera pas , le gain & l'intérêt , le repos , le délassement , la joie , sont toutes choses qui contentent l'amour-propre. L'ame s'en voyant dépou-

vie , tombe incontinent dans l'ennui & dans le découragement.

La raison ne veut pas que l'on ôte aux personnes foibles toutes les consolations humaines & tous les appuis qui les soutiennent ; & comme les serviteurs sont ordinairement du nombre de ces personnes foibles , il est juste de les soulager par ces moyens humains qui entretiennent l'esprit dans une affiette raisonnable. On y est d'autant plus obligé que leur condition est dure d'elle-même , & très-contraire aux inclinations de la nature , & qu'ayant besoin nous-mêmes de tant d'appuis , il seroit bien injuste que nous les refusassions aux autres.

Il est donc vrai qu'il faut nourrir l'amour propre , mais la fin de cette nourriture n'est pas de faire subsister l'amour propre , on doit avoir au-contraire pour but de le détruire ; mais d'empêcher que manquant de matiere & d'alimens , il ne renverse l'esprit de ceux qui sont trop foibles pour se soutenir sans cela.

### VIII.

#### *Respects exigibles & non exigibles.*

Les respects qui sont dûs à notre Charge peuvent s'exiger avec quelque sorte de justice , parcequ'ils sont certains , mais non ceux qui sont dûs à notre merite. C'est une bassesse que de croire en avoir ; mais c'est une tyrannie d'obliger les autres à croire que nous en avons : il faut le leur montrer & les en persuader ; mais non pas les forcer à le croire malgré qu'ils en ayent.

## I X.

*Connoître le mérite avant que de l'estimer.*

u Vous voulez que je respecte Monsieur  
n tel comme le premier homme de l'E-  
glise. Comme il n'est pas le premier par sa  
charge, faites-moi voir qu'il est le premier  
par son mérite. Mais je le juge tel & je le  
connois pour tel. Peut-être n'en jugez-vous  
pas bien ; & il est toujours injuste de don-  
ner votre jugement pour règle de celui des  
autres ; lorsque je le connoîtrai comme vous,  
je le respecterai comme vous. Mais c'est ,  
dit-on , votre orgueil qui vous empêche  
d'en juger comme les autres en jugent. Peut-  
être aussi que c'est par orgueil qu'il y en a  
qui trouvent mauvais qu'on ne juge pas  
comme eux , personne ne peut se justifier  
de l'orgueil. C'est une qualité invisible à nos  
yeux ; mais tandis qu'on ne le connoît pas ,  
cette crainte générale n'est pas une raison  
de changer de sentiment.

Quand Mr. un tel seroit le premier hom-  
me de l'Eglise , je ne suis pas coupable de  
ne le pas croire tant que je n'en aurai pas  
de preuves , & je serois au-contraire cou-  
pable de le croire sans preuve , quand même  
il seroit tel en effet ; car n'en ayant pas  
de preuve , je le croirois témérairement &  
sans raison.

## X.

*Ce n'est pas grande chose que d'avoir ce qu'on  
appelle communément bon esprit.*

On fait trop valoir la qualité que l'on

appelle communement bon esprit. L'idée que l'on s'en forme dans le monde n'est pas dans le fond si grande chose ; & il y a mille défauts de gens à qui on donne ce nom de bon esprit , équivalens à la bêtise , comme il y a souvent dans les bêtes beaucoup de bonnes qualités équivalantes à ce prétendu bon esprit. Il n'y a que la solidité d'un esprit qui cherche Dieu , qui ne puisse être être égalée par aucune qualité humaine.

## XI.

*Supprimer son esprit.*

Il faut éviter de faire trop paroître son esprit. Avoir tant d'esprit n'est pas une qualité aimable ; elle attire souvent l'envie ou la haine , au-lieu de l'affection ; & insensiblement nous aimons moins ces personnes qui nous oppriment par leur esprit. Il faut donc tâcher que la principale qualité qui éclate en nous , soit la bonté , & que notre esprit ne serve qu'à la faire paroître ; car la bonté est une qualité vraiment aimable , parcequ'elle ne choque point la concupiscence , & n'imité point la vanité & la jalousie.

## XII.

*Ebullitions d'esprit.*

Il y a des personnes qui ont des ébullitions d'esprit , comme il y en a qui ont des ébullitions de sang , c'est-à-dire , que leur esprit paroît par tout. Cela m'incommode : je n'aime pas ceux qui m'avertissent si fort de ma bêtise ; ils ne peuvent me

communiquer leur esprit , qu'en ai-je donc affaire ? Voilà le sentiment naturel de la malignité humaine. S'il a tant de bien qu'il dine deux fois , disent les pauvres superbes dans leurs proverbes : s'il a tant d'esprit , qu'il s'en serve comme il pourra , dit l'orgueil humain. Il est vrai que c'est-là le sentiment de l'orgueil ; mais il est de la charité & de l'humilité de ne le pas incommoder.

### XIII.

#### *Regle des Ajustemens.*

C'est une illusion ordinaire aux gens du monde de croire que des ajustemens , des curiosités , des dépenses leur sont permises, lorsque leur condition le leur permet ; c'est-à-dire , qu'elles ne font point dire au monde qu'elles s'élevent au-dessus de leur condition. Cette regle est trompeuse & fautive , & elle justifieroit une infinité de vaines dépenses.

Il ne faut donc pas regarder ce que la condition permet , mais ce qu'elle commande : car le commandement & l'obligation de la condition peut quelquefois servir d'excuse , mais non la simple permission.

Lorsqu'une chose est vaine & superflue en elle-même : qu'elle est née du dérèglement des hommes , & qu'elle est telle que si nous pouvions réformer le monde , nous serions obligés de la bannir , il ne suffit pas pour en user licitement , qu'elle ne soit pas au-dessus de notre condition , mais il faut de plus que notre condition nous y oblige.



C'est par cette regle que l'on doit décider la plupart des questions que l'on peut faire sur les habits des femmes ; car comme tous ces habits sont vains d'eux-mêmes , nés de la vanité , & que si toutes les femmes étoient chrétiennes , comme elles devroient l'être , elles seroient obligées de s'habiller autrement : il est nécessaire qu'une femme qui ne veut pas se tromper , descende jusqu'au dernier degré de rabaissement que sa condition peut lui permettre , & qu'elle rejette tous les ornemens que sa condition souffre qu'elle rejette sans trop scandaliser le monde.

M'est-il permis d'acheter ce diamant ? Le monde sera-t-il scandalisé si vous ne l'avez pas , & donnerez-vous quelque occasion de pecher en ne l'ayant pas ? Non certainement. Vous ne devez donc pas l'avoir en conscience. Voilà la regle. Mais ma condition me le permet. Oui ; mais elle vous permet aussi de vous en passer. Or dans cette rencontre vous étant également libre , selon les regles du monde , de l'avoir , ou de vous en passer , la raison generale qui oblige de renoncer à toutes les choses vaines & superflues , comme celle-là , subsiste à votre égard , & par conséquent vous oblige à vous en priver.

Puisque vous demeurez d'accord que cette chose est vaine & inutile , & que le monde vous permet de vous en passer , qui vous peut obliger de faire une dépense si considerable pour l'avoir , que la cupidité ?

## XIV.

*Trois sortes d'esprits.*

Il y a des esprits qui n'ont que de la surface sans fond, il y en a qui ont du fond sans surface, & il y en a enfin qui ont & surface & fond tout ensemble. Les premiers trompent le monde & se trompent eux-mêmes, étant pris & se prenant pour ce qu'ils ne sont pas. Le monde se trompe dans les seconds, en ne les prenant pas pour ce qu'ils sont, mais ils ne se trompent pas eux-mêmes. Il n'y a que les derniers qui ne trompent ni les autres ni eux-mêmes.

## XV.

*Quand on peut juger que l'on a raison dans les differens que l'on a avec des personnes très-habiles.*

Il n'y a rien de plus pénible dans la vie & de plus humiliant tout ensemble que lorsque l'on se trouve divisé de sentimens avec des personnes, dont on estime d'ailleurs l'esprit, la science & la piété, en sorte qu'ils croient évidemment faux ce qu'on croit évidemment véritable.

Quand cette diversité n'arrive qu'entre des personnes qui ne cherchent point Dieu, on a moins de sujet de s'en mettre en peine. On voit dans les intérêts & les cupidités des hommes charnels, la cause de leurs erreurs; mais quand on ne voit point cette source, non seulement on est troublé par cette contrariété de sentimens, mais on entre même

en défiance de ce que l'on croyoit voir avec plus de certitude.

Car quel moyen de n'être point ébranlé par cette raison ? Je croi chercher Dieu , ces personnes le croient aussi ; je ne connois dans mon cœur aucun intérêt qui m'ait fait entrer dans ce sentiment , je n'ai pas droit de soupçonner aussi d'intérêt dans des personnes , que je connois plus vertueuses que moi : cependant ils desapprouvent ce que j'approuve , ils méprisent ce que j'estime , ils croient faux ce que je croi véritable.

S'il ne s'agissoit que de préférer leurs jugemens aux miens , & leur esprit au mien , peut-être que le respect que j'ai pour eux me feroit conclure que c'est moi qui me trompe ; mais je voi que des personnes dont j'estime aussi beaucoup l'esprit , la lumière & la piété , ont toutes les mêmes pensées que moi , & que je ne puis me condamner sans les condamner aussi.

Leur autorité ne peut donc pas l'emporter sur la lumière jointe à une autre autorité qui balance la leur. Je ne puis même douter de la vérité de mon sentiment, quand j'en envisage les raisons. Mais quand en me separant de la vûe de ces raisons particulières , je ne regarde que cette contrariété d'opinions entre des personnes que j'estime , il m'est impossible aussi de n'entrer pas en quelque crainte de me tromper.

Car enfin nous tenons tous le même langage : qui m'assurera donc que ce n'est point moi qui me trompe , & non pas eux ?

Mais après avoir bien considéré toutes choses avec autant de desintéressement que

j'ai pu , il m'a semblé que j'avois des raisons particulieres & séparées même de l'examen du fond , qui devoient me faire croire raisonnablement que c'est eux qui se trompent & non pas moi.

La premiere est que dans la connoissance que j'ai de leur esprit , je distingue assez ce qu'ils doivent approuver, & ce qu'ils doivent rejeter , & entre les raisons , celles qui sont claires , de celles qui ne le sont pas.

Je ne voi pas qu'ils ayent le même discernement. Ils proposent des choses que je trouve extraordinairement déraisonnables , comme des verités incontestables , & qu'il ne faille que marquer sans preuve pour en persuader le monde. Je conclus de là que s'ils ne se trompent pas dans le fond , ils se trompent certainement dans la connoissance de la proportion de leurs raisons avec l'esprit des autres , puisqu'ils peuvent croire que ce qui nous paroît si déraisonnable , nous paroîtra raisonnable.

On n'écrit pas dans la vûe de la seule verité , mais aussi dans la vûe de la persuasion des autres , & l'on ne doit rien écrire que l'on croye devoir être pris pour faux par des personnes judicieuses. Monsieur N.... n'a donc pas cru que ces remarques dûssent être prises pour frivoles & contraires au bon sens ; Orelles ont été prises comme telles ; il s'est donc trompé : & une erreur grossiere dans la maniere rend fort probable une erreur dans le fond.

2. Nous n'avons rien vu dans les remarques de Monsieur N.... que ce que l'on savoit déjà , & l'on peut dire que l'on n'y a

rien appris. Or il est certain qu'il ne fait pas toutes les pensées qu'en a eues sur ces remarques ; car sans doute il y auroit répondu & remedié , & partant on a sujet de croire que l'on voit plus qu'il n'en voit sur ce sujet.

3. Ces Messieurs ne voyent pas que si leur sentiment étoit public , rien ne seroit plus capable de leur faire tort & de les décrier auprès des personnes de piété ; cependant on en parle avec ses amis comme d'une chose indifferente , & ces amis en parlent avec d'autres personnes qui ne sont trop amis ; ils ne voyent donc pas cet effroyable inconvenient, ils n'ont donc pas sur ce point toutes les lumieres qu'il seroit à desirer.

4. L'autorité qui m'appuie dans mon sentiment me semble infiniment plus considerable que celle qui pourroit me porter à celui des autres. Il est presque seul de son opinion : toute l'Eglise lui est contraire , & principalement tous les Saints des derniers tems. Or quoique je ne prétende en aucune sorte comparer mon jugement avec le sien, il m'est néanmoins impossible de ne pas préférer celui de toutes les autres personnes de piété au sien , lorsqu'en examinant la raison je les trouve tous opposés à son sentiment.

Je ne sai donc pas encore si je me trompe ou non , mais je sai qu'en cette disposition & en cet état des choses , je dois croire qu'il se trompe , parceque j'ai l'esprit fait de telle sorte qu'il est impossible qu'il ne conclue lorsqu'il se voit appuyé d'une autorité certainement plus grande , & d'une raison qui lui paroît plus considerable que la verité est de ce côté-là.

## XVI.

*On a besoin de verité & de condescendance.*

Nous avons tous besoin d'être trompés , & qu'on ne nous dise pas nos défauts , & nous avons aussi besoin qu'on nous les dise. Ne vouloir point de condescendance , c'est ne connoître pas qu'on est foible. Ne vouloir point qu'on nous dise la verité , c'est vouloir demeurer dans la foiblesse. Il faut donc que la verité soit temperée de condescendance.

## XVII.

*Pechés cachés par diverses raisons.*

Dieu cache les pechés aux hommes , & par justice lorsqu'il veut les aveugler ; & par misericorde pour ne pas les accabler.

Les directeurs les cachent aux autres par ignorance , quand ils ne les connoissent pas ; par complaisance , lorsqu'ils ont peur de déplaire ; par condescendance , lorsqu'ils craignent de décourager.

Et l'homme se les cache à lui-même par orgueil , parcequ'il ne veut pas les connoître ; & par prudence , lorsque la vûe qu'il en a n'est point assez proportionnée à sa foiblesse : ce qui l'oblige quelquefois d'en détourner l'esprit ; de peur de tomber dans l'abattement.

## XVIII.

*Ne pas disposer legerement de son bien.*

C'est une spiritualité qui me paroît très-

mal réglée de disposer légèrement & sans grande considération d'une partie de son bien, lorsque l'on n'a que le nécessaire. Quand il s'agit du superflu, c'est toujours un grand défaut de discrétion que de l'employer par caprice. On peut acheter le ciel par l'usage réglé de son bien; c'est donc en abuser que de l'employer à satisfaire les mouvemens impétueux de la fantaisie.

Mais quand il s'agit d'un bien nécessaire, il me semble qu'il faut encore y prendre garde de plus près. Ces biens ne nous sont pas donnés pour exercer notre charité, comme les biens superflus, mais pour soutenir notre foiblesse. C'est un bâton sur lequel nous nous appuyons, & dont nous nous servons pour nous mettre dans un état proportionné à nos besoins, comme les aveugles se servent de leur bâton pour tâter où ils mettront leurs pas.

Si donc nous nous en dépouillons inconsidérément, nous faisons comme une personne foible & malade qui jetteroit son bâton sans raison & sans nécessité, & il n'est pas étrange que cette inconsidération produise de grandes chutes, comme il n'est pas étrange qu'un malade qui a jetté son bâton, tombe par terre.

Il y a de très-grandes tentations attachées au manquement de biens temporels. Il faut beaucoup d'humilité pour souffrir la dépendance des autres. On se picque de générosité. On ne veut point avoir d'obligation aux gens. On croit qu'ils se trouvent importunés. On se remplit d'imaginations, & peu à peu l'on se définit par les mêmes

raisons qui devroient nous unir plus étroitement.

Si Dieu nous avoit donné un grand amour de la pauvreté, de la dépendance, & de l'humiliation, à la bonne heure que nous nous réduisions à un état, auquel il auroit plu à Dieu de nous préparer. S'il nous ravit lui-même les biens temporels, à la bonne heure que nous acceptions avec joie l'Arrêt de sa volonté, puisque nous pouvons avoir une juste confiance qu'il nous donnera la force de souffrir l'état où il nous aura mis.

Mais que sans avoir aucun témoignage de cette grace & de cet amour de la pauvreté & de l'humiliation, & sans avoir aucune preuve de la volonté de Dieu, nous nous mettions de nous-mêmes en un état exposé à toutes ces tentations, il me semble que c'est une très-grande témérité, & que le moins que nous puissions faire, quand nous sommes tombés dans ces fortes de fautes, est d'en demander pardon à Dieu, de reconnoître que nous avons eu trop de confiance en nos propres forces, & de le prier qu'il empêche par sa grace les mauvais effets de notre témérité.

## XIX.

### *Crainte de la Mort.*

Il n'y a rien de plus inutile que les efforts que font les Philosophes Payens, & ceux qui raisonnent en Payens, comme Montagne, pour delivrer les hommes de la crainte de la mort.



Cette crainte qu'ils considerent comme un des plus grans maux de la vie est ce qui travaille le moins la plupart des hommes. Qu'on jette les yeux sur les pauvres qui font les trois quarts du monde, on n'en trouvera point qui pensent à la mort avec grand effroi.

La plupart des riches même sont très-peu frappés de cette crainte, & comme ils regardent toujours la mort comme éloignée, ils la regardent aussi avec assez de froideur.

Ensuite les maladies qui les surprennent portent avec elles les remedes de cette crainte, par l'affoiblissement de l'esprit qu'elles causent, qui dispose mieux à recevoir la mort sans frayeur, que toutes les raisons d'Epictete & de Seneque.

Ce n'est pas même un bien que de procurer aux hommes le mépris de la mort, il est dangereux d'en bannir la crainte de l'esprit du commun des hommes, parceque l'amour du bien est trop foible pour les retenir dans l'ordre.

Tant s'en faut que l'on doive considerer la crainte de la mort dans le commun du monde comme un défaut que l'on doive déraciner, on doit au-contraindre considerer l'indifference avec laquelle ils la regardent comme un de leurs plus grans maux, qu'il faut tâcher de détruire par une crainte salutaire de la mort. Car c'est une chose effroyable de voir des hommes condamnés à la mort, & prêts d'entrer par la mort dans un état éternel, l'envisager avec si peu d'effroi, former des desseins si vastes,

jouir si tranquillement de leurs plaisirs criminels, & travailler avec tant d'empressement à acquérir des biens dont ils jouiront si peu.

## XX.

### *Punitions du peché nécessaires après le peché.*

Toutes les punitions du peché sont tellement utiles aux hommes, qu'ils ne pourroient subsister sans ces punitions dans cet état de corruption.

Que seroit-ce du monde, si les hommes étoient immortels : & jusqu'à quel point porteroient-ils leur insolence & leur tyrannie ? Si la mort étoit agréable, ils se feroient tous mourir. Si les maladies n'étoient douloureuses, ils se feroient tous malades. Si les vices n'étoient point suivis d'incommodes, ils s'y plongeroient sans mesure. S'ils ne s'incommodoient point en mangeant, ils mangeroient toujours. Si l'homme étoit impassible, il ne craindrait rien. Il faut donc qu'il meure, qu'il meure avec douleur, que les maladies le tourmentent, que ses vices soient punis, qu'il soit sujet à souffrir la douleur ; qu'il ait sujet de craindre la douleur & la mort.

Il est donc vrai de dire que les hommes sont si déréglés, qu'ils sont incapables de subsister dans l'état où Dieu les a formés, & que ç'a été non seulement par un effet de sa justice, mais aussi de sa miséricorde qu'il les a assujettis à toutes les misères qu'ils ressentent.

## XXI.

*Origine des Cérémonies.*

Si les hommes étoient parfaitement raisonnables, il eût suffi de faire connoître qu'un tel est Magistrat, afin de lui faire rendre obéissance; mais parcequ'ils sont grossiers & attachés à leurs sens, il a été utile de donner à ces Magistrats certains ornemens extérieurs qui les distinguassent, & d'ordonner qu'on leur fit certains gestes, & pour ainsi dire, certaines grimaces, qu'on appelle cérémonies. Cette invention a réussi selon le dessein de ceux qui l'ont trouvée.

Mais ces cérémonies ont incontinent changé de nature dans l'esprit du peuple; car au-lieu qu'on ne doit au Magistrat qu'un respect purement extérieur & une reconnoissance qu'il est Magistrat, c'est-à-dire, chargé de faire exécuter les loix, ce qui peut subsister avec l'idée qu'il est un méchant, un malheureux, un homme digne de mépris; le peuple & tous les esprits charnels mesurant tout par leur orgueil, trouvent que c'est une grande chose & un grand bonheur que de donner ainsi des ordres, d'être obéi, & de recevoir des honneurs extérieurs: ainsi il commence à considérer les Magistrats comme grans, élevés, heureux; & ces Magistrats connoissant ces jugemens que l'on porte d'eux, commencent aussi à s'en estimer davantage, & à se plaire dans leur condition.

## X X I I.

*Difficile de juger de ce qui est ou possible ou impossible.*

Il semble que l'ignorance où les hommes sont de la puissance de la nature, leur ôte tout droit de définir ce qui est possible ou impossible, puisque pour le faire, il faut savoir toute l'étendue des causes & tous les ressorts qui composent les machines des corps.

Combien y a-t'il de choses qui nous eussent paru impossibles, si l'expérience ne nous avoit fait voir qu'elles sont possibles !

Qui eût dit qu'avec un peu de poudre on feroit sauter des Montagnes ? qu'en frottant une aiguille à une pierre, elle acquerreroit la propriété de se tourner toujours vers le Pole ? que de raisons on auroit trouvées pour montrer que cela étoit impossible !

Qui n'auroit jamais vu l'opération que les Chymistes appellent précipitation, n'appelleroit-il pas impossible la promesse que feroit un Chymiste, de séparer en un moment toutes les parties du corail, des perles ou de l'or, répandues dans une quantité d'eau, & liées avec toutes les parties de cette eau ? De quel agent, diroit-il, se pourroit-on servir, & le moyen de trouver assez de couteaux pour séparer ce nombre infini de parties confuses ? Mais nonobstant toutes ces belles raisons une goutte d'une certaine matiere en fera l'effet.

Qui

Qui fait de même s'il n'y a point quelque liqueur dans la nature capable de faire précipiter toutes les humeurs étrangères qui chargent le corps ? La nature peut bien former un foye , une ratte , un poumon dans le ventre des meres , de je ne sai quelle matiere , pourquoi ne pourra-t'elle pas avec une autre matiere reformer ce qu'il y a de gâté dans ce foye , dans cette ratte , dans ce poumon ?

Il n'y a point , dit-on , d'agent dans la nature capable de produire cet effet , mais dans toutes les causes uniques on croyoit de même qu'il n'y en eût point avant qu'on les eût trouvées.

### XXIII.

*On est moins en danger de se tromper en jugeant en mal qu'en bien.*

L'on peut dire avec verité que quoique nous devons avoir plus d'inclination à louer le bien qu'à blâmer le mal , il y a souvent néanmoins plus de verité & d'assurance à blâmer le mal dans les méchans qu'à approuver le bien dans ceux que nous croyons vertueux. La lumiere commune du Christianisme suffit pour nous faire juger avec assurance que quelque action est mauvaise ; mais il n'y a qu'une lumiere extraordinaire qui puisse nous assurer que quelque action est bonne.

## XXIV.

*Difficile de louer & de faire la vie d'un Saint.*

J'avoue que dans le sentiment d'obscurité où Dieu a voulu que la vertu de ses Saints fût dans cette vie, j'ai peine à me répandre avec effusion à louer qui que ce soit; & qu'il me semble quelquefois que c'est un hommage que l'on doit à Dieu de lui laisser le jugement des vertus qu'il a données à ses serviteurs, & de reconnoître qu'il en a caché la mesure dans les abîmes de sa sagesse; & que nous n'en pouvons presque parler qu'avec témérité.

Cette vûe me fait paroître une étrange difficulté à écrire la vie d'un Saint, principalement si on se donne la liberté de former un jugement de ses actions, étant très-difficile qu'on ne s'y trompe, & qu'on ne suive son propre esprit, au-lieu de suivre celui de Dieu, en rehaussant par des paroles ce qui est peut-être très-peu de chose à ses yeux, & en n'en remarquant pas plusieurs autres qui ont été les principes de sa sainteté.

Une autre sorte d'erreur est que l'on est porté à canoniser toutes les actions des personnes qui sont en réputation de piété quoiqu'il arrive souvent que Dieu les laisse agir par leur propre esprit, ce qui les engage en beaucoup de défauts d'imprudence & de précipitation.

X X V.

*Les mots ne signifient pas la même chose en diverses bouches.*

Les mots ne signifient pas les mêmes choses dans la bouche de tous ceux qui les prononcent, tant ils conçoivent les choses diversement. Nous disons tous les jours. *Heureux est l'homme qui n'est point allé au conseil des méchans.* BEATUS vir qui non abiit in consilio impiorum : *Heureux ceux qui sont sans tache dans leur voie :* BEATI immaculati immaculati in via : & en prononçant ces mots nous sommes frappés d'une certaine idée de bonheur qui ne nous émeut point, tant elle est confuse. Mais dans la bouche de celui qui a prononcé ces paroles, c'est une idée de ce qui lui enlevait le cœur : il voyoit en cela un amas de félicités qui ravissoient son esprit. Ce bonheur qui n'est pour nous qu'un point, est pour lui & pour tous ceux qui ont le même sentiment, une montagne demesurée. L'Hebreu est plus expressif : *Beatitudines viri !* O bonheurs infinis de l'homme.

Psf. I. 1.

Psf. II 8.  
I.

X X V I.

*Le bonheur n'est sensible que par la délivrance du mal.*

Le bonheur ne nous est guères sensible en cette vie que par la délivrance du mal. Nous n'avons pas de biens réels & positifs. Heureux celui qui voit le jour, dit un aveugle ! mais un homme qui voit clair, ne le

dit plus. Heureux celui qui est sain, disent les malades ! quand ils sont sains, ils ne sentent plus le bonheur de la santé.

## XXVII.

*L'amour approche les objets.*

Il n'y a que la charité qui nous puisse faire entendre l'Ecriture, parcequ'il n'y a qu'elle qui puisse nous donner les mouvemens exprimés par l'Ecriture, sans lesquels on n'y voit rien que de confus, d'obscur & de mort. C'est l'amour qui anime nos pensées & qui les approche de nous. Un Palais vu de loin est comme une masse confuse, mais en s'en approchant on distingue les objets, on voit des colonnes, des ordres d'Architecture. Quand nous voyons les choses sans amour, on ne les voit que de loin.

## XXVIII.

*Trois caractères d'esprit.*

Il y a des gens propres à trouver des vérités : d'autres qui sont propres à trouver des images aux vérités, comme des comparaisons : d'autres qui sont propres à trouver des vérités aux images. Ce sont trois caractères differens d'esprits.

Le premier vient de la lumière & de la subtilité de l'esprit.

Le second vient d'un feu d'esprit, qui concevant les choses vivement, trouve par cette vivacité même des comparaisons pour les exprimer. *A qui, dit Jeremie, vous*



comparerai-je , ô fille de Jérusalem ? à qui Thren.  
dirai-je que vous ressemblez ?... Le débordement de vos maux est semblable à la mer. 2. 13.  
Cui comparabo te , aut cui assimilabo te ,  
filia Jérusalem ?... magna est virtus mare con-  
tritio tua.

Le troisième ne vient ni de feu ni de subtilité d'esprit , mais d'une certaine agilité qui applique la même image à diverses idées de vérité qui sont dans l'esprit , & qui trouve ainsi facilement celle à qui elle convient.

## XXIX.

*Des plaisirs. Jugement des Essais de Montagne.*

Il y a deux manieres de s'abandonner aux plaisirs. L'une brutale , & l'autre philosophique ; l'une toute sensuelle , parcequ'elle n'a point d'autre principe que l'attrait des sens ; l'autre raisonnable , parcequ'elle a pour principe la raison , quoique corrompue & déreglée.

La recherche des plaisirs qui ne vient que des sens , emporte la raison ; mais elle ne l'étouffe pas , & elle est quelquefois assez éclairée pour voir la bassesse de ces plaisirs en même tems qu'elle s'y laisse emporter.

Cette passion brutale a plusieurs remèdes dans la nature même. La satiété qui accompagne la jouissance , produit souvent le dégoût ; la vanité humaine nous en détache par le mépris qui est joint à cette sorte de vie ; enfin l'intérêt , l'ambition , la Philosophie sont quelquefois capables de nous en détourner.

Mais la seconde maniere de s'abandonner aux plaisirs est infiniment plus dange-reuse , lorsque c'est la raison même qui nous livre aux sens ; & c'est ce qui arrive à certains esprits qui ont assez de lumiere pour reconnoître qu'il n'y a rien de solide en tout ce que les hommes estiment , & que les grandes charges , les grans dessein , la science , la réputation , & toutes les autres choses semblables n'ont qu'un faux éclat , & une veritable misere.

Car lorsque l'on demeure dans cette con-noissance , que l'on ne s'en sert pas pour penser serieusement à une autre vie , elle nous rejette insensiblement dans la vie sensuelle , parceque nous faisant concevoir du mépris & du dégoût pour toutes les occupations laborieuses des hommes , & pour la sagesse même considérée comme bornée dans l'étendue de cette vie , elle nous fait regarder les plaisirs comme ayant quelque chose de plus réel & de plus solide.

C'est ce que Dieu a voulu dépeindre d'une maniere admirable dans plusieurs endroits du livre de l'Ecclesiaste. Le Sage y represente d'abord cette premiere recherche des plaisirs qui vient des sens : *J'ai dit en moi-même ,*  
*Chap. 2. je prendrai toutes sortes de délices , & je joui-*  
*1. rai des biens. DIXI ergo in corde meo , va-*  
*dam & affluam deliciis , & fruor bonis.*  
 C'est ce que la volupté suggere à l'esprit des jeunes gens.

Mais lorsqu'ils ont du jugement & du courage , ils s'en dégoûtent aussi-tôt , & c'est ce qui est marqué par les paroles qui suivent ; *Et vidi quod hoc quoque esset va-*

*nitas & reputavi errorem: ET j'ai reconnu que cela même n'étoit que vanité, & je l'ai regardé comme une folie.*

C'est ce qui leur fait prendre la résolution de s'appliquer à quelque chose de plus solide: *Cogitavi in corde meo abstrahere à vino carnem meam, ut animum meum transferrem ad sapientiam: J'AI pensé en moi-même de retirer ma chair de ces voluptés pour porter mon esprit à la sagesse.*

C'est de ce motif que naissent les grans ouvrages: *magnificavi opera mea: les grans bâtimens: edificavi domos: l'amas des richesses: coaceravi mihi argentum.*

Mais ensuite la raison venant à considérer le peu de fruit qu'elle tire de toutes ces choses, les peines qui les accompagnent, & que tout cela ne la peut garantir de la mort, lorsqu'elle n'est pas éclairée par une autre lumière, elle ramene l'homme au lieu même d'où elle l'avoit tiré, & elle lui fait embrasser par raison & par desespoir cette vie brutale dont elle l'avoit éloigné.

*Quid enim proderit homini de universo labore suo & afflictione spiritûs, quâ sub Sole cruciatur? Cuncti dies ejus doloribus & ærumnis pleni sunt, nec per noctem mente requiescit: & hoc nonne vanitas? Nonne melius est comedere & bibere, & ostendere animæ suæ bona de laboribus suis? CAR que retirera l'homme de tout son travail, & de l'affliction d'esprit avec laquelle il se tourmente sous le Soleil? Tous ses jours sont pleins de douleur & de misère, & il n'a point de repos dans son ame, même pendant la nuit. Es*

*n'est-ce pas-là une vanité? Ne vaut-il pas mieux manger & boire, & faire goûter à son ame du fruit de ses travaux?*

On peut dire que ce dernier degré comprend tout le livre & tout l'esprit de Montagne. C'est un homme qui après avoir promené son esprit par toutes les choses du monde, pour juger ce qu'il y a en elles de bien & de mal, a eu assez de lumière pour en reconnoître la sottise & la vanité.

Il a très-bien découvert le néant de la grandeur, & l'inutilité des sciences : mais comme il ne connoissoit guères d'autre vie que celle-ci, il a conclu qu'il n'y avoit donc rien à faire qu'à tâcher de passer agréablement le petit espace qui nous en est donné.

Ainsi comme le Saint-Esprit a jugé si important de nous faire connoître l'aveuglement de notre raison, lorsqu'elle est privée de la lumière de la Foi, qu'il a voulu nous représenter les égaremens dans un livre canonique pour nous faire estimer davantage le bien inestimable qu'il nous a fait de nous donner la connoissance du véritable bonheur de l'homme, de même il semble qu'on puisse tirer quelque utilité du livre de Montagne, puisqu'il représente très-naïvement les mouvemens naturels de l'esprit humain, ses différentes agitations, ses démarches pleines de tiédeur, & la fin brutale où il se réduit après avoir bien tourné de tous côtés.

Dans ce misérable état l'ame ne s'attache point aux plaisirs par l'estime qu'elle en fait,

mais par le mépris & le dégoût qu'elle a de toutes les autres choses. C'est une espece de desespoir qui l'y porte, & ce n'est pas tant pour en jouir, que pour y noyer ses déplaisirs & ses tristesses.

Cet état est sans remede dans la nature, parcequ'il est impossible de l'en tirer, en lui proposant les biens du monde, puisqu'elle ne s'y est plongée que par le mépris qu'elle fait de ses biens, & par l'experience qu'elle a de leur vanité.

Ainsi la brutalité est le commencement & la fin de l'homme corrompu, & les sens & la raison s'accordent dans l'extinction de la raison,

### X X X.

*Vanité, assaisonnement de la plupart des choses.*

La vanité est un assaisonnement general qui rend agreable la plupart des choses, auxquelles on prend plaisir dans le monde : Et qui en auroit ôté cette vûe des jugemens des hommes, dont elle nourrit l'amour-propre & l'orgueil des hommes, on trouveroit qu'elles seroient sans goût & sans plaisir, ou du-moins incapables d'être recherchées avec une attache violente.

C'estpourquoi il est utile, pour reconnoître ce qu'il y a de réel dans les choses qui nous plaisent, & que les hommes recherchent avec passion, d'en séparer ce que la vanité y mêle, c'est-à dire, d'en retrancher autant que l'on peut, ce plaisir trompeur & imaginaire, qui naît de la vûe de

ces jugemens ; & le meilleur moyen de le faire , est de regarder quelle seroit la disposition des hommes à l'égard de ces objets , s'ils étoient seuls au monde.

Croit-on par exemple , qu'un homme qui seroit seul , prît la peine de courir tout un jour après un cerf ou après un lièvre , avec mille peines & mille fatigues , en pouvant facilement le tuer d'un coup de fusil ? Je ne le croi pas : donc la chasse n'est pas un plaisir naturel qui naisse de l'action même. Ce n'est pas ce cerf ou ce lièvre qui nous divertit , mais une infinité d'idées & de fantaisies que nous y joignons.

Personne ne voudroit chasser à condition de ne s'entretenir jamais de la chasse : c'est donc cet entretien qui nous plaît ; & cet entretien nous plaît , parcequ'il marque nos pensées , qui sont la nourriture ordinaire des pensées des autres.

Un homme ne s'habilleroit jamais richement tout seul ; donc la magnificence des habits ne nous plaît pas d'elle-même , & ce que nous y aimons , est qu'elle excite dans l'esprit des autres des pensées d'estime , de respect & d'amour pour nous. Les hommes se contentent ordinairement de l'estime & du respect ; les femmes veulent l'amour.

Le manger paroît un plaisir plus réel ; & les hommes sont capables de s'y attacher avec excès , quand ils seroient tout seuls : & néanmoins il s'y mêle beaucoup de cette vûe des jugemens & des pensées des autres. Car de cent hommes qui s'enivrent en compagnie , il n'y en a pas deux qui s'enivrassent

tout seuls. On s'excite les uns les autres ; on se repaît non seulement des viandes , mais de l'idée que les autres ont que nous y prenons plaisir.

Il paroît par-là qu'il y a peu de mortifications qui égalent la solitude actuelle , parcequ'elle s'élève de la vûe de toutes les vaines pensées des hommes , & qu'elle nous donne ainsi lieu d'appliquer notre esprit à ce qu'il y a de réel dans toutes les choses du monde ; & comme il n'y a rien de réel , elle nous porte d'elle-même à Dieu , en qui seul on peut trouver un bien digne d'occuper un cœur séparé de la vûe des pensées des hommes.

Jamais Solitaire ne s'amusa à dresser un jardin avec des allées bien compassées ; elles sont donc faites pour les autres , & non pas pour nous.

### XXXI.

*Pourquoi l'Ecriture n'excite à louer Dieu que des ouvrages de Dieu.*

David dans ses Pseaumes , & les Enfants dans leur Cantique excitant toutes les créatures à louer Dieu , ou plutôt s'excitant à le louer par la vûe de toutes les créatures , ne se servent néanmoins que de celles qui sont proprement des ouvrages de Dieu , & auxquelles les hommes n'ont rien contribué par leur industrie.

Ce n'est pas que les ouvrages des hommes n'appartiennent aussi à Dieu qui les fait avec les hommes , qui leur en fournit la matière , qui leur donne l'adresse & la force

de les faire ; mais néanmoins ce n'est pas de ces ouvrages que l'Ecriture tire d'ordinaire les motifs des louanges qu'elle donne à Dieu.

C'est peut-être qu'elle s'accommode en cela à l'esprit des hommes qui sont accoutumés de considérer davantage dans ces sortes de choses la part que les hommes y ont ; que celle que Dieu y a , quoiqu'elle soit infiniment plus grande , & qui sont ainsi plus portés à louer Dieu par la vûe des choses de la nature , auxquelles ils n'ont rien contribué , que celles qu'ils regardent comme les œuvres de leurs mains , & les fruits de leur travail.

C'est aussi peut-être que toutes les choses qui sont produites par l'industrie des hommes , sont si peu de chose en comparaison des ouvrages de Dieu que l'Eglise les néglige à dessein , pour nous apprendre à porter notre admiration vers les objets qui la méritent davantage. En effet c'est un défaut des hommes d'estimer trop ce qu'ils font , & trop peu ce que Dieu fait. La moindre herbe , le moindre animal est infiniment plus admirable que tout ce que les hommes peuvent faire.

Ils n'arrangent la matière que par de grosses parties , Dieu l'arrange par des atômes , & c'est par cet arrangement qu'il produit cette admirable diversité des êtres que nous appelons naturels.



## XXXII.

*Les beautés de la nature plus estimables que celles de l'art.*

Ceux qui savent estimer les choses leur juste prix, ne trouvent point de lieux laids, car on voit en tous lieux le ciel & la terre, qui sont des spectacles capables de les remplir d'admiration. Ils ne se mettent gueres en peine d'y ajoûter les embellissemens de l'art, parcequ'ils y trouvent peu de beauté en comparaison de ces grans objets qui les occupent & qui leur suffisent. Ils se plaisent même davantage dans un bois sauvage & épais que dans les lieux les plus ornés, parcequ'ils n'y voyent rien qui les fasse souvenir des hommes, & rien qui ne les fasse souvenir de Dieu.

Les gens du monde au-contraire ne se plaisent que dans les ouvrages des hommes. Un lieu sauvage leur paroît hideux & insupportable. Il leur faut des parterres bien dressés, des pallissades bien taillées, des allées bien droites, & d'autres bagatelles de cette nature. Ils ne savent pas se consulter eux-mêmes, & apprendre de leur cœur que toutes ces choses n'ajoûtent rien d'elles-mêmes à leur plaisir, & que tout ce qu'elles y contribuent ne vient que de leur vanité. Car la raison pourquoi les gens du monde aiment tous les ornemens de l'art, & sont si peu touchés des beautés de la nature, c'est qu'ils voyent bien que ceux qui ne sont pas riches comme eux, ne sont pas capables de les avoir : ainsi ces choses artificielles

les les distinguent du commun du monde. Il est permis à chacun de demeurer dans un bois ; mais il n'y a que les riches qui puissent avoir des parterres.

### XX XII I.

*Ce qui nous trompe en comparant les avantages des conditions.*

Ce qui nous trompe dans la comparaison de l'avantage des conditions , c'est que nous nous transportons en une autre condition avec les passions de la nôtre , sans nous revêtir de celles qui sont attachées à cette condition. C'est ce qui fait que nous la croyons plus avantageuse , parcequ'elle seroit telle en effet , si ceux qui la possèdent, n'avoient point d'autres passions que celles que nous avons. Mais il n'en est pas ainsi : chaque condition a ses passions , ou plutôt le fond de cupidité que nous avons en nous, se répand selon la mesure des conditions dans lesquelles il se trouve : il s'étend & se déborde quand il trouve plus de place , il se resserre quand il en a moins , & nous fatigue presque également en tout état.

Ce n'est donc pas par la satisfaction des passions qu'il faut juger du bonheur des états , puisqu'elles sont presque aussi peu satisfaites en un état que dans un autre , mais par d'autres considérations plus essentielles.

XXXIV.

*On ment en disant vrai.*

Il n'y a rien de plus ordinaire que de mentir en disant vrai, parcequ'on ne dit vrai que de paroles, & qu'on représente des affections & des mouvemens qui sont faux par son ton, par son visage, & par d'autres circonstances.

XXXV.

*Dieu nous fait un grand honneur de nous employer à défendre la vérité.*

La vérité étant Dieu même; & ayant une force invincible, contre laquelle tous les efforts des hommes ne peuvent rien: elle n'a pas besoin de leur secours, elle subsiste par elle-même, elle les soutient, & n'est point soutenue par eux. Ce n'est donc que par charité que Dieu a obligé les hommes de confesser & de défendre la vérité, c'est un honneur infini qu'il leur fait; mais ils s'en rendent bien indignes, s'ils se fâchent des occasions qui se présentent de confesser la vérité, s'ils sont en colere contre ceux qui les y engagent, s'ils le font avec chagrin, avec crainte, avec tristesse, & non pas avec cette joie spirituelle que nous doit donner la promesse que J E S U S- C H R I S T nous fait, qu'il confessera devant son Pere *Matth.* ceux qui l'auront confessé en ce monde. *10. 32.*

## XXXVI.

*Obligation de découvrir certaines choses.*

L'Eglise en accordant des Monitoires pour révéler la vérité de certaines choses, juge que les personnes à qui cette vérité est utile, ont droit d'obliger ceux qui la savent à en rendre témoignage; car s'ils n'avoient ce droit, le Monitoire seroit injuste.

On peut donc tirer de cette pratique de l'Eglise cette maxime de morale, Que toutes les fois que nous savons quelque vérité, dont la manifestation est utile ou nécessaire au prochain, & qui demeurant cachée, lui porteroit un notable préjudice, il a droit de nous obliger à en rendre témoignage, & nous ne pouvons le lui refuser sans injustice: & c'est pourquoi quand il se sert de notre témoignage en ces sortes de choses, il n'use que de son droit, & de ce qui lui appartient légitimement.

Or si nous sommes obligés de rendre témoignage d'une vérité contestée, & d'empêcher, en manifestant la vérité, le dommage du prochain, lorsqu'il ne s'agit que d'un bien temporel, combien y sommes-nous plus obligés en matière de doctrine, lorsque des personnes sont injustement persécutées pour un sentiment catholique, & que nous croyons catholique. Pouvons-nous alors leur refuser ce témoignage sans commettre une injustice visible, puisqu'ils en ont besoin dans les circonstances marquées, & que le refus de ce témoignage

leur ôte le moyen de se justifier, & sert à accabler dans leur personne la cause même de l'Eglise & de la vérité.

### XXXVII.

*Dieu cache sa vérité.*

Dieu a caché la connoissance de l'immortalité de notre ame dans la ressemblance de la naissance & de la mort des animaux :

*Idem interitus hominis & jumentorum : Eccl. 3.*

L'HOMME paroît, & il disparoît dans le monde comme les bêtes.

Il a caché la véritable Religion dans la multitude des fausses Religions, les véritables Prophéties dans la multitude des fausses Prophéties, les véritables miracles dans la multitude des faux miracles, la véritable piété dans la multitude des fausses piétés, la voie du ciel dans la multitude des voies qui conduisent en enfer.

### XXXVIII.

*Pourquoi on prend le parti des maltraités.*

La raison qui fait que plusieurs personnes prennent le parti de ceux qui sont maltraités, quoique justement, est qu'ils ne voudroient pas qu'on les traitât de la sorte, s'ils étoient en la place de ces gens-là. C'est un mauvais usage d'une sainte regle: *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.* NE faites point à un autre ce que vous ne voulez pas que l'on vous fasse; qu'ils entendent d'une fausse maniere, en ne voulant pas que l'on fasse aux autres ce qu'ils ne voudroient pas,

selon leur cupidité , qu'on leur fit à eux-mêmes.

## XXXIX.

*La solitude désagréable , & pourquoi ?*

Les hommes aiment à penser , & à penser à eux d'une certaine manière , en jugeant qu'on les estime , qu'on les honore , qu'ils sont grans , puissans. C'est pourquoi la conversation & la vûe du monde est si agréable : car cela vient de ce qu'elle excite des pensées de cette nature.

Au-contre la solitude est désagréable à la plupart des gens , parcequ'elle ne leur fournit pas assez de pensées qui leur plaisent. La nature est déplaisante à beaucoup de monde , parceque les images qu'elle fournit n'étant pas aidées de la voix & de mille autres circonstances qui accompagnent la parole , elles sont trop sombres & trop obscures.

Pour se plaire donc dans les Forêts , il faut entendre le langage des Forêts : car toutes les créatures ont un langage , c'est à dire qu'elles peuvent exciter des pensées. Ceux en qui elles en excitent suffisamment , peuvent se plaire dans la solitude , & ils s'y plaisent d'autant plus innocemment que ces images qu'elle leur fournit , leur représentent plutôt la grandeur de Dieu , que leur propre grandeur , & qu'elles leur parlent peu d'eux-mêmes , & beaucoup de Dieu. C'est l'avantage de la solitude.

X L.

*Les Philosophes n'ont connu qu'une des trois parties de la Pénitence.*

La Pénitence a trois parties , le regret du passé , le changement présent des mœurs , & pour l'avenir la satisfaction ou la punition du péché. De ces trois parties les Philosophes n'ont connu que la seconde. Ils ont voulu que l'on changeât une mauvaise vie en une meilleure , mais ils n'ont jamais recommandé de pleurer sa vie passée , ni de la punir. Et la raison , c'est qu'ils n'ont pensé qu'à l'avantage de l'homme , & qu'ils ont rapporté la justice à l'homme , & non pas l'homme à la justice. Or il suffit pour le bien de l'homme qu'il cesse d'être injuste ; ses autres actions , de pleurer ses injustices passées , de les punir , sont pour la justice même , c'est-à-dire , pour Dieu : & c'est pourquoi ils ne les ont point connues.

X L I.

*Les discours des Prédicateurs , ne sont que des Paraphrases du sermon de S. Jean.*

La prédication de saint Jean , c'est-à-dire , du plus grand de tous les hommes , est comprise en quatre lignes de l'Ecriture ; mais ces quatre lignes valent mieux que tous les discours de tous les Philosophes , & que les quarante mille volumes de la Bibliothèque de Ptolémée. *Faites pénitence : le Royaume des Cieux approche. Faites de dignes fruits de pénitence. Connoissez le Messie.*

Voilà tout , & c'est tout en effet ; puisqu'il suffit pour aller au ciel. Il nous marque la voie , il nous apprend à y marcher , il nous montre notre guide , notre libérateur.

Tous les discours des Prédicateurs ne sont que des paraphrases de ce premier sermon. Tout y est compris. On développe seulement ce qu'il renferme.

## X L I I.

### *Raison d'engagement impie.*

La raison de l'engagement est une raison d'impiété ; car quand on fait une chose par engagement , quoique l'on sache qu'elle est injuste , c'est comme si l'on disoit : la justice en soi-même vaut mieux que l'injustice ; & si j'étois à recommencer , je préférerois l'une à l'autre , étant certain que la justice a au-moins cet avantage , qu'elle est plus honorable selon le monde ; mais une injustice jointe à la fausse gloire de la constance vaut mieux que la justice qui seroit jointe à quelque témoignage d'inconstance : je suis donc résolu de continuer.

Ce raisonnement suppose ou que la justice n'est rien qu'une vaine idée , ce qui est un Athéisme , puisque la justice est Dieu-même ; ou que cette justice telle qu'elle soit , est moins considérable qu'un faux honneur , ce qui est une horrible impiété. On met dans un des côtés de la balance la justice , c'est-à-dire , Dieu ; & dans l'autre côté le faux honneur de demeurer ferme dans ses sentimens , & l'on préfère cet honneur à Dieu , voilà ce que c'est que l'engagement.



**XLIII.**

*Les hommes aspirent à l'infailibilité.*

Les hommes desirent d'être immuables par l'impression de cette vanité qui a fait desirer à leurs premiers Peres d'être comme des Dieux, & ne pouvant être immuables dans la verité, ils veulent être immuables dans le vice.

Ils aiment mieux continuer dans l'erreur, que de reconnoître qu'ils y ont été. Ils aspirent tous à l'infailibilité, & à l'exemption de toutes fautes, & ne pouvant les éviter en effet, ils employent leur puissance à empêcher qu'on ne leur mette leurs fautes devant les yeux.

**XLIV.**

*Gardes contre la verité.*

Les gardes qui sont à l'entrée du Palais des Princes, ces Piques, ces Hallebardes, ces Mousquets ne sont pas tant pour empêcher que l'on ne nuise à leur personne, que pour repousser ceux qui voudroient leur dire la verité, & les avertir qu'ils ne sont pas infailibles.

**XLV.**

*Le style de l'Ecriture inimitable.*

Il y a dans l'Ecriture un caractère inimitable à tous les hommes; nul de ceux qui n'ont point voulu paroître plus que des hommes, ne s'est avisé de se servir de ce

langage , & ceux qui ont voulu l'imiter , comme Mahomet , Henri Nicolas , en sont plus éloignés que les Singes ne le sont des hommes.

#### XLVI.

*La mauvaise maniere de reprendre les Ecrits.*

Ceux qui disent en general qu'il y a des fautes dans des Ecrits de certaines personnes , sans les particulariser , ont trop bonne & trop mauvaise opinion des Auteurs de ces écrits. Ils l'ont trop bonne , s'ils croient qu'ils ne soient point un peu blessés de ces répréhensions vagues ; & trop mauvaise , s'ils les jugent incapables de souffrir qu'on les avertisse de leurs fautes en particulier.

#### XLVII.

*Peu de vertu à souffrir les avertissemens de bonne grace.*

Il faut une assez grande vertu pour souffrir en patience les avertissemens & les répréhensions , quand on nous les fait de mauvaise grace , devant le monde , & sans nous y avoir préparés ; mais il ne faut qu'une vertu fort commune , ou plutôt il n'en faut point du tout , & il suffit d'être raisonnable pour souffrir que l'on nous avertisse en secret , avec charité , avec préparation de quelques défauts , principalement si ce ne sont pas des défauts de mœurs , mais des défauts d'écrits qui dépendent du jugement public.

## XLVIII.

*Differentes regles des actions.*

Il y a des actions qui regardant Dieu purement , n'ont pour regle que la seule loi de Dieu : mais il y en a d'autres qui devant être proportionnées aux hommes , doivent aussi se regler par la connoissance de leurs dispositions. Je m'étonne donc que des personnes de pieté puissent avoir tant d'éloignement qu'on leur dise librement les impressions que leurs écrits font dans l'esprit.

## XLIX.

*Les objets du monde sont comme des miroirs.*

Quoique nous nous imaginions voir les corps , nous ne voyons proprement que la lumiere , ou plutôt l'image du luminaire. Si l'on a une glace très-polie , exposée à une chandelle , & que l'on y regarde , on y verra l'image de la chandelle , & on n'y verra presque point la glace , & si elle étoit parfaitement polie , on ne la verroit point du tout. Si cette glace étoit distinguée en diverses surfaces polies , on y verroit autant de chandelles ; & s'il y en avoit une infinité , on y verroit une infinité de chandelles , mais tellement confuses qu'on ne les distingueroit pas , de sorte que l'on s'imagineroit voir quelque autre chose que la chandelle , quoique l'on ne vît rien en effet. C'est proprement ce qui arrive , lorsque l'on fait des raies sur un miroir ; car par ces raies on

fait une infinité de surfaces, lesquelles ne représentant qu'imparfaitement la chandelle, font voir aux yeux une blancheur qui n'est en effet que l'image confuse de la chandelle. Si on rayoit par-tout le miroir, on verroit par-tout cette blancheur qu'on s'imagineroit être dans le miroir, & qui n'y seroit en effet non plus que l'image d'une chandelle.

Tous les objets du monde sont des miroirs, parceque nous ne les voyons qu'en tant qu'ils nous renvoient la lumière, mais ce sont des miroirs confus & rayés, c'est-à-dire qu'ils ont une infinité de surfaces: ce qui fait qu'ils ne nous représentent qu'imparfaitement l'image du lumineux. Ainsi lorsque nous nous imaginons les voir, nous nous trompons en quelque façon, & nous ne voyons proprement qu'une infinité d'images confuses du corps lumineux, dont la lumière étant réfléchie par les autres corps privés de lumière, nous découvre leur figure dans cette image confuse du lumineux qu'elle forme, & il arrive de-là néanmoins que les hommes attribuant aux corps opaques ce qu'ils voyent, s'y attachent, comme si cette beauté leur appartenoit, au-lieu qu'elle n'est proprement que dans le Soleil, dont ils réfléchissent les rayons.

C'est une excellente figure de ce qui arrive dans le monde. Toute la beauté des créatures vient de Dieu. Toute vérité est un rayon de la vérité éternelle. C'est pour-quoi Dieu fit voir à sainte Thérèse dans une vision admirable, que la vérité souve-

raîne comprenoit toute vérité, & il dit dans l'Ecriture que tout ce qui est manifesté est lumière : *Omne quod manifestatur lumen est.* C'est dans ce même sens que saint Augustin enseigne que nous n'apprenons rien que de Dieu, c'est-à-dire de la vérité.

C'est donc la vérité éternelle qui nous découvre toutes les créatures. Tout ce que nous y voyons de beauté, n'est qu'une image, & pour le dire ainsi, qu'une réflexion de la lumière incréée. L'être imparfait des créatures ou leur malice volontaire défigure cette image, & ne permet pas que nous discernions que c'est celle de Dieu même. C'est ce qui fait que nous nous y attachons, & que négligeant la source de la vérité, & de la lumière, nous ne regardons que ces images confuses que les créatures nous représentent.

L.

*Esprits de mouche.*

Il y a des gens qui ne font qu'effleurer les matieres, & qui s'y promènent comme des mouches; ils n'approfondissent rien : d'autres au-contraire laissent des traces, & savent ce qu'ils manient.

L I.

*Vraie & fausse éloquence.*

L'éloquence ne doit pas seulement causer un sentiment de plaisir, mais elle doit laisser le dard dans le cœur.

C'est un mauvais discours que celui dont on ne retient rien.

## LII.

*Manieres des femmes mondaines formées par le diable.*

L'habit , les gestes , les paroles d'une femme mondaine ont été formés par le diable , parcequ'elles ont pour but de nourrir la concupiscence.

Les femmes de piété en retiennent encore beaucoup , & sans qu'elles y prennent garde , elles suivent presque dans tous leurs gestes ces manieres diaboliques.

## LIII.

*Sentiment , Fantaisie , Raisonnement , Raïsonnaillerie.*

La fantaisie est semblable au sentiment dans la voie des jugemens , parce que l'une & l'autre juge d'un seule vûe.

Et la raïsonnaillerie , si on peut user de ce terme , est semblable au raisonnement.

La fantaisie dit au sentiment qu'il se trompe , & le sentiment le dit à la fantaisie. La fantaisie prétend passer pour sentiment , & faire passer le sentiment pour fantaisie. Le sentiment prétend le contraire. Leurs discours sont tout semblables , & ils ne sont distingués que parceque les uns sont vrais & les autres faux.

S'il se trouve plusieurs personnes qui tombent dans l'erreur par des raïsonnailleries , il s'en trouve encore plus qui y sont engagées par des fantaisies. C'est la source

ordinaire des égaremens des hommes. Peu de personnes raisonnent ; mais la plupart embrassent leurs opinions par la pente de leur cœur , & par une vûe confuse , qui est ce qu'on appelle fantaisie.

Si le sentiment querelle la fantaisie , la fantaisie querelle le sentiment. Si le sentiment veut user de force , la fantaisie en usera aussi , & elle se trouvera la plus forte.

C'est ce qui oblige le sentiment d'éviter les voies qui peuvent lui être communes avec la fantaisie ; & d'en chercher d'autres qui le distinguent.

Cette voie ne peut être que celle du raisonnement , qui se distingue mieux de la raisonnaillerie , que le sentiment ne se distingue de la fantaisie. La fantaisie de son côté se sert de la raisonnaillerie , pour se défendre , & pour combattre les sentimens.

De-là il est visible que ce n'est pas une preuve qu'une personne ne se conduise pas par sentiment de ce qu'il raisonne , puisque le raisonnement est la voie unique que le sentiment ait pour réduire la fantaisie à la raison. Je suis persuadé d'une chose , un autre l'est d'une autre. Je veux le détromper , je ne le puis faire qu'en raisonnant. Si je raisonne mal , il a raison de me reprendre , mais il ne peut pas m'accuser en général de raisonner , car je n'ai pas d'autre voie pour lui faire connoître l'erreur où je croi qu'il est. Il est donc juste que quelque persuadé que l'on soit de la vérité d'un raisonnement , on se réduise au rai-

sonnement, pour en persuader les autres, ou qu'on l'accompagne de miracles, qui sont des raisonnemens secrets, plus efficaces que tous les discours. Toute autre voie est injuste & tyrannique, & expose la vérité à la violence de la fantaisie, qui ne manquera pas d'employer contre la vérité avec plus de force les mêmes armes que la vérité auroit voulu employer contre elle.

## L I V.

*Moins nous sentons nos pechés, plus ils nous chargent.*

Le bon Pasteur a porté nos ames égarées sur ses épaules, parcequ'il y a porté nos pechés, & qu'il nous a déchargés en s'en chargeant lui-même; mais il ne s'en est chargé qu'en en sentant vivement le poids, & il ne nous en décharge aussi qu'en nous le faisant sentir. Moins nous sentons nos pechés, plus ils nous chargent, & ils nous chargent d'autant moins, que nous les sentons davantage. C'est pourquoi ceux qui en nous reprenant de nos fautes, nous les font sentir, contribuent aussi à nous en décharger, & nous leur avons la même obligation qu'une personne qui se sentiroit accablée sous un pesant fardeau, auroit à celui qui lui donneroit moyen de se décharger d'une partie.



## L V.

*L'abondance de lumiere est differente de la justesse.*

Ce sont deux qualités différentes d'esprit que d'avoir beaucoup de lumiere, & de bien juger des choses: l'une vient d'une fertilité qui produit beaucoup de pensées par la comparaison de divers objets qui se présentent à l'esprit; l'autre d'une exactitude qui fait examiner chacune de ces pensées avec plus d'attention & de pénétration. Les terres qui portent le plus de vin, ne portent pas toujours le meilleur.

La stérilité qui paroît dans quelques esprits vient quelquefois de leur jugement qui retranche une infinité de pensées, & qui prenant les choses par la voie naturelle, ne s'écarte point tant en d'autres détours plus longs & moins naturels.

Les esprits abondans voyent tout ce qui est à l'entour de leur objet. Les esprits pénétrans, voyent tout ce qui est dans cet objet.

## L V I.

*Les Esprits stupides dans leur froid sont spirituels dans leur chaleur.*

Pourquoi les gens qui paroissent bêtes dans la conversation commune, font-ils souvent paroître beaucoup d'esprit quand on les excite? c'est qu'il y a un froid & une chaleur d'esprits. Or le froid de ces gens est stupide, parceque leurs esprits ne

sont point assez agités ; & au - contraire leur chaleur est spirituelle , parcequ'étant excitée ils trouvent & remuent beaucoup de choses.

## L V I I.

*Ce qui est mauvais selon Dieu est absolument mauvais.*

La raison des faux jugemens que l'on fait , est que l'on a deux regles pour juger des choses. Cela est bon , dit-on , selon le monde , mais mauvais selon Dieu. Mais ce qui n'est bon que selon le monde , n'est pas bon , pourquoi donc y attacher cette idée trompeuse de bonté qui nous séduit ? que n'appelle-t-on simplement mauvais ce qui est tel en effet ?

On n'en use pas ainsi à l'égard du monde , & l'on y parle fort proprement , parcequ'on a toujours en vûe la regle par laquelle on juge des biens & des maux du monde.

On ne dit pas que ceux qui occupent les places d'honneur & les premiers rangs dans le monde sont misérables , quoiqu'ils le soient en effet , parceque leur emploi les conduit aux biens de la concupiscence. Or pourquoi donc n'estimons - nous pas les personnes heureuses ou malheureuses à proportion qu'elles sont dans un genre de vie plus favorable ou plus contraire à leur bien spirituel ? puisque ces discours qui beatifient les riches , contribuent à les séduire , les gens de bien doivent les éviter.

## LVIII.

*Dispositions où l'on doit être à l'égard des maux d'imprudence.*

Faut-il être plus affligé des maux qui nous arrivent par notre imprudence, que de ceux où nous ne nous pouvons rien reprocher ? Oui sans doute ; puisque notre imprudence doit nous être un sujet de douleur, & que les maux comme maux doivent nous être plutôt un sujet de joie.

Il faut pourtant prendre garde qu'il y a deux choses dans les fautes, qui nous attirent des maux ; il y a le péché, en tant qu'il offense Dieu, & l'humiliation qui nous revient de notre péché devant les hommes. A la bonne heure que nous nous affligions du péché en soi ; mais pour l'humiliation qui nous en revient devant les hommes, ce n'est point un mal, c'est plutôt une chose que nous devons aimer, & dont nous devons être bien-aisés.

L'imprudence est un mal ; la réputation d'imprudence n'est pas un mal, c'est un juste jugement que l'on fait de nous, qui fera que l'on nous dispensera à l'avenir de prendre part à des affaires que nous pourrions gâter, ce qui n'est pas un petit bien.

Il arrive donc souvent que le ressentiment vif que l'on a de ces fautes d'imprudence qui attirent des maux, ne naît pas de l'offense de Dieu, mais de l'humiliation qui nous en revient, & de ce que nous sommes privés par-là de cette consolation

humaine de n'avoir point contribué à notre mal.

Lorsque nous sommes affligés de quelque mal que nous nous sommes attiré par notre imprudence, Dieu veut trois choses de nous ; que nous acceptions le mal comme juste ; que nous acceptions l'humiliation de notre faute, comme étant encore juste ; que nous haïssions la faute, mais d'une haine tranquille, & non pleine de dépit, comme si c'étoit une chose bien extraordinaire, & qu'il fallût s'en étonner beaucoup.

### LIX.

*Souvent on ne profite pas de la vérité, parce-  
qu'elle est mal dite.*

Nous nous plaignons quelquefois des défauts des autres, lorsque nous aurions sujet de nous plaindre encore plus de nous-mêmes. Il ne profite point, dit-on, de ce qu'on lui dit. Mais le lui avez-vous dit en la manière que vous le deviez ? Etiez-vous touché de compassion dans votre cœur ? avez-vous vous-même confessé humblement votre misère devant Dieu ? y avez-vous apporté la discretion, & la moderation que vous deviez ? Si vous ne l'avez pas fait, vous avez manqué de charité, & ce défaut de charité devoit plus nous occuper que tous les défauts des autres. J E S U S-CHRIST dit à tous ses Disciples en la personne des Femmes de Jerusalem : *Filles de Jerusalem ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes, pour nous montrer*

qu'il faut pleurer sur soi-même avant que de s'arrêter à pleurer sur les autres.

L X.

*Beauté de découvrir plusieurs vérités tout d'une vue.*

C'est un grand ornement dans la nouvelle maniere de bâtir, que tous les apparemens s'enfilent, en sorte qu'en ouvrant les portes on les découvre tous : De même c'est un grand ornement dans une piece, quand la proposition du sujet vous fait voir en quelque sorte toute la piece, mais d'une maniere qui excite plutôt le desir de voir distinctement ce qu'elle montre, qu'elle ne le satisfait en découvrant tout ce qu'elle contient.

Ces pieces où l'on traite divers points sans liaison, sont comme ces bâtimens où l'on va de chambre en chambre, & où l'on ne voit jamais plus d'une chambre à la fois.

L X I.

*Graces quelquefois dûes aux criminels.*

Il faut, dit Seneque, que le Legislatteur ne decerne les derniers supplices que contre les plus grans crimes, de maniere que personne ne perisse qu'il ne soit de l'interêt de celui même qu'on punit de le faire perir. *ULTIMA supplicia sceleribus ultimis ponat, ut nemo pereat nisi quem perire etiam pereuntis intersit.* Les Loix n'ont pu faire cette distinction entre les crimes, & elles condam-

ment généralement à la mort ceux qui commettent certains crimes, sans avoir égard à la disposition d'esprit dans laquelle ils sont : mais ceux qui peuvent dispenser de la loi, sont obligés d'y avoir égard. Et cela fait voir que les grâces que l'on donne à quelques coupables, ne sont pas toujours des grâces, parcequ'encore qu'elles ne leur soient pas dûes selon la loi du Royaume, elles leur sont dûes selon la loi d'équité marquée par Seneque. Ainsi l'on peut commettre une injustice en pratiquant trop exactement la justice.

M. N \* \* \* étoit-il un esprit incurable ? nullement. Son crime étoit un funeste changement qui n'eût point eu de suite dans sa vie. Il y avoit donc de la cruauté à ne lui point faire grace ; & observer les loix à son égard, c'étoit violer celles de l'équité qui sont celles de la nature.

## LXII.

### *Deux sortes de défauts d'esprit.*

C'est un assez grand mal que de connoître les défauts de son esprit, de les sentir, & de ne pouvoir les corriger. Il y en a qui sont sots si doucement, qu'ils ne s'en aperçoivent point du tout, leurs paroles & leur jugement sont toujours d'accord, & ils ne sentent jamais aucun reproche intérieur qui les avertisse de leurs défauts.

Mais ces autres dont nous parlons, ne sont pas de même ; comme ils ne disent rien de bon, ils n'approuvent presque rien de ce qu'ils disent, ils sont toujours leurs

premiers censeurs , & leur esprit ne leur sert quasi que pour condamner ce qui en naît.

La difference des uns & des autres consiste, ce semble, en ce que les uns n'ont qu'un esprit & que les autres en ont deux. Ceux qui sont ainsi contents d'eux-mêmes, jugent & parlent par le même esprit, c'est-à-dire que leurs paroles égalent & suivent leurs pensées, & qu'ils n'ont pas plus de lumière qu'ils en font paroître. Ces personnes ont d'ordinaire quelque facilité de parler, & comme elles pensent peu, & que leur esprit est extrêmement borné, qu'ils ne conçoivent rien de grand, ni de subtil, leur imagination s'accoutume à leur fournir promptement les images des sons qui sont nécessaires pour exprimer ces choses communes.

Mais ces autres qui sont malheureux dans leurs défauts, n'en sont pas de même; ils ont une lumière assez étendue, mais fort obscure; ils ont l'idée du vrai & du bien, mais ils ne le conçoivent que confusément. De sorte que quand il s'agit de s'exprimer, comme leur entretien ne leur donne pas le tems de chercher les termes propres, ils sont contraints de hasarder, & de prendre les premiers venus, & le plus souvent ils n'expriment rien moins que ce qu'ils ont dans l'esprit.

Ainsi les véritables gens d'esprit sont ceux qui n'en ont qu'un, mais qui est juste & qui conçoit assez promptement & assez nettement les choses pour les exprimer sur le champ d'une manière agreable. Les sots heureux sont ceux qui n'ont aussi qu'un esprit,

& qui disent les sottises sans s'en appercevoir.

Mais les gens d'entre-deux qui ont un double esprit , sont nécessairement malheureux en ce qu'ils sentent leurs défauts : & l'on peut dire que ce double esprit fait qu'ils sont sots aux sots , & ne le sont pas aux gens d'esprit , parceque les uns ne voyent que leurs défauts , & que les autres sentent au-contraire davantage ce qu'ils ont de bon.

### LXIII.

*Hémisphere qui borne la vûe.*

Quand on marche dans la campagne la vûe se borne par un certain cercle. On a beau avancer par un endroit , le cercle avance comme nous , & l'on voit toujours autant d'espace devant soi. Les enfans s'imaginent qu'en allant , ils parviendront au bout de ce cercle , mais les hommes sages se rient de leur simplicité. Les ambitieux de même s'imaginent que quand ils seront arrivés à un certain état , ils ne désireront plus rien , ils se trompent comme les enfans. Le cercle se reculera , ils verront toujours de nouvelles grandeurs à acquérir , & ils croiront le pouvoir faire ; mais en considérant l'ambition dans chaque partie du tems , elle est bornée ; comme j'ai dit , par un certain hémisphere comme notre vûe.

### LXIV.

*Réalités chimériques.*

• Être bien logé , avoir de beaux jardins ;



dans, grande suite, avoir des tableaux, être Prince, paroissent des biens, & de grans biens à ceux qui ne les possèdent pas. Demandez à ceux qui les possèdent s'ils sentent bien le plaisir de ces choses, ils vous diront que non. J'ai vu des Princesses qui n'alloient pas une fois en dix ans dans un beau jardin qu'elles avoient derrière leur maison.

Ce qui trompe les petits & les gens des petits cercles dans le jugement qu'ils font des cercles supérieurs, est qu'ils en jugent par les biens réels, les plaisirs réels, les avantages réels, & qu'ils mesurent ces avantages selon les idées qu'ils s'en forment, & non sur la réalité de ces choses. Combien une pauvre Demoiselle de campagne qui n'a point d'autre voiture qu'un âne, s'imaginer-t-elle de plaisir à avoir un carosse, de belles maisons, un grand train, à être honorée, à voir que tout le monde vous fasse place. En effet qui transporterait cette Demoiselle avec ces idées dans l'état des Princesses, & dans la jouissance de ces avantages, elle ne croiroit pas qu'on pût rien ajouter à son bonheur: mais laissez-l'y quelque tems, vous verrez que cette idée diminuera, & qu'il ne lui restera que la réalité de ces biens, qui n'est pas grande chose, & alors elle se forgera d'autres chimères, auxquelles elle attachera son bonheur & son malheur, en devenant comme insensible à tous les biens qui avoient fait le comble de ses souhaits.

Le contentement ou la joie intérieure naît également des réalités & des chimères:

quand elle vient des réalités elle est plus raisonnable, quand elle vient des chimères, elle l'est moins. Mais la diversité de ces objets ne change pas le bonheur ou le malheur présent de l'état. Qui est plus à son aise, plus gai, plus pénétré de joie, semble plus heureux quand même sa joie naîtroit de chimere.

Cela fait voir que quand on juge des états par les avantages réels, on en juge fort mal, parcequ'on ne considère pas que les hommes ont trouvé le secret d'attacher presque tous leurs biens & leurs maux à des chimères, & ainsi il ne faut pas comparer seulement les avantages réels de chaque état, mais il faut comparer aussi les chimères de cet état.

Car celui qui jouissant des plus grans biens réels est plus malheureux en chimères, est absolument plus malheureux que celui qui est également privé & de ces biens réels & de ces maux chimeriques; parcequ'il est moins content, plus triste, plus inquiet, qui sont des maux plus réels & plus véritables que la privation de certains biens humains.

Il est donc indubitable qu'en faisant comparaison des diverses conditions des hommes, il y a, ce semble, plus d'avantages réels, plus de biens réels dans les grandes conditions que dans les petites: il y a plus d'aîsés & plus de plaisirs corporels, ou au moins il y a plus de moyens d'en avoir; & je pense que s'il étoit possible qu'un Prince fût Philosophe, il seroit un peu plus heureux qu'un autre.

Mais il ne faut pas s'arrêter là, il faut supposer d'abord que ceux qui jouissent de ces biens, y deviennent insensibles, & que ceux de cette condition ont établi d'autres biens dans la possession desquels ils ont mis leur félicité, & qu'ils se font faits certains maux chimeriques dans lesquels ils placent le souverain malheur.

Après avoir établi ces biens & ces maux, ils ont fait des loix & des maximes selon lesquelles ils se jugent heureux ou malheureux. En voici quelques-unes.

Quiconque est privé, même par la faute d'autrui, de ces biens imaginaires, est malheureux, & doit s'affliger, fût-il en possession de tous les autres biens réels. Par cette regle un grand Capitaine fût-il le plus à son aise du monde dans sa maison, sera malheureux, si par jalousie ou autrement, on ne lui donne pas le commandement d'une armée où il s'exposeroit à mille dangers.

La seconde, un homme est malheureux si une personne qui lui est égale s'élève au-dessus de lui, parceque tout le monde le voit dans cet état de rabaissement, & l'estime moins qu'il ne faisoit.

Par cette regle un Prince s'estimera misérable si quelque Prince d'une autre maison, à qui il avoit droit de disputer le rang s'élève au-dessus de lui, parcequ'il se trouvera avoir plus d'appuis, plus de richesses, & plus de moyens de se maintenir.

La troisième regle, est que pour se conserver la reputation d'homme de cœur, & éviter l'estime même injuste de poltron, il

faut renoncer à tous les biens réels , mettre son bien , son repos & sa vie en danger , souffrir mille fatigues inutiles. C'est par cette regle qu'il faut se battre en duel.

Ces maximes sont établies dans ce grand cercle , & quoiqu'elles soient fausses & ridicules , néanmoins elles sont tellement autorisées par la multitude , que l'esprit humain est presque incapable de se garantir de l'impression qu'elles font , & étant une fois reçues dans l'esprit , elles le pénètrent & le remplissent si fort qu'elles excitent tous les sentimens qui y sont conformes.

C'est pourquoi il n'y a point de loi si bien observée que celle-là.

## LXV.

### *Contrariétés.*

L'homme est capable de se réjouir & de s'affliger de choses toutes contraires par le changement de son imagination ; de sorte que les mêmes choses font le bonheur des uns & le malheur des autres , & peuvent faire le bonheur & le malheur de la même personne en divers tems. C'est un grand plaisir que d'être en compagnie , c'est un grand plaisir que d'être tout seul ; le bruit divertit les uns , & rien ne paroît plus agréable à d'autres qu'un parfait silence.

Rien n'est plus conforme à l'amour-propre que de cacher ses défauts , & la confession que l'on en fait , a quelque chose de si rude pour quelques-uns , qu'ils la regardent comme un terrible supplice. L'imagination peut se tourner néanmoins de telle façon , que ce qui est un supplice aux uns devient

Un soulagement aux autres , & je ne doute point que la plupart des femmes n'y prennent plaisir.

Il y a dans l'homme une inclination naturelle à se décharger par l'aveu de ses fautes , & pourvu qu'on rencontre un Confesseur charitable & habile , cette action devient plus soulageante que pénible.

Il est pénible de dire qu'on est pauvre & de basse naissance , il arrive néanmoins qu'on le fait quelquefois avec plaisir , & qu'on se fait honneur de l'avouer.

C'est un plaisir que d'écrire , c'est un plaisir de n'écrire point. C'est un plaisir d'être connu , c'est un plaisir d'être inconnu.

## LXVI.

### *Humilité naissante d'orgueil.*

Je ne trouve point de qualité plus humiliante que l'orgueil & la vanité. Cette qualité doit faire disparaître à nos yeux tout ce que nous avons de bon , car peut-être l'attelle détruit devant Dieu. De plus elle attire , je ne sais comment , le mépris ou l'indifférence des autres , qui est une des plus grandes humiliations qu'on puisse avoir dans le monde , & en même-tems des plus utiles. Ainsi l'humilité peut naître de l'orgueil , pourvu qu'on en accepte humblement les suites.

## LXVII.

*Amas de biens humains avec un seul défaut suffit pour rendre une personne malheureuse.*

J'ai pris plaisir à voir dans une certaine

personne qu'une grande naissance, un grand esprit, tous les avantages du corps & de la fortune, la santé, l'agrément de la parole, la réputation, la piété & plusieurs autres grandes qualités jointes ensemble ne se terminoient qu'à faire une femme malheureuse, parcequ'elle n'avoit aucun sentiment de ces biens, & que son esprit étoit porté à se tourmenter, & qu'une autre personne sans avoir rien de tout cela goûtoit une parfaite paix.

## LXVIII.

*Delicatesse vient de foiblesse.*

On peut avoir l'esprit très-juste, très-raisonnable, très-agréable, & très-foible en même tems, l'extrême délicatesse de l'esprit est une espèce de foiblesse. On sent vivement les choses, & on succombe à ce sentiment si vif. Il y a des gens qui sont douloureux par tout.

## LXIX.

*Être toujours prêt à aller à confesse.*

On devroit être prêt à toute heure à aller à confesse, parcequ'on devroit toujours s'examiner, & veiller sur soi. Le tems qu'on prend à s'examiner est une marque de notre negligence, & du relâchement de notre vie. C'est un mauvais signe quand on ne fait que dire à son Confesseur, à moins qu'on ne lui parle bien souvent.

## LXX.

*Moyen de ne manquer jamais d'entretien.*

Qui veut ne manquer jamais d'entretien ni de matière d'écrire n'a qu'à s'étudier soi-même, & prendre pour matière les mouvemens qu'il reconnoitra en soi, il en verra de si étranges, & de si déraisonnables qu'il aura toujours de quoi s'occuper à se convaincre de sa misère, à se combattre, à se moquer de soi-même.

## LXXI.

*Ce qu'il faut faire dans les mouvemens déraisonnables.*

La première résolution qu'il faut prendre quand on sent un mouvement déraisonnable, de dépit, de jalousie, d'envie, après avoir jetté un regard vers Dieu, est de n'en faire rien paroître au-hors, & de prendre même un pli contraire, comme seroit de témoigner de l'ouverture & de la cordialité à ceux qui vous ont fait dépit.

Cette résolution est d'autant plus importante, qu'il arrive souvent que la moindre occasion de mécontentement éclate & se décharge mal à propos. L'on trouve moyen de faire certains reproches qui nous fatiguent.

## LXXII.

*On connoît d'autant plus Dieu qu'on est plus convaincu qu'on ignore sa conduite.*

Job pour réfuter la témérité de ses amis qui décidoient hardiment que les mau-

Job. 24.  
3.

qu'il souffroit, étoient un effet de la colere de Dieu contre ses pechés, & pour montrer qu'il entroit plus avant qu'eux dans les secrets de la Providence, leur dit ces paroles remarquables : *Ab Omnipotente non sunt abscondita tempora, qui autem noverunt eum, ignorant dies illius.* LES tems differens n'ont point été cachés aux hommes par le Tout-Puissant, mais ceux qui le connoissent, ne connoissent point ses jours. Ainsi il apporte pour preuve qu'il connoît Dieu, de ce qu'il ignore ses jours, c'est-à-dire, ses desseins, & les secrets ressorts de sa Providence. Ceux qui prétendent les connoître ne les connoissent pas, & ceux qui comprennent qu'il leur est impossible de les connoître, témoignent par-là qu'ils le connoissent, parcequ'ils font voir qu'ils ont une plus grande idée de l'infinité des conseils de Dieu, & de l'abîme de sa sagesse.

Cette parole doit donc réprimer toutes les vûes & les paroles téméraires par lesquelles nous assurons quelquefois que Dieu fait telle chose pour telle & telle fin : qu'il punisse celui-là pour tel & tel peché, qu'il couronne celui-ci pour ses bonnes œuvres, qu'il a dessein de retirer tel & tel effet de ce qu'il permet arriver, que certaines choses sont nuisibles, & d'autres avantageuses, que certains crimes seront punis en cette vie, qu'il délivrera sa vérité par certains moyens.

Il me semble que certaines gens s'éloignent de cette regle en assurant hardiment qu'on ne sortiroit jamais d'affaire par des voies humaines, par des negociations,



par la faveur des puissances, car Dieu cachant quelquefois sa conduite sous ces sortes de moyens, qui les assuroit qu'il ne choisiroit point cette voie ?

### LXXIII.

#### *Visite de Dieu.*

Il y a un tems que nous devons connoître, & un tems que nous devons ignorer. Nous devons connoître le tems où Dieu nous visite. *Si cognovisset tempus visitationis.* Luc. 19. 42. C'est-à-dire, que nous devons écouter ce qu'il nous dit presentement par toutes les manieres dont il nous parle, par les maux, par les créatures, par les superieurs, par les ennemis. Mais nous devons ignorer les tems que Dieu s'est réservés en sa puissance. *Ce n'est pas à vous, dit JESUS-CHRIST à ses Apôtres, à savoir les tems & les momens que le Pere a réservés à son pouvoir.* Act. 1. 7.

### LXXIV.

#### *Multiplication de ce qui est dit par l'esprit de Dieu.*

C'est une étrange chose qu'une seule parole dite par l'esprit de Dieu fait de plus grans effets, & se multiplie plus en quelque maniere par les fruits que Dieu en tire, que tous les plus grans discours quoiqu'utiles & pleins de bonnes choses. Que savons-nous des paroles que sainte Elisabeth a prononcées ? trois ou quatre mots qui font partie de la Salutation Angelique, & ces trois ou quatre mots se multiplient tous les

jours infiniment par l'usage des fideles ; & les fruits que Dieu en tire.

# L X X V.

*Esprit humain étroit & injuste.*

Les hommes sont composés de bonnes & de mauvaises qualités, & qui regarderoit les unes & les autres également, régleroit son estime & son affection selon ces qualités prises toutes ensemble. Mais l'esprit humain est si étroit qu'il ne s'occupe d'ordinaire que des unes ou des autres ; c'est l'amour-propre qui l'applique & qui le conduit d'ordinaire dans ce choix ; nous ne voyons dans ceux qui nous aiment & qui nous témoignent de l'estime & de la confiance, que leurs bonnes qualités ; nous les sentons vivement, parceque l'amour-propre les approche & nous les met en vûe ; & pour leurs défauts, ou nous ne les voyons pas, ou nous les voyons de loin d'une manière foible & languissante.

Mais quand une personne nous a choqués, toutes ces bonnes qualités s'éloignent de notre vûe, & ses défauts s'en approchent. Ceux que nous n'appercevions qu'à peine, nous paroissent insupportables. C'est comme ces lignes qui font paroître les traits qui ne paroissent point auparavant.

Quel est donc le danger de ceux qui sont obligés de porter des jugemens des autres, d'où dépend leur bonheur ou leur malheur éternel ? Combien doivent-ils craindre ces illusions de l'amour-propre, & au-contraire d'être favorables aux autres par ces impres-

lions. Une personne leur témoignera grande déference , grande confiance , grande affection , cela leur ouvrira les yeux pour voir tout ce qu'ils ont de bon , & diminuera tout ce qu'ils ont de mauvais.

## L X X V I.

*Sechereffe.*

La sechereffe est un défaut assez considerable , parcequ'elle éloigne de nous les personnes foibles , & que la plupart des Chrétiens sont foibles , elle leur ferme le cœur , elle rend incapable de les servir ; il faut donc essayer de l'éviter , & pour l'éviter il la faut connoître , & prendre pour raison une conduite toute contraire à celle à laquelle notre inclination nous porteroit.

Si la sechereffe n'est pas un défaut d'amour veritable , c'est au moins un défaut d'amour apparent , qui fait qu'on ne donne à ceux avec qui on vit aucune marque d'affection ni d'estime : on n'entre jamais dans aucun de leurs interêts , on ne témoigne prendre part à rien de ce qui leur arrive de bien & de mal , on les entretient comme si on entretenoit des gens venus d'un autre monde , on n'a aucune application à leur faire paroître de la gratitude , on s'acquitte des devoirs de civilité avec une froideur qui glace le cœur , on ne fait paroître par aucune marque , qu'on se fie à eux , ni qu'on agrée rien de ce qui vient d'eux ; si l'on croit avoir quelque sujet de se plaindre d'eux , on se plaint à tout le monde hormis à eux-mêmes , comme ne les jugeant pas capables qu'on entre en éclaircissement avec eux. Si

l'on est d'un autre sentiment qu'eux sur quelque point, on ne leur en parle jamais, mais l'on garde seulement une réserve extrême avec eux. On témoigne grande facilité à croire le mal, & peu de disposition à croire le bien, l'on se tient resserré & renfermé dans soi-même, sans jamais se communiquer en rien.

Les personnes soupçonneuses & défiantes sont d'ordinaire seches, parcequ'elles apprehendent toujours de mauvais effets de toutes les ouvertures qu'elles font. Ainsi elles se tiennent resserrées, & sont toujours comme en garde contre les hommes, en pratiquant trop à la lettre ce qui est dit dans l'Evangile. *Donnez-vous de garde des hommes. CAVETE ab hominibus.* Elles croient qu'on fera mauvais usage de tout. Ainsi elles n'exposent rien, elles ressemblent un peu à ces avarés qui par la crainte incertaine des voleurs tiennent les moindres meubles enfermés à la clef.

Matth.  
xo. 17.

Les préventions sont aussi une source ordinaire de la secheresse particuliere qu'on a pour certaines personnes. On se forme des idées d'eux, souvent sur des signes assez légers, & l'on y demeure ensuite opiniâtrément attaché, & quand on vient à leur parler, on le fait en suivant cette idée & ce phantôme qu'on s'est formé, d'où il arrive par nécessité que l'on n'entre point dans leur esprit, qu'on ne les entend pas, & que l'on n'est pas entendu d'eux, ce qui forme un entretien discordant, la douceur & l'agrément de l'entretien consistant dans l'union des sentimens de l'esprit, & des mouvemens du cœur.

Cette

Cette disposition de secheresse est contraire à ce qui est dit de JESUS-CHRIST dans l'Evangile: *il ne brisera point le roseau cassé, & il n'achèvera point d'éteindre la me-* Matth. 12. 20.  
*che qui fume encore. ARUNDINEM quassatam non confringet, & linum fumigans non extinguet.*

Elle est contraire à cette benignité & à cette douceur du Sauveur qui a paru à tous les hommes. *Benignitas & humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei.* Tit. 3. 4.

C'est un défaut plus grand dans les personnes élevées, parcequ'il est plus suspect de fierté & de mépris.

Il est contraire à la charité, car si nous ne pouvons contenter les gens en leur accordant ce qu'ils demandent, contentons-les au moins par des témoignages d'affection: *Si non potes, affabilem te presta*: si nous ne leur servons point, ne les blessons pas.

## LXXVII.

*Souffrir les personnes seches.*

La vertu chrétienne doit consister à éviter la secheresse en soi, à la souffrir dans les autres, & même à y remédier autant que l'on peut.

Pour souffrir plus facilement la secheresse des autres, il faut considérer qu'il est injuste de n'aimer les gens que par rapport à nous; & encore par des témoignages inutiles d'affection. Une personne est seche, mais elle vous donne de bons conseils, si si vous les lui demandez; elle est seche, mais elle est prête d'exposer son corps & sa santé

pour vous assister effectivement dans les choses nécessaires, elle est touchée vivement des choses de Dieu, elle est genereuse, ferme, patiente: n'y a-t-il pas de la bassesse à perdre le sentiment de tant de qualités vraiment grandes, par l'attache tendre que nous avons à des choses de néant.

Nous devons faire un état particulier des personnes seches, mais vertueuses, parce, qu'elles nous donnent plus lieu de connoître si c'est Dieu, ou nous-mêmes que nous aimons dans les autres. Ces personnes si tendres & si pleines de témoignages d'affection nous trompent souvent, nous nous imaginons que nous aimons la vertu en elles, & nous n'y aimons que notre propre satisfaction.

Saint Augustin dit que lorsque l'on aimoit les Martyrs dans l'état horrible où le déchirement de leurs membres les réduisoit, il n'y avoit que la beauté de la justice qui pût causer cet amour. Il en est de même dans les personnes seches, quand on les aime, on peut avoir quelque confiance que c'est Dieu & la Justice que l'on aime.

## LXXVIII.

### *De l'entretien.*

L'entretien est utile pour se soulager & pour s'instruire. Les pensées purement intérieures ne sont pas assez sensibles. Ceux dont les pensées sont assez vives, n'ont pas beaucoup besoin d'entretien, si ce n'est pour se délasser.

Quoique l'on se parle à soi-même, on

parle mieux néanmoins en parlant à d'autres ; l'obligation de se faire entendre fait faire un effort à l'esprit , la présence d'un auditeur l'excite , il agit plus vivement ; & par conséquent plus agréablement. La présence d'un autre fait penser à diverses choses auxquelles on ne penseroit pas. Elle fournit des pensées , elle les soutient.

L'entretien est dangereux , c'est un mélange d'esprits corrompus. C'est un air de gens qui ont la peste & qui nous la communiquent.

L'esprit se forme plus par l'entretien que par toute autre chose. On oublie ce qu'on lit. On ne le fait que quand on l'a dit. Vous voyez quantité de personnes qui n'ont rien appris dans les lieux où l'on instruit les gens à dessein , qui se forment dans le monde , & ne sont presque plus connoissables. L'esprit s'y dégage , si dénoue , y devient appliqué.

L'entretien fait une partie considérable de la vie. C'est ce qui unit ou défunit les amitiés. C'est le principal moyen d'édifier ou de scandaliser les autres. C'est une manière commune à tous les fideles d'édifier le prochain. C'est une charité toujours prête & qui ne coûte rien.

Qu'y auroit-il de plus heureux que la société des hommes , si tous leurs entretiens étoient édifiants. Il y a bien des manières d'édifier sans paroître prêcher. On édifie en faisant paroître les sentimens & les mouvemens que l'on doit avoir sur toutes les choses qui se présentent. On édifie en excusant le prochain. On édifie en se modérant lors-

que les autres s'impatientent. Il n'y a qu'une personne qui prêche, & il ne le fait qu'à certaines heures, à certains jours. Pour un Predicateur il y a cent mille personnes qui s'entretiennent. Les Predicateurs mêmes pour une heure qu'ils employent à prêcher ; en employent mille à s'entretenir.

Il faut que l'entretien ait toujours une fin raisonnable. La fin raisonnable est de tirer avantage de l'entretien du prochain, ou de lui servir.

La fin de se soulager ou de soulager le prochain peut être de charité, quand on ne passe point les bornes de la nécessité. C'est ce qui peut autoriser les discours agréables comme ceux des choses de la nature, des nouvelles publiques. Quand on se porte à ces entretiens par raison, par charité, ils peuvent devenir bons. Mais pour cela il faut choisir des personnes ennuyées qui ont besoin de soulagement, & non des personnes occupées. Il ne faut pas faire perdre le tems en ces sortes de choses, non seulement aux Prêtres, mais à toutes les personnes qui l'employent réellement.

Si vous êtes foible, & que vous ne puissiez souffrir la solitude de votre maison, vous pouvez peut-être vous soulager en faisant quelques visites, mais prenez garde de ne pas charger excessivement ceux à qui vous les ferez. C'est un grand fardeau qu'un homme qui ne sauroit se porter soi-même, il se doit donc au moins partager en n'en chargeant pas un de ses amis entièrement. Il faut penser que cet homme n'a peut-être pas le même besoin que nous, qu'il peut



employer utilement son tems.

La plupart des visites ne sont autre chose que des inventions de se décharger sur autrui du poids de soi-même que l'on ne sauroit porter.

Une des plus grandes & des plus dangereuses foiblesses du monde, est de ne pouvoir demeurer seul. Cela nous rend dépendans de tout le monde, met notre repos entre les mains d'autrui, oblige à acheter les soulagemens par mille servitudes, nous rend incapables d'une infinité de choses.

Je ne sai d'où vient que les Predicateurs se corrigent si peu de la longueur de leurs sermons, & les causeurs de la longueur de leurs visites, n'est-ce point la vanité qui les trompe : comme ils sont satisfaits de ce qu'ils disent, ils pensent le même des autres.

Qui auroit un peu d'adresse il y auroit à profiter pour soi-même & pour les autres dans tout entretien ; on pourroit facilement tourner le discours sur quelque matiere qui nous seroit utile, si on n'avoit plus dessein d'instruire les autres que de s'instruire.

Quand on entretient quelque personne celebre dans une profession, on ne devroit pas manquer d'entretien, car il n'y auroit qu'à le mettre sur sa profession. Il est utile d'apprendre quelque chose de tout, principalement quand il n'y a rien de meilleur à faire.

Dans l'entretien il faut avoir la vûe de profiter aux autres, & de profiter des autres. L'honnête divertissement qu'on se procure & qu'on procure aux autres est une espee

de profit & d'utilité. Pour profiter des autres il les faut jeter sur les matieres qu'ils savent ; un homme qui a voyagé , sur les voyages ; un homme savant dans l'histoire , sur les historiens ; un critique , sur la critique ; un Medecin , sur la medecine. Il est utile pour cela, quand on prévoit qu'on sera obligé d'entretenir une personne , d'avoir une provision de questions à lui faire.

Qui seroit autant appliqué qu'il devoit à faire profit de toutes choses trouveroit peu de personnes dans l'entretien desquelles , il ne se pût instruire. Ce sont toujours des hommes , & les actions de l'esprit humain sont toujours admirables. Ils ont leurs passions , ces passions les occupent ; ils voyent certaines choses , ils n'en voyent pas d'autres : il est beau de considerer les bornes & le cercle dans lesquels l'esprit de chacun est renfermé. Les uns l'ont plus petit , d'autres l'ont plus grand. Mais il est fort petit à l'égard de tous.

Un Ange qui connoît les bornes dans lesquelles le plus grand esprit du monde est resserré , s'étonne de sa petitesse. Croit-on qu'un Prince dont la reputation s'étend dans la plus grande partie de la terre , ou un Ministre d'Etat qui semble avoir dans sa tête les affaires de tout un Royaume , ait l'esprit fort étendu ? tout cela se réduit à d'étranges abregés , & à des racourcis terribles. Les Rois n'ont dans l'esprit qu'un certain nombre de gens qu'ils connoissent , & à l'égard desquels ils veulent se signaler , & ces gens-là sont en petit nombre , *numerables* , ils ne voyent le reste que dans une certaine confusion.

L X X I X.

*Il est utile de s'affliger des maux qu'on attend.*

Il y a des gens qui craignent peu les maux & les inconveniens futurs, parcequ'étant portés à bien esperer, ils supposent facilement qu'ils n'arriveront pas, & qui s'affligent peu de ces maux lorsqu'ils sont arrivés, parcequ'ils les regardent comme sans remede, & qu'ils disent qu'il ne sert de rien d'y penser, ni de s'en affliger.

Cette disposition paroît commode, & néanmoins elle capable de nous engager dans de grandes imprudences. La douleur de l'esprit a la même utilité que celle du corps. Car comme la nature nous éloigne par la douleur corporelle des choses qui peuvent nuire à notre corps, de même la douleur de l'esprit est utile pour nous porter à éviter ce qui la cause, quand il y a lieu de le faire.

C'estpourquoi quand il est arrivé que par imprudence on s'est engagé dans quelque mauvaise affaire, je ne croi pas qu'il soit bon de n'y penser plus, & de regarder avec indifférence ces mauvais événemens que nous avons attirés; car pourvu que l'inquiétude n'aille pas trop loin, il est utile au contraire d'envisager les mauvais effets de notre imprudence, & de les sentir. Ce sentiment faisant une impression plus vive sur l'esprit, nous fait tirer de notre imprudence l'avantage de nous munir de résolutions fortes contre de pareils inconveniens.

L'utilité des fautes est de nous affermir & de nous roidir contre les défauts qui nous y ont engagés, & elles font d'autant plus cet effet que nous y pensons davantage.

## L X X X.

*Imprudens sont quelquefois plus prudens que ceux qui n'ont point fait de fautes d'imprudence.*

On dit quelquefois que des gens sont imprudens, parcequ'ils ont fait de certaines fautes d'imprudence, & d'autres passent au-contre pour prudens, parcequ'ils les ont évitées, mais ces jugemens peuvent être faux; car si ceux qui ont fait ces fautes en ont tiré l'avantage qu'ils doivent, ils sont d'autant plus prudens, qu'ils ont été plus imprudens, & souvent au-contre les autres sont d'autant plus coupables d'imprudence, qu'ils en ont moins senti le mal, & qu'ils se fient plus à leur prudence.

## L X X X I.

*S'édifier des mauvais exemples.*

Les mauvais exemples étant si communs, & les bons si rares, ceux qui ne s'édifient que des bons se doivent édifier rarement, & être au-contre très-souvent scandalisés.

Pour ne manquer jamais de sujets d'édification, il faudroit apprendre à s'édifier des mauvais exemples, car on n'en manque jamais, au-lieu qu'on manque souvent de bons.

Nous le ferions si nous étions raisonnables, si nous avions le même soin de nos ames, que nous avons de nos corps. On s'instruit d'uns les hopitaux & par la vûe des malades, & de la nature des maladies, & du moyen de les guérir, & l'on n'apprend guere cette science que par ce moyen. Cependant il semble qu'il est encore beaucoup plus aisé & plus naturel d'apprendre à éviter les maladies spirituelles, & à en guérir, en les voyant dans les autres.

Car il ne suffit pas pour éviter les maladie du corps, de les hair & d'en avoir de l'horreur, & elles n'en sont pas moins contagieuses, quoique nous en ayons beaucoup de crainte; mais pour éviter les maladies spirituelles, & même pour en guérir, il suffit en quelque sorte de les craindre, & d'en avoir de l'horreur.

L'Ecriture Sainte nous exhorte à remporter notre avantage des fautes des autres, quand elle dit des Justes, qu'ils laveront Psf. 57.  
leurs mains dans le sang des pecheurs, quand II.  
elle se sert des chutes des méchans, comme d'un motif pour retenir les bons en leur devoir. *Si fornicaris tu Israël, non delinquat* Osée. 4.  
*saltem Juda. Si vous vous abandonnez à la* 15.  
*fornication, ô Israël, que Juda au-moins ne*  
*tombe pas dans le peché.* Et l'on peut dire même qu'elle ne rapporte les fautes des Justes, & les crimes des impies qu'afin de faire servir les uns & les autres à notre édification.

Ce qui nous empêche de tirer des fautes des autres le fruit que nous pourrions; c'est que si elles nous regardent, nous y confi-

derons plus le mal qu'ils nous veulent faire que celui qu'ils se font, & si elles ne nous regardent point, nous y découvrons plutôt ce qu'elles ont d'agréable selon la nature, que ce qu'elles ont d'horrible selon Dieu, & de funeste pour eux. Nous nous attachons à l'égard de quelques-unes à ce qu'elles ont de bas & de ridicule selon le monde, pour en prendre sujet de mépriser ceux qui les commettent; & à l'égard de quelques autres à une certaine apparence de grandeur qui les rehausse à nos yeux, quoique la loi de Dieu nous oblige à les condamner. Ainsi les péchés des autres ou nous aigrissent ou nous attirent, ou nous portent au mépris du prochain ou à l'estime du vice.

## LXXXII.

*Saints, quoique peu instruits, font plus de fruit que les sçavans qui ne sont pas saints.*

Il y a des gens qui savent bien des vérités particulières qui ne laissent pas de faire peu de fruit, parceque leur vie n'inspire pas la sainteté; & il y en a au-contraire qui ignorent quantité de vérités importantes, qui ne laissent pas de faire beaucoup de fruit, parcequ'ils portent à se donner à Dieu, & que leur vie imprime la sainteté.

## LXXXIII.

*La Religion Chrétienne attache sans erreur la justice à la force.*

*Les hommes ne pouvant toujours atta-*

cher la force à la justice, ont attaché la justice à la force, en faisant passer pour juste ce qui est le plus fort.

C'est ainsi que les Rois font passer pour justes toutes leurs ordonnances, & que les usurpateurs des Empires ne manquent jamais de justifier leur usurpation.

Mais cette maniere de justifier la force n'est souvent qu'un effet de la foiblesse de l'esprit humain qui s'abaisse trop sous ce qui l'opprime, & qui conçoit une idée trop grande & trop avantageuse de la force. Car cette idée avantageuse fait qu'il y joint facilement les autres idées qui enferment quelque excellence, comme celle de la justice, & qu'il n'ose y joindre celle de l'injustice, qui est une idée de rabaissement, comme étant inaliabé avec une si grande chose.

Il est nécessaire cependant que la justice soit jointe à la force, autrement on l'accusera d'injustice & de violence, ce qui est une source de sédition & de revolte. L'esprit humain ne le peut faire que par illusion, en prenant pour juste ce qui ne l'est pas.

Mais ce que l'esprit de l'homme ne fait que par erreur, la Religion le fait parfaitement & sans erreur.

Car elle nous apprend que toute force vient de Dieu, & que les hommes qui s'en servent, peuvent bien être injustes, mais qu'elle n'est jamais injuste en elle-même, parcequ'elle appartient toujours à Dieu; les hommes dans leurs plus grandes & leurs plus injustes violences, ne pouvant qu'être les exécuteurs de la justice de Dieu, qui

se sert d'eux comme d'instrumens & de ministres.

Elle cede donc à cete force, & elle la justifie parcequ'elle ne la considere pas comme appartenant aux hommes, mais comme venant de Dieu, & étant de Dieu; ainsi il n'est pas étrange que n'attribuant de force qu'à Dieu, elle ne separe jamais la justice de la force.

Ce principe de la Religion Chrétienne est très-veritable, & c'est même un article de foi, puisqu'il est décidé dans l'Ecriture; Qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu; NON est potestas nisi à Deo, dit saint Paul; Vous n'aurez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous a voit été donné d'en haut. Rom. 13. I. Joan. 19. II. NON haberes potestatem ad versus me ullam, nisi tibi datum esset de super, dit le maître de saint Paul; mais il le faut bien entendre. Car il ne faut pas prendre pour fort tout ce qui est simplement plus puissant que nous, mais ce qui peut faire ce qu'il veut indépendamment de nous. Ainsi lorsqu'un Prince ou quelqu'autre supérieur que ce soit, nous commande de lui obéir en une chose injuste, il n'a point de force contre nous, parceque nous pouvons refuser de lui obéir & de consentir à son injustice.

Mais ensuite il nous ôte notre bien, notre liberté & notre vie, c'est alors qu'il a la force, parcequ'il nous les peut ôter malgré nous.

Il faut donc en ces rencontres souffrir humblement & patiamment les effets de cete force, en croyant que quoique les hommes qui l'employent, soient injustes,



celui qui la leur donne, & qui se sert d'eux est juste. Un homme Chrétien doit être persuadé qu'il ne peut rien souffrir d'injuste, & il doit être préparé à souffrir tout ce qui est juste. Il blesse la Providence divine, s'il se plaint d'être traité injustement, & il blesse visiblement la justice, si reconnoissant que ce qu'il souffre est juste, il refuse de le souffrir avec patience.

#### LXXXIV.

*Religion Chrétienne rend seule raison  
des biens & des maux.*

Il n'y a que la Religion Chrétienne qui rende raison pourquoi les biens & les maux sont communs aux bons & aux méchants : toute la Philosophie humaine n'y a vu goutte, le Christianisme l'éclaircit admirablement. Cela doit être ainsi, supposé le dessein que Dieu a d'éprouver les hommes en cette vie, & de les punir ou récompenser en l'autre. Voyez saint Augustin de Civit. l. I. c. 8.

#### LXXXV.

*Nulle Religion n'a pris soin des mœurs  
que la Chrétienne.*

C'est une chose remarquable que nulle Religion n'a pris soin des mœurs des hommes que la Religion chrétienne, & celles qui ont été dressées sur son modèle.

Le Paganisme n'avoit point de morale. Tous les Philosophes qui se faisoient une Religion à leur fantaisie, se faisoient aussi une morale par Philosophie, mais ils ne

prétendoient pas l'avoir reçue de Dieu. Mahomet l'a fait, mais à l'imitation de la Religion chrétienne. Voyez *saint Augustin de Civit. l. 2. c. 4.*

## LXXXVI.

*Jésus-Christ Docteur unique de la science du salut.*

Les hommes avant JESUS-CHRIST avoient des sciences, mais ils n'avoient point la science du salut ; c'est JESUS-CHRIST qui l'est venu apporter au monde : sans lui, on n'a que des sciences qui conduisent à la mort : les voies de Dieu sont appelées voies de justice. *Il m'a conduit par les sentiers de la justice. DEDUXIT me super semitas justitie.*  
*Pf. 22.3.*  
 Voies de paix, pour conduire nos piés dans le chemin de la paix : *AD dirigendos pedes nostros in viam pacis.*  
*Luc. I. 79.*

## LXXXVII.

*Orgueil de l'homme lui rend l'humilité nécessaire.*

L'homme est si misérable & si orgueilleux tout ensemble, qu'il ne peut mériter le secours de Dieu que par l'humilité.  
*Custodiens parvulos Dominus, humiliatus sum & libera vit me. LE Seigneur garde les petits : j'ai été humilié, & il m'a délivré.*  
*Pf. 114. 6.*  
*Confiteor tibi, pater Domine cæli terre, quia abscondisti hæc à sapientibus & prudentibus, & revelasti ea parvulis. JE vous rends gloire, mon pere, Seigneur du ciel & de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux*  
*Luc. 10. 21.*

*sages & aux prudens , & que vous les avez  
révelées aux simples & aux petits.*

Qu'il est juste d'humilier l'homme , &  
qu'il est digne de Dieu de secourir les hum-  
bles ! Nulle secte de Religion ou de Philo-  
sophie n'a reconnu cette double justice. Si  
elles ont abaissé l'homme , c'est pour le  
laisser dans l'abattement , & non pour le re-  
lever.

### LXXXVIII.

*Etat de l'ame d'un grand pecheur.*

Chaque peché remplit de tenebres l'es-  
prit , & fait dans le cœur une plaie & une  
ouverture pour donner entrée au diable.  
Quel peut donc être l'état d'une ame qui  
est chargée de pechés ! Il faut se l'imaginer  
comme un crible percé à jour , & comme  
étant pleine de trous par où les démons  
entrent & sortent librement.

### LXXXIX.

*Excuse des soldats qui tuent dans une guerre  
douteuse.*

Peut-on excuser les soldats qui vont à  
une guerre douteuse , lorsqu'ils tuent leurs  
ennemis ? Car Dieu ayant défendu de tuer ,  
qui les en dispense ? C'est , dit-on le com-  
mandement du Prince. Mais si ce comman-  
dement n'est que probablement juste , sont-  
ils exemts de peché en violant un précepte  
sur une dispense probable ?

Cependant si l'on s'arrête à ce doute ,  
voilà tous les Royaumes sans défense ; &

tout l'état politique renversé. On ne voit point aussi que les Peres aient obligé les soldats à se rendre juges de la justice de la guerre, ni les bourreaux à juger de la justice des arrêts de mort : mais comment aussi tuer certainement un homme dans le doute si on a droit de le tuer ?

Je pense que voici la solution de cette difficulté. Chaque homme merite la mort à l'égard de Dieu, c'est-à-dire, qu'il n'y a jamais d'injustice à Dieu de condamner les hommes à la mort, il n'y en peut donc aussi avoir aux hommes, lorsqu'ils usent du droit de vie & de mort en la maniere que Dieu l'ordonne. De sorte que pour tuer justement, il ne faut qu'avoir droit, & l'exercer selon les regles de Dieu. Or Dieu veut que les Etats politiques subsistent, cela est entierement necessaire. Depuis le peché, l'homme ne peut demeurer libre & sans loix dans l'état de déreglement où il est. Ce seroit un brigandage continuel, s'il n'y avoit point de police. Il faut donc qu'il y en ait. Or nulle police ne peut subsister sans le droit de vie & de mort ; il faut donc croire que Dieu l'a donné à ceux qui sont les chefs de cette police, & il est impossible aussi que ces polices subsistent, si l'usage de cette police dépend du jugement de chacun, il est donc juste que les inferieurs ne se rendent pas juges des guerres, ni des arrêts de mort, mais qu'ils s'en rendent simplement executeurs.

La déclaration de la guerre est un arrêt de mort prononcé par un Prince contre tous les sujets d'un autre Prince qui s'oppo-

sont à l'exécution des volontés de celui qui déclare la guerre ; les soldats sont les exécuteurs de cet arrêt. Ce sont d'illustres bourreaux envoyés par le Prince. Ils exécutent l'arrêt de mort donné contre ceux qu'ils appellent leurs ennemis. Il suffit pour être innocens de leur mort que l'arrêt soit donné par une puissance légitime, & qu'il ne soit pas notoirement injuste. Ils ont alors le droit de vie & de mort entre leurs mains, & ceux qu'ils tuent sont justement tués, non par l'ordre particulier du Prince qui les a condamnés, mais par l'ordre général du monde qui est une partie de la loi de Dieu qui donne pouvoir de tuer à tous les soldats qui suivent un Prince légitime dans une guerre douteuse. Ceux qui sont tués ne se peuvent plaindre, parcequ'ils méritent la mort, & qu'il est juste que des gens qui méritent la mort soient tués pour conserver l'ordre du monde & la police générale des Etats, qui étant un plus grand bien que la vie des particuliers, peut servir de motif à Dieu pour faire avancer la mort à des personnes, qu'il y a déjà condamnés par leur naissance.

Ce n'est donc point en conséquence du jugement du Prince qui entreprend la guerre que l'on suppose n'être que probablement juste, que les soldats tuent justement, mais c'est en conséquence de la loi des Etats absolument nécessaire pour les conserver, qui permet aux soldats de tuer ceux qui s'opposent à leur Prince, lorsqu'il n'a pas visiblement tort. Or cette loi n'est pas probable, mais certaine, & ainsi les soldats suivent une lumière certaine.

## X C.

## Allegories.

Pf. 72.  
15.

Il faut prendre garde qu'en suivant trop facilement ses vûes & ses pensées, on ne tombe insensiblement dans l'inconvenient exprimé par le Prophete quand il dit, *Si je disois que je parlerois de la sorte, j'ai d'abord reconnu que je condamnois toute la sainte société de vos enfans. SI dicebam, narrabam sic, ecce nationem filiorum tuorum reproba-vi* parcequ'il arrive souvent que ce que l'on condamne ainsi durement est autorisé par l'exemple & la pratique d'une infinité de Saints.

Le moindre égard que l'on puisse avoir à ce que les Saints ont pratiqué est de ne le condamner qu'après avoir bien examiné tout ce qu'ils auroient pu alleguer pour deffendre leur pratique. Ceux qui rejettent avec tant de mépris les allegories ne paroissent pas être assez touchés de la crainte de l'inconvenient que nous venons de marquer.

La maniere d'expliquer l'Ecriture par allegorie est tellement autorisée par l'exemple de tous les Peres, & sur tout de saint Augustin, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Gregoire, & de saint Bernard, qu'il n'y a point de pratique dans laquelle tous les Saints soient plus d'accord, que dans celle-là.

Est-il croyable que tous les Peres se soient si grossierement abusés; & qu'une voie qu'ils ont crue propre à l'édifica-

tion des peuples , puisse être traitée de ridicule , comme étant clairement vaine & inutile.

Il est certain encore que ces Peres ont été édifiés de ces allegories , & qu'ils s'en sont servis pour édifier les peuples , qu'ils ont réussi dans ce dessein. Est-il croyable que Dieu ait permis qu'ils se soient servis de moyens ridicules pour une fin si sainte , & qu'ils aient réussi en les employant ?

Cela mérite donc sans doute qu'on y fasse réflexion , & qu'on ne se précipite pas si fort dans ses jugemens , & peut-être qu'après y avoir bien pensé , on se croira obligé de moderer ces censures si severes.

C'est premierement un article de foi qu'il y a quantité d'allegories dans l'ancien Testament , puisqu'il y en a quantité qui sont expliquées & canonisées dans le Nouveau.

Non-seulement il y a des allegories consacrees par l'Ecriture , mais le Dogme même qui sert de fondement aux allegories , y est formellement établi ; car il est dit que tout ce qui arrivoit aux Juifs leur arrivoit en figure. *Hæc omnia in figura contingebant illis.* I. Cor. IO. II.

Or il est sans apparence de restreindre cela au seul passage de la mer rouge , comme il est ridicule aussi de prétendre qu'il n'y a dans tout l'ordre des sacrifices marqués dans la Loi , que ce qui est expliqué par saint Paul , qui soit allegorique. JESUS-CHRIST declare lui-même que Moysé a écrit de lui. Il expliqua à ses disciples après la Resurrection ce qui étoit écrit de lui dans les

*Luc. 24.* Ecritures en commençant par Moïse, ce-  
 27. pendant si l'on vouloit exclure les alle-  
 gories, on trouveroit peu de chose de  
 JESUS-CHRIST dans les Livres de  
 Moïse.

C'est sur ces raisons que les Peres ont  
 conclu que l'ancien Testament étoit figu-  
 ratif, qu'outre le sens littéral, il contenoit  
 aussi un rapport au Nouveau.

L'on ne voit pas que l'on ait droit de leur  
 contester ce principe, ni qu'on puisse dire  
 d'aucune chose de ce qui est rapporté : *Cela*  
*ne leur arri-voit point en figure : HÆC non in*  
*figura contingebant illis.*

Mais si cela est, il s'ensuit que l'ancien  
 Testament est un tableau exposé aux yeux  
 des hommes, afin qu'ils y voyent les vérités  
 du Nouveau.

Il leur est dit en general que c'est un  
 tableau, une énigme, une parabole. Et de  
 plus pour les aider dans l'intelligence de ce  
 tableau, l'Esprit de Dieu leur en a expliqué  
 certaines parties, & par l'explication de ces  
 parties, il leur a donné une clef & un mo-  
 dele pour entendre tout le reste.

La clef consiste en ce que certaines figu-  
 res expliquées servent à en exprimer d'au-  
 tres.

Le modele consiste en ce que l'on voit  
 dans ces figures expliquées un exemple des  
 rapports que Dieu a mis entre les figures &  
 les originaux.

On voit, par exemple, par les allegories  
 des Prophetes, que Dieu se sert quelque-  
 fois de quelques signes qui paroissent bas  
 pour signifier les plus grandes choses. L'on



voit qu'il n'exige pas une ressemblance & un rapport si parfait.

Tout cela étant supposé on ne peut blâmer en general sans témérité le soin que les Peres ont eu de s'appliquer aux allegories ; car puisque Dieu a exposé l'ancien Testament comme un tableau il ne l'a donc pas exposé en vain , & ceux qui s'arrêtent à le considerer , ne font que suivre sa conduite.

Mais, dit-on , les allegories ne sont pas certaines , & par conséquent , elles ne prouvent rien. Qu'importe pourvu que l'on y observe deux choses. La première , qu'il y ait un rapport raisonnable entre la figure & la chose figurée. La seconde que l'on les rapporte à une vérité.

Il est vrai qu'elles ne peuvent pas servir précisément à établir ces vérités ; mais s'enfuit-il de-là qu'elles soient inutiles.

Le nombre des gens qui ont besoin de preuves est fort petit parmi les Chrétiens , & doit être peu considéré ; on peut même dire que les predications ne sont pas faites pour eux ; car on a droit de supposer que ceux à qui on parle sont Chrétiens. Ceux qui ne le sont pas ont besoin d'autres instructions , & la Religion n'en manque pas , mais ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on parle à des gens qui font profession du Christianisme , comme s'ils l'avoient dans le cœur.

Le principal but doit donc être de les édifier , & l'on ne peut nier que les allegories n'y soient utiles , lors même qu'elles ne sont pas certaines. Car elles mettent toujours

une vérité devant les yeux, & elles la mettent même d'une manière qui arrête davantage l'esprit, parcequ'elles la font voir dans une image.

L'esprit est si porté à considérer les rapports des choses, qu'il n'y conçoit jamais bien la vérité, s'il ne la voit dans une figure. La vérité est en quelque sorte comme un soleil, il le faut voir dans l'eau ou dans un miroir qui tempere les rayons, c'est un éclair qui passe trop vite, il le faut arrêter & fixer.

Si les allegories ne sont pas certainement vraies, elles ne sont pas aussi certainement fausses; & cela suffit dans les discours de morale, lorsque l'allegorie est jointe avec la certitude entière de l'objet représenté.

Les allegories quoiqu'incertaines ont encore un avantage réel, c'est qu'elles empêchent qu'on ne méprise quantité de choses dans l'Ecriture qui paroissent basses. Car l'esprit est arrêté par cette considération qu'elles représentent peut-être de grandes choses, & quand on lui fournit une explication probable, il est encore plus porté à la retenue, puisqu'il ne sait pas si cette figure n'est point véritable.

## X C I.

*Ceux qui n'ont pas les défauts ont je ne sais quoi qui en donne l'idée.*

Il y a des Philosophes qui disent que les objets des sens n'ont pas les qualités sensibles que nous leur attribuons, & que le feu par exemple n'est pas chaud, parceque la

chaleur est une espèce de sentiment dont il est incapable ; mais en même-tems ils disent qu'il est échauffant, c'est-à-dire, qu'il a le pouvoir de produire ce sentiment dans nos corps. Quelque indulgens que nous soyons à notre égard, nous ne saurions justement refuser de reconnoître en nous quelque chose de semblable ; si nous n'avons pas les défauts qu'on nous attribue, nous avons je ne sai quoi qui en donne l'idée aux autres.

## XCII.

### *Bizarreties.*

Il est dangereux de s'acquérir la réputation de bizarre, parcequ'il n'y a rien qui détruise tant la confiance qu'on pourroit avoir en nous, & qui nous fasse plus regarder comme des gens avec qui il n'y a aucunes mesures à prendre. La raison en est, que le fondement de la confiance qu'on a en certaines gens, & qui les fait regarder comme sûrs, c'est qu'on les croit incapables de s'écarter de l'honnêteté & de la raison. Or comme la bizarrerie consiste à s'écarter sans raison des regles communes & à se conduire par des caprices déraisonnables, elle donne une juste défiance de ceux en qui on reconnoît ces sortes de procédés, parcequ'on ne sauroit plus sur quoi se fonder.

La raison est un maître commun qui tient unis tous ceux qui s'y soumettent, & qui reconnoissent sa juridiction : mais quand on en a secoué le joug, on épou-

vante tous ceux que la raison nous tenoit unis. Chacun apprehende de devenir l'objet de notre bizarrerie.

La bizarrerie est une éclipse de raison sans aucune cause certaine & réglée. Ainsi comme on ne sait quand elle doit arriver ; on la craint toujours.

La bizarrerie entiere & universelle, est une folie achevée, la bizarrerie imparfaite est une folie commencée.

La bizarrerie est une domination de l'imagination sur l'esprit, qui fait qu'on suit ses impressions sans réflexion.

Il arrive de-là que les personnes bizarres ne le sont pas à l'égard de tout le monde, parcequ'il y en a à qui leur imagination est asservie ; & qui y font une telle impression qu'elle n'y résiste pas.

Cette inégalité est le vrai caractère de la bizarrerie, il y en a qui sont civils jusqu'à l'excès à l'égard de tous ceux qui les dominent, & à qui leur imagination est comme asservie, & qui ont peu d'égards pour les autres, qui les laissent dans la liberté de suivre leurs caprices.

Pour éviter la reputation de bizarre, il ne le faut être envers personne ; car les bizarreries auxquelles nous nous laissons aller envers les personnes moins considerables, ne laissent pas de former une impression qui se communique à ceux pour qui nous aurions plus de respect.

## XCIII.

*Conversation des Femmes.*

La conversation des femmes est dangereuse pour tout le monde, & l'on n'en doit pas excepter les plus réglées, les plus honnêtes, & les plus incapables d'inspirer ou de recevoir ce que l'on apprehende de ce commerce.

Un Ecclésiastique qui voit des femmes est à demi marié, parceque quelques pures que soient ces liaisons de part & d'autre, elles ne sont pas exemptes de ces complaisances réciproques, qui sont toujours un peu différentes de celles qui se trouvent entre des personnes de même sexe; l'on se repose toujours un peu tendrement sur l'esprit l'un de l'autre, & c'est une partie de la douceur du mariage.

Les femmes ne sont pas seulement affoiblissantes par ces tendresses qu'elles excitent, par les amusemens qu'elles causent, mais elles sont toutes pour la plupart ennemies de la penitence, au-moins pour les autres. Elles engagent au luxe, à la propreté, à la délicatesse. Avoir une femme pour conseiller, c'est avoir une double concupiscence.

Un Ecclésiastique qui est obligé par nécessité d'avoir quelque conversation avec des femmes pour leur propre bien, devrait avoir soin de ne prendre jamais d'elles aucun avis pour ses habits, ses ameublemens, ses maladies, & généralement pour tout ce qui le regarde.

Il le doit faire non seulement pour éviter l'affoiblissement que leur mollesse est capable de lui causer, & pour les railleries que tous ces commerces attirent, mais pour leur ôter aussi cette matière & cette occasion de s'occuper de lui, de s'attacher à lui, de s'y reposer.

Les femmes sont semblables à la vigne, elles ne sauroient se tenir debout, ni subsister par elles-mêmes, elles ont besoin d'un appui encore plus pour leur esprit que pour leur corps, mais elles entraînent souvent cet appui & le font tomber.

Il y a une galanterie spirituelle, aussi bien qu'une sensuelle, & si l'on n'y prend garde, le commerce avec les femmes s'y termine d'ordinaire.

En même tems que ce commerce augmente l'attache de la passion, il domine celle de la raison, je veux dire celle qui est fondée sur l'estime de la vertu de ceux dont on prend conduite. Les femmes connoissent leurs défauts, elles sentent leurs immortifications, leurs promptitudes. Leur passion présente leur fait passer par-dessus, & leur en ôte le sentiment, mais cette passion venant à cesser, ces défauts qui étoient comme couverts à leurs yeux s'y présentent en foule & causent de grandes désunions.

#### X C I V.

*Opter, ou se résoudre à demeurer seul.*

Il faut opter dans le monde & ne pas prétendre à toutes sortes d'avantages. Ceux qui ne font point paroître de chaleur pour

personne, qui ne se glissent point dans la confiance de ceux qui sont puissans en quelque lieu que ce soit, qui sont peu complaisans, peu assidus dans les devoirs inutiles n'ont jamais beaucoup de credit, parce qu'on ne les sauroit aimer que par raison. Or la raison n'aime guères & n'est guères effective, je veux dire, qu'elle n'est pas un grand principe dans la conduite de la vie, qui est presque toute gouvernée par les passions; mais s'ils sont peu aimés, ils sont peu hais, ils sont peu brouillés, ils sont peu traversés, ils sont rarement commis, & ainsi ils sont exemts des inquiétudes, & des troubles qui naissent des amitiés qui tiennent de l'intrigue & de la cabale.

Il y a peu d'amitiés qui n'ayent quelque chose de la cabale.

Qui veut vivre seul, sans affaire, sans liaison, sans s'engager dans la conduite des autres, sans se mêler de rien, tombera par là nécessairement dans l'oubli du monde, & perdra toute la considération qu'il y avoit, on ne s'occupera point de lui, il ne fera de rien: il faut compter sur cela en entreprenant ce genre de vie, & supposer qu'il est injuste de vouloir avoir les avantages & la sûreté de la retraite, & l'honneur & la considération de ceux qui servent les autres.

Cependant les hommes voudroient tout avoir. On n'a, dites-vous, jamais pensé à vous, c'est que vous n'avez jamais rien demandé, & que vous n'avez eu aucune préention effective. Vous avez donc joui du bien de ne rien demander, & de n'avoir

obligation à personne , qui est un des plus doux à l'amour propre , vous voudriez avec cela jouir des récompenses qu'on obtient en se poussant & en demandant , c'est une injustice.

Il est vrai que qui ne demande rien n'obtient rien , & qu'il y a peu de gens qui pensent à obliger les autres par un sentiment d'honnêteté qui naît d'eux-mêmes. Ceux qui sont hardis , empressés , ardens , emportent tout dans le monde , mais aussi ils ont le mal de demander , de s'empresser , d'être rebutés quelquefois , & ce mal est plus grand que le bien où ils parviennent.

Il n'est pas vrai dans le monde que qui s'humilie sera élevé , & l'on peut dire au contraire ; que *qui s'humilie sera humilié*. *Qui se humiliat humiliabitur*. On n'y considère gueres que ceux qui se font valoir , & l'on y laisse humilier les gens tant qu'ils veulent. Voulez-vous être mal logé , mal servi , maltraité dans une Communauté ? on ne s'y opposera pas. Il se trouvera toujours des personnes adroites qui sauront profiter de votre retenue , & qui s'accommoderont à vos dépens , mais tant s'en faut qu'il faille se plaindre de cette humeur du monde , que ceux qui sont vraiment humbles doivent être bien aises que le monde soit de cette humeur ; autrement si l'humiliation étoit toujours suivie de l'élevation , ce seroit une espèce d'hypocrisie de s'humilier.

On voit dans les Communautés que ceux qui se font valoir , qui exigent de grands égards , accoutument en quelque sorte le



monde à leur rendre ces devoirs ; & se mettent en possession de je ne sai combien de privilèges , & qu'au-contre ceux qui s'abaissent & ne se soutiennent pas y sont opprimés & rabaislés en une infinité de rencontres ; cela est vrai , mais aussi les premiers avec toute leur considération sont peu aimés. On est plus appliqué à remarquer leurs défauts , on s'en entretient davantage en secret , ils ont moins d'estime réelle & d'amour effectif que ceux qui se rabaislent & s'humilient , & comme l'amour & l'estime valent mieux que le respect & les devoirs extérieurs , il se trouvera qu'ils sont encore de meilleure condition que les autres , & qu'il est vrai en ce sens , que *QUI CON- LUC. 14. QU'E s'abaisse sera élevé. Qui se humiliat II. exaltabitur.*

C'est une injustice de vouloir s'humilier en apparence & s'élever en effet.

# X C V.

## Confesseur.

Dans les autres professions on se donne pour les pechés particuliers que l'on y commet , mais les méchans Confesseurs se donnent par les pechés de toutes les professions , & l'on peut dire à la lettre que leur langue , comme le dit saint Jacques , *est un monde d'iniquité. UNIVERSITAS iniquitatis. Jacq. 3. 6.*

Un mauvais Confesseur recevra le jugement de ceux qui passent leur vie dans le jeu , pour avoir approuvé cette vie de jeu. Il recevra le jugement des Comédiens pour avoir approuvé la Comédie. Il sera traité

d'usurier quand il approuvera l'usure. Il sera puni comme ayant dissipé les biens de l'Eglise pour avoir approuvé le mauvais usage des biens de l'Eglise. Il recevra la condamnation des mauvais riches pour avoir approuvé leur dureté.

Que fait cet homme dans ce Confessionnal ? Il se charge des pechés de ceux qu'il confesse sans les en décharger, il aide les gens à se danner & se donne avec eux, c'est là l'emploi de la plupart des Confesseurs.

3. Reg.  
22. 22.

Qu'il y a de Confesseurs qui ne sont que les ministres de la colere de Dieu sur les hommes, qui ne font que l'Office de celui qui se presenta à Dieu pour tromper Achab: *J'irai*, dit-il, *& je serai un esprit menteur dans la bouche de tous les Prophètes.* ER O *spiritus mendax in ore omnium Prophetarum.* Ils sont donnés par justice aux hommes qui meritent d'être trompés.

Pourquoi y-a-t'il tant de mauvais Confesseurs ? c'est qu'il y a dans l'Eglise bien des gens qui méritent d'être trompés.

Un Ministre de la justice de Dieu sur les hommes destiné à les aveugler, ne laisse pas d'être à l'égard de plusieurs, ministre de sa miséricorde. Il trompe ceux qui méritent d'être trompés, il éclaire ceux qui méritent d'être éclairés ; mais il se trompe toujours lui-même, parceque le profit qu'il fait à certaines ames l'empêche de reconnoître le mal qu'il fait à d'autres & à lui-même.

## X C V I.

*Ceux que Dieu secourt immédiatement , lui  
sont plus obligés.*

Il y en a qui se plaignent de ce que les autres n'ont point pensé à les secourir dans leurs besoins , qu'ils ne se sont point aperçus de leur nécessité , & qu'ils leur ont témoigné peu de bonne volonté.

Mais ces personnes devroient penser que c'est Dieu qui inspire aux autres ces pensées de pourvoir aux nécessités des autres , & qui les fait réussir. Or que leur importe que Dieu l'ait fait en une manière plutôt qu'en une autre , s'il n'a pas donné ces pensées à leurs amis , c'est qu'il avoit dessein de les soulager en une autre manière.

Ils ont donc plus d'obligation à Dieu de les avoir secourus indépendamment des créatures , & de les avoir moins chargés d'obligations qui sont toujours onéreuses , mais ils n'en doivent pas savoir mauvais gré aux autres , puisque ce défaut d'application vient de ce que Dieu n'avoit pas choisi cette voie de les secourir , & ainsi n'a pas fait naître des occasions qui leur ayent donné cette pensée.

## X C V I I.

*Dispositions des hommes à l'égard des avertissemens.*

Les hommes ont établi qu'à l'égard du corps & des affaires temporelles il ne falloit pas avoir grande liaison avec les gens , ni

les connoître beaucoup pour leur donner les avis que l'on croit utiles à leur santé ou à leur fortune, mais ils ont jugé tout autrement de ce qui regarde l'ame & le salut. Car ils ne permettent qu'à peu de personnes d'avertir les autres de ce qui peut nuire ou servir à l'un & à l'autre.

Qui seroit le malade qui se fâchât qu'on lui enseignât les remèdes pour guérir d'une maladie dangereuse, & qui les rejettât sous prétexte que celui qui les lui donne ne le connoît que depuis peu de tems.

Qui seroit le vieillard qui s'offensât qu'on lui montrât un secret de vivre long-tems sans incommodité, & qui accusât d'indiscretion ceux qui dans la seule vûe de le servir lui offriroient ce secours, sous prétexte qu'il seroit peu connu d'eux.

Qui seroit l'avare qui refuseroit d'écouter une proposition avantageuse pour augmenter son bien, sous prétexte que celui qui la lui feroit n'auroit pas d'autorité sur lui.

Nous permettons à tous les hommes de nous aimer selon le corps, de voir nos maladies, & de nous en souhaiter la guérison. Mais à l'égard de l'ame nous ne voulons ni que les autres voyent nos maux, ni qu'ils nous les découvrent quand ils les voyent; nous leur fermons la bouche si-tôt qu'ils nous en veulent parler: les remèdes qu'ils nous proposent nous offensent, & tout ce qu'ils nous disent pour notre bien passe dans notre esprit pour indiscretion.

Nous désirerions qu'ils nous regardassent comme exemts de tous défauts, & que

ce fût la source de leur amour envers nous.

C'est là le fond & la pente naturelle de notre cœur, & s'il souffre quelquefois les avertissemens de quelqu'un, c'est en quelque sorte malgré lui, c'est pour ne pas passer pour bizarre & de mauvaise humeur. C'est enfin qu'il ne les peut empêcher parce qu'ils y sont obligés par profession.

Mais comme il reçoit aussi ces avertissemens par contrainte, il les borne aussi tant qu'il peut, il les retient, il veut qu'on ait un caractère pour cela.

### XCVIII.

*On n'est pas mieux dans la solitude que dans le monde quand on est vuide de Dieu.*

C'est en vain qu'on se sépare des grandes affaires; si Dieu ne remplit le vuide qu'elles laissent, on éprouve dans la solitude les mêmes faiblesses, les mêmes distractions. Pour peu d'affaires que l'on ait, il y en a toujours assez pour remplir un cœur que Dieu ne remplit pas. Les petites affaires deviennent grandes, quand nous n'en avons point de grandes, parceque l'esprit qui n'est pas distrait ailleurs s'en occupe tout entier. On se noie dans un ruisseau quand on n'a pas la force de se relever, l'ame se peut abîmer dans les moindres affaires au défaut des grandes.

## X C I X.

*Royaume interieur dont l'amour-propre distribue les charges.*

Il y a dans le cœur de tous les hommes un petit Royaume qui est composé de leurs mouvemens intérieurs, & personne n'est si esclave qui n'ait en son pouvoir plusieurs actions extérieures qui dépendent de ses mouvemens, car chacun est maître & Roi de son estime, de sa confiance, de son affection, de ses louanges, de son application, de sa conduite spirituelle, de sa familiarité, & de même des mouvemens & des actions opposées, & quand je dis que nous en sommes les maîtres, je veux dire que toutes ces inclinations ne sont pas de simples passions involontaires, mais qu'elles ont quantité d'effets volontaires & libres, dont par conséquent nous sommes les maîtres, quelque pauvres & déstitués que nous soyons. Ce sont des présens que nous pouvons faire aux autres, & comme des charges & des offices que nous leur attribuons. Aux uns nous donnons notre créance & notre estime, & à d'autres notre tendresse, notre application, notre familiarité, nous avons ouverture pour les uns, & nous sommes fermés pour les autres. Nous avons inclination & tendresse pour l'un, & antipathie pour l'autre. Nous choisissons l'un pour le consulter, nous craignons de nous adresser à l'autre. Que si l'on veut savoir quel conseiller nous prenons pour distribuer tous ces offices, si

nous voulons bien sonder notre cœur il se trouvera, que c'est l'amour - propre, & que c'est lui qui est la première source de ces inclinations différentes.

Une personne nous témoignera de la bonté, de la confiance, de l'estime; c'en est assez pour couvrir à nos yeux tous ses défauts, ou pour les faire juger peu considérables; nous nous lions insensiblement à elle, nous nous ouvrons, nous remarquons ses bonnes qualités, nous les estimons. D'autres sont moins complaisans, moins appliqués à nous faire paroître de l'inclination, ils connoissent nos défauts; & les condamnent un peu. Cela nous ouvre les yeux sur leurs défauts; les ferme pour leurs vertus, & diminue par conséquent l'estime, la créance, l'ouverture.

Les personnes les plus spirituelles ont beaucoup à s'examiner sur ce point, & à prendre garde si la confiance qu'ils prennent en certaines personnes plutôt qu'en d'autres, si la tendresse qu'ils éprouvent à l'égard de quelques-uns, plutôt qu'à l'égard des autres, ne vient point de ce principe corrompu.

Car si elles n'y prennent garde, elles verront qu'ordinairement elles se laissent aller à celles qui les flattent.

Il est rare que des personnes un peu affectionnées, & qui savent s'ouvrir à une supérieure, & lui témoigner de la confiance & de l'affection, ne la gagnent. Et il est rare au-contraire que celles qui sont froides, sèches, peu caressantes y réussissent. C'est que nous jugeons souvent des vertus

plutôt par rapport à nous que par rapport à Dieu.

Chacun se fait un cercle d'amis pour se répandre avec liberté, & choisit pour cela, non ceux dont il peut plus profiter, mais ceux qui ont plus de confiance en lui, & sur l'esprit desquels il domine davantage.

## C.

*C'est une grande affaire que d'être chargé de son ame.*

Il y a des gens qui se plaignent de n'avoir rien à faire dans le monde, mais c'est qu'ils ne savent pas ce qu'ils y ont à faire. Le Gouverneur de Monsieur le Dauphin n'y a-t-il rien à faire? Celui à qui l'on auroit donné le soin d'instruire un Roi n'y auroit-il rien à faire? Nous avons tous plus à faire que cela. Dieu nous a donné à conduire un de ses enfans, un coheritier de Jesus-Christ, une ame qui est son épouse, une Reine qui doit regner éternellement avec Jesus-Christ. Qu'est-ce que la grandeur de tous les Rois est en comparailon de cette ame? Dieu l'a commise à notre garde pour la former, la conduire, l'instruire, la corriger, l'avancer. Voilà notre charge essentielle, elle suffit à un Chrétien, & il doit faire toutes les autres par rapport à celle-là.

## C I.

*Le repos chrétien a ses occupations.*

On se persuade facilement que les gens  
n'ont



n'ont point d'affaires, parceque l'on ne met de ce nombre que certaines occupations qui engagent dans le commerce du monde, & que l'on en exclut les plus importantes; & comme chacun a pour soi les mêmes sentimens que pour les autres, on entre aisément dans cette disposition de se considerer comme n'ayant point d'affaires, si-tôt qu'on est délivré d'embarras extérieurs, & qu'il n'y a point de gens à qui on soit obligé de rendre compte de son travail.

Peu de personnes entrent dans cette parole de saint Augustin : *otium vestrum magnum habet negotium*. VOTRE loisir est chargé d'un grand travail. Et c'est delà que naît l'ennui où tombent les personnes retirées, qui ne vient pas de ce qu'ils n'ont point d'affaires, mais de ce qu'ils ne les connoissent pas.

Ils ne savent pas même quelles vertus ils peuvent pratiquer dans cette séparation des emplois extérieurs, & comme elles ne se présentent pas à l'esprit, ils n'en pratiquent point en effet, & ils sont quelquefois tentés de souhaiter des emplois, où ce qu'ils ont de charité étant excité par les occasions, auroit plus de lieu de se répandre.

Que s'il se trouve qu'ils n'aient pas reçu de Dieu le don de se pouvoir appliquer long-tems à lui dans la priere, & que quelque incommodité corporelle les rende incapables des travaux extérieurs qui divertissent l'esprit, ils sont tentés de chercher à soulager leur ennui par des visites qui sont pour l'ordinaire une pure perte de tems.

Comme cette disposition peut avoir de grandes suites , & qu'ils la doivent regarder comme l'un de leurs principaux maux , ils doivent aussi faire une de leurs principales applications de celle de découvrir ce qu'ils peuvent faire , & sur-tout les vertus qu'ils peuvent pratiquer.

Si on y étoit bien attentif , on trouveroit tous les jours cent choses différentes auxquelles on pourroit s'occuper. Mais notre mal est que nous voudrions que les occupations nous vinssent chercher ; au-lieu que dans la solitude il faut aller chercher les occupations , s'y rendre attentif , & les découvrir.

## CII.

*Maux passés ne sont rien. Or tout passe.*

Les maladies ni tous les autres maux ne sont plus rien à nos yeux quand elles sont passées , nous ne les regardons que comme des songes. Au contraire tout ce qui nous occupe dans la santé , ce qui est l'objet de nos desirs , ne nous est rien durant la maladie.

Il ne faudroit que conserver cette double impression pour juger bien de toutes les choses du monde , & pour en mépriser tous les biens & tous les maux.

## CIII.

*Etendue de la reconnoissance.*

On borne d'ordinaire sa reconnoissance aux grâces que l'on reçoit immédiatement

de Dieu, & aux bien-faits auxquels on participe actuellement; cette idée néanmoins est infiniment trop resserrée. Car les préparations des bienfaits & des graces, & tout ce qui se fait dans la vûe de nous faire du bien, tient déjà des bienfaits. Or cette considération étend infiniment notre reconnoissance. Car il est certain que Dieu donne la connoissance est infinie à vu toutes les suites de ses œuvres; & que non seulement il les a vûes, mais qu'il les a voulues. Il nous a eu dans l'esprit de toute éternité, & il n'a rien fait de toutes les choses auxquelles nous avons part, que dans le dessein exprès de nous y donner part.

Pour donner donc une juste étendue à sa reconnoissance, un homme doit établir premièrement ces principes.

1. Que tout ce qu'il reçoit par le ministère des créatures, est un bienfait de Dieu qui a eu de toute éternité la volonté de lui faire ce bien, & qui y a disposé ceux dont il l'a reçu.

2. Que les préparations des bienfaits étant jointes à cette vue expresse, sont des bienfaits.

Ces principes supposés, on se doit considérer & dans son être naturel, & dans son être spirituel, & dans tout ce qui regarde la conservation de l'un & de l'autre.

Notre être naturel, c'est-à-dire notre Vie dépend d'une infinité de causes que la Providence de Dieu a réunies. *Voyez le 2. vol. Disc. sur*

Il falloit afin que nous vinssions au monde, qu'il y eût un monde, des hommes, des femmes, que ces hommes & ces femmes *la condition des Grands.*

s'unissent ensemble par des mariages, & afin de les unir de la sorte, il a fallu qu'une infinité de circonstances se rencontrassent, que ces hommes & ces femmes fussent préservés de la mort, qu'ils se vissent, qu'ils s'aimassent.

Un seul mariage ne se forme que par le concours d'une infinité de hazards : qui peut donc comprendre l'infinité de ceux qui ont concouru à la naissance temporelle d'un homme qui naît après six mille ans depuis la création du monde, & une si longue suite de générations ? Cependant dans toute cette infinité de hazards ; il n'y en a pas un où Dieu ne nous ait eus en vue, & qu'il n'ait disposé tout exprès pour nous faire naître.

Il en est de même de la première institution du ciel & de la terre. Dieu les a créés avec une volonté expresse que nous en jouissions, pour nous les donner, pour les faire servir à la conservation de notre vie, & nous en devons être aussi assurés que s'il nous avoit dit : *J'ai créé ce ciel, ce soleil, cette terre pour ton usage.*

Notre naissance dépend de tout : des guerres, des révolutions d'Etat, des pestes, des famines, des loix, des polices. Ainsi tout s'est fait pour nous.

On a établi des loix pour nous mettre en sûreté, on a trouvé des arts pour nous faire vivre commodément.

Cela est encore plus sensible dans ce qui regarde la Religion.

Dieu nous avoit en vûe dans tout ce qu'il a fait dans l'ancien Testament, puisque

nous en jouissons par la lecture de l'Ecriture, & que l'ancien Testament a été nécessaire pour donner lieu au nouveau, qui fait notre espérance & notre bonheur.

Toute la vie de Jésus-Christ est pour nous. Les Martyrs ont souffert pour nous, L'Eglise a combattu pour nous contre les heresies, nous en lisons l'histoire comme si nous n'y avions point de part. Cependant tout cela s'est fait pour nous. L'Arrianisme a été ruiné par saint Athanase, pour nous conserver la pureté de la foi de la Trinité, Saint Augustin a combattu les Pelagiens pour nous assurer la connoissance de la grace.

Dieu avoit expressément ce dessein, nous l'en devons donc remercier.

Tout est pour Jésus-Christ, Jésus-Christ est pour nous.

#### C I V.

*Prudence nécessaire pour ne pas légèrement  
communiquer aux autres certaines idées  
qu'on se fait.*

Il est dangereux de se former des idées affreuses de certaines austerités & de certains états ; car on se rend de beaucoup plus foibles à l'égard de ces états que si on y étoit réduit, & l'on communique aux autres par ses discours les mêmes impressions, ce qui leur peut être dangereux. Il y en a à qui la Religion auroit été très-utile, & qui n'en ont été détournés que par ces idées outrées qu'elles ont tiré des discours qu'on a faits imprudemment devant

elles. Une raillerie téméraire peut renverser la vocation d'une personne, & la détourner de sa voie : il est donc très-utile de parler de tout sagement & modérément, & de ne s'abandonner point aux idées d'imagination.

## C V.

*Adresse de l'amour propre à se dissimuler ses défauts.*

C'est une adresse de l'amour propre quand il est repris de quelque défaut d'envier à l'heure même, non la vertu qui tient le milieu entre les deux excès, mais le vice opposé qui n'est pas moins grand que celui dont on les reprend & de se défendre par là.

Ainsi lorsque l'on fait remarquer aux personnes lentes qu'elles perdent une partie de leur vie par leur peu d'activité : Vous voudriez donc, disent-elles, que nous fussions des têtes de souffre & de salpêtre, comme s'il n'y avoit point de milieu entre une lenteur paresseuse & sans action, & une activité précipitée.

On ne nuit pas seulement aux autres en leur donnant l'exemple de divers défauts, mais on leur nuit encore davantage en leur apprenant l'art de les défendre. Or c'est ce qu'on fait souvent sans y prendre garde ; car les autres se forment sur ce modèle, & ils apprennent à se justifier dans leurs défauts par ces adresses qu'on leur a montrées. Ainsi l'on ne doit donner aux autres l'exemple d'aucun défaut, ou l'on ne doit

pas au-moins les instruire dans l'art de les défendre.

Il y a mille adresses pour se justifier dans ses défauts, qui sont toutes dangereuses & contagieuses.

Celle de faire envisager le vice opposé, en est une, c'en est une autre de faire regarder comme des Anges les personnes qui sont exemptes de ce défaut, afin qu'il ne paroisse pas fort étrange qu'on n'ait pas une vertu angelique.

C'est en une autre de remarquer divers défauts dans ceux, ou qui nous reprennent, ou qui ont la vertu que nous n'avons pas, afin qu'avec notre défaut ils n'ayent aucun avantage au-dessus de nous.

La fin de l'orgueil, quand il se défend, n'est pas tant que son défaut ne paroisse pas, que d'en éviter l'humiliation. Or il lui est indifférent pour cela, ou de soutenir ce défaut qu'on lui reproche comme n'étant point un défaut, ou d'en faire voir d'aussi grans dans les autres. Car par l'un & par l'autre on évite de paroître au-dessous d'eux.

L'humilité étant la vertu fondamentale du Christianisme, & la voie de l'humilité étant l'humiliation, c'est nuire aux autres considérablement que de leur apprendre des manières ingénieuses pour éviter l'humiliation.

Or c'est une adresse ingénieuse de fuir l'humiliation, que de faire regarder certaines vertus comme impossibles, ou ceux qui les ont, aussi défectueux que les autres.

Y ayant une extrême pente dans tout le

monde à parler & à décider de tout au hasard, on est obligé pour résister à cette pente, de parler de toutes choses avec retenue, avec crainte, avec modestie : & ceux qui en parlent décisivement & hardiment nuisent beaucoup aux autres en favorisant la pente de la nature.

On ne considère pas assez les suites des défauts, ce n'est rien, dit-on, que de décider, de parler un peu trop hardiment : cela n'est pas vrai.

Premièrement l'air décisif impose aux personnes peu éclairées & les emporte. Or c'est un mal considérable que de porter les autres à quelques faux jugemens.

2. L'air décisif engagé à soutenir le sentiment qu'on s'est rendu propre en le proposant, ainsi il y a de l'amour-propre, ce qu'on ne se seroit pas mis en peine de défendre si on l'avoit proposé par forme de doute. On le défend parcequ'on l'a proposé dogmatiquement, on entre en contestation sur cela, & l'on s'engage dans toutes les suites des contestations.

## C V I.

### *Commencement de la vocation souvent foible.*

Les commencemens de toute vocation sont fort foibles & fort incertains, le moindre vent les peut ébranler, & ils ressemblent tout-à-fait à des desirs purement naturels. Tant qu'une fille nourrie en Religion sera dans le Monastere, elle dira qu'elle veut être Religieuse, si-tôt qu'elle en sera sortie, si l'on lui propose un mariage



elle y consentira sans peine : s'ensuit-il de là que si demeurant dans le Monastere, elle eût continué à vouloir être Religieuse, elle n'auroit donc point eu de vocation, ou que sa vocation n'eût consisté qu'en ce foible desir qu'elle avoit témoigné d'être Religieuse ; cela ne s'ensuit point du tout. On n'auroit pas dû mépriser le desir qu'elle témoignoit d'être Religieuse, on l'auroit dû cultiver, mais on ne l'auroit point dû recevoir à la Religion que ce desir n'eût été éprouvé & affermi. Ainsi sa vocation n'auroit point consisté dans ce desir seul, c'en auroit été tout-au-plus un foible commencement, mais dans ce desir affermi & fortifié : & il ne faut pas conclure qu'on admette dans les Religions quantité de volontés foibles & vacillantes, parcequ'elles l'ont été en un certain état.

Il n'est pas néanmoins besoin que la volonté d'être Religieuse soit assez forte pour résister à toutes les occasions qu'on trouve dans le monde, puisque l'on se retire du monde pour fuir ces occasions, il suffit qu'elle soit assez forte pour résister aux occasions qu'on trouve dans les Religions.

## C VII.

*S'il est bon de conferer souvent avec son Directeur.*

Il n'est pas vrai de dire généralement que ce soit une marque d'une vertu solide d'avoir peu de conferences avec ses Directeurs.

Il est bien certain que plusieurs filles abusent de ces conferences, & qu'elles en font

la nourriture de leur amour-propre. Mais il est certain néanmoins qu'il y a des ames très-vertueuses qui se trouvant pleines d'imperfections, desirent sincerement ces communications & en profitent ; qu'à mesure que la lumiere augmente en elles , elles reconnoissent plus d'imperfections & de taches , & que devenant plus défiantes d'elles-mêmes , elles desirent davantage de vivre dans la dépendance d'autrui.

Voilà des raisons très-pures & très-spirituelles qui peuvent faire desirer la communication avec les Directeurs. Le desir de la dépendance qui naît de la défiance de soi-même. La connoissance plus grande que l'on acquiert de ces imperfections qui fait desirer de les faire connoître & de les soumettre aux Ministres de l'Eglise pour s'humilier.

Il est certain au contraire que souvent de ce qu'on est si sterile avec ses Directeurs, cela vient de ce que l'on n'est guères spirituel , que l'on ne connoît guères ses fautes, qu'on n'a pas trop d'envie de les combattre, que l'on ne compte pas pour fautes celles dont on ne veut pas se corriger , que l'on n'aime pas à vivre dans une si grande dépendance.

Ainsi comme il y a de bonnes & de mauvaises raisons qui portent à rechercher la communication des Directeurs , comme il est louable d'éviter les communications fondées sur des raisons d'amour propre , il est louable au-contraire de les rechercher par les autres motifs que nous avons marqués. Et si c'est un défaut que d'y chercher à con-

tenter l'amour-propre ; c'est un autre défaut, ou plutôt une preuve d'un état imparfait de ne les pas chercher par ces motifs.

C'est une louange équivoque. que celle d'aimer à communiquer souvent avec son Directeur. Car ce peut être une vertu & un défaut selon le principe dont elle naît ; mais ceux qui ne cherchent point les communications, paroissent avoir un défaut certain, qui est de se peu connoître, & de n'aimer pas l'assujettissement & la dépendance.

Il y a néanmoins un cas où ce ne seroit point du tout un défaut ; quand la vie d'une personne est si uniforme, qu'elle a consulté suffisamment sur toutes les actions de sa vie, & qu'il ne lui arrive point de nouvelles affaires qui l'obligent de consulter.

Mais il est dangereux néanmoins de louer généralement une personne, parcequ'elle consulte peu, parceque cela nourrit dans ceux qui écoutent, l'inclination naturelle que tout le monde a pour l'indépendance, & que peu à peu on s'attache à sa propre conduite.

### CVIII.

#### *Chagrin, divertissement.*

C'est un sentiment dangereux que de dire qu'il faut mesurer ses divertissemens par le besoin que l'on a d'éviter le chagrin, qu'ainsi chacun doit avoir pour principe de n'être pas chagrin, & que l'on doit prendre autant de divertissement qu'il est nécessaire pour cela. Car cette règle est très-

capable de tromper ceux qui s'y voudront arrêter , chacun s'imaginera qu'il sera chagrin & qu'il a besoin de divertissement.

Si une femme ne joue , elle se trouvera chagrine , & pour éviter le chagrin elle jouera. Si l'autre demeure à la maison elle sera chagrine , il faut donc qu'elle passe sa vie en visites , en entretiens , & qu'elle soit comme cette femme dont parle l'Ecriture , qui ne pouvoit demeurer en sa maison. Enfin il n'y aura point de divertissement que l'on ne se permette par cette règle , parceque la privation de ce divertissement rendra chagrin , & que le chagrin le rendra permis.

On doit donc presque avoir une règle toute contraire , qui est de ne se relâcher en rien par la crainte du chagrin , & de souffrir le chagrin comme un autre mal. Par ce moyen la plupart de nos chagrins passeront , & l'accoutumance les dissipera. Que s'il y avoit quelque personne qui fût réellement si mélancolique qu'elle conçût des chagrins qui pussent nuire notablement à son corps ou à son âme , ce ne seroit pas à elle à se permettre ces divertissemens , mais ce seroit à un sage Directeur à voir ce qu'on devoit faire par condescendance pour empêcher le progrès de ce mal. Je ne dis donc pas qu'on ne puisse accorder quelque chose au chagrin , mais il faut que ce soit un chagrin éprouvé invincible , & incapable d'être modéré par d'autres moyens ; & il faut de plus que ce soient de certains divertissemens qui n'ayent rien de dangereux.

*Tim.*

*1. 13.*

## C I X.

*Blâmer pour être loué.*

Il faut extrêmement prendre garde en blâmant les autres de donner cette idée, qu'on les blâme pour faire remarquer en soi des qualités contraires, & dans le desir de les rabaisser par cet endroit au-dessous de soi, ce qui est marqué principalement quand on voit que sans preuves positives on soupçonne des gens de défauts incertains, afin de rabattre l'estime qu'ils méritent par leurs bonnes qualités connues.





P A N E G Y R I Q U E  
D E  
S. F R A N C O I S  
D E P A U L E.

*Fondateur des Minimes.*

Vade populus meus, intra in cubicula tua,  
claudere ostia tua super te, abscondere  
modicum ad momentum donec pertran-  
seat indignatio.

*Allez mon peuple, entrez dans vos Cellules,  
fermez vos portes sur vous, cachez-vous  
un peu & pour un moment, pendant que la  
colere passera. Isaïe chap. 26. v. 20.*



Es paroles de mon texte, Mes-  
sieurs, ne contiennent pas seu-  
lement une exhortation au peup-  
le de Dieu, de se retirer dans  
la solitude, pour s'y mettre à  
couvert par les exercices d'une vie pénitente,  
des dangers où l'on est sans cesse exposé  
dans le monde, de perdre la vie de l'ame,

qui est cet effet de la colere de Dieu que le Prophete nous exhorte d'éviter, mais on peut dire qu'elles contiennent la source de la vocation de tous les Solitaires & de tous les Religieux, qui ont honoré l'Eglise, & qui ont fait fleurir un nouveau genre de martyrie, après la cessation des Martyrs sanglans & visibles.

Ces troupes innombrables de Saints, qui ont peuplé les Deserts, & qui se sont cachés dans les cellules des Monasteres pour y mener une vie toute angelique, n'ont embrassé ce genre de vie, que parce qu'ils ont entendu au fond de leur cœur la voix intérieure de Dieu; & l'impression que cette voix puissante & efficace a fait sur leurs esprits, a été de les frapper vivement du danger où on est de se perdre dans le monde, & de les porter à chercher leur sûreté en s'en retirant.

Il ne faut pas douter que saint François de Paule n'ait entendu cette voix d'une maniere bien particuliere, puisque par une merveille presque sans exemple, il s'est soustrait au monde dès l'âge de treize ans, & qu'il a cherché son refuge dans une affreuse solitude.

Il en a été, Messieurs, si fortement pénétré, qu'il ne s'est pu contenter de l'entendre pour lui-même. La charité l'a pressé de la faire entendre aux autres; & ç'a été la principale occupation de sa vie. Ainsi ces paroles ne renferment pas seulement la source de sa vocation & de sa sainteté particuliere, mais elles renferment de plus l'emploi & le ministère glorieux que Dieu lui a

donné dans l'Eglise, où Dieu l'a établi pour faire entendre aux hommes le besoin qu'ils avoient de la retraite & de la pénitence, après l'avoir rempli lui-même de l'esprit de pénitence & de retraite avec une plénitude toute singulière.

L'ordre de la sagesse de Dieu, Messieurs; est que quand il communique à quelque Elu ses graces dans un degré éminent, il le rend ensuite l'instrument de la sanctification des autres, par ces dons mêmes dont il l'a rempli.

Quand on voit donc S. François de Paul occupé toute sa vie à appeler les hommes à la retraite, à leur bâtir des cellules, & à les y sanctifier par les exercices d'une vie très-pénitente; il en faut conclure qu'il avoit reçu ces graces dans un très-haut degré, & qu'elles sont la principale cause de sa sainteté. Les miracles éclatans dont Dieu l'a honoré devant les hommes, autant qu'aucun Saint de ces derniers tems; toutes les autres qualités qui l'ont rendu si illustre, & qui l'ont fait admirer par tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Eglise & dans le monde; tout cela, dis-je, n'étoit destiné qu'à l'autoriser dans cette vocation principale d'appeler les hommes à la pénitence, à la retraite, & à leur faire connoître les dangers du monde. Ainsi on peut dire de lui, comme de saint Jean, qu'il a été une voix, & une voix qui a crié dans le desert & dans les Villes, *allez mon peuple*, &c.

Nous ne saurions donc mieux faire pour honorer ce Saint, & pour avoir quelque



idée de l'esprit qui l'a animé durant sa vie, que de suivre ces paroles, & d'y considérer: Premièrement quelle idée les Saints, comme saint François de Paule, ont eu des dangers du monde. Secondement, ce que ce Saint a fait, & ce qu'il a porté les autres à faire, pour se mettre à couvert de ces dangers. Troisièmement, ce que ceux qui sont liés dans le monde, ou qui n'ont pas assez de force pour le quitter, peuvent faire pour s'en garantir eux-mêmes. *Ave Maria.*

**S**I je vous disois, Messieurs, que ce monde est un désert stérile & affreux, brûlé d'une part par les ardeurs du Soleil, & glacé de l'autre par la rigueur d'un froid insupportable, qu'il n'est presque habité que par des bêtes farouches & par des dragons; que l'on n'y trouve ni eau pour désalterer sa soif, ni aliment pour soutenir sa vie, ni chemin pour sortir d'un si misérable lieu: Si je vous disois que les champs y sont semés de cadavres empestés qui exhalent dans les airs un venin pour les corps vivans, qu'on ne sauroit s'empêcher d'y respirer cet air contagieux & empoisonné, & qu'il arrive de-là, que le peu d'habitans qui restent, sont tous livides & défigurés, & y traînent une vie misérable & languissante, étant toujours à la veille de succomber à quelque une de tant de causes de mort qui les environnent: n'est-il pas vrai, Messieurs, que cela ne vous paroîtroit qu'un jeu d'esprit & une fiction tirée de l'imagination, & non de la vérité?

Cependant, Messieurs, ces images que j'ai empruntées de l'Ecriture qui s'en sert pour représenter les maux spirituels des âmes sous la figure des misères temporelles, n'égalent en rien la réalité des choses, & ce n'est pas une exagération que de vous dire que le monde est bien plus dangereux pour les âmes, que le lieu que je viens de décrire ne le seroit pour les corps. La différence infinie qu'il y a des biens & des maux de l'âme aux biens & aux maux des corps, de la mort spirituelle des âmes à la mort corporelle, de l'Eternité au tems, fait que toutes les comparaisons sont foibles & petites, & toujours infiniment éloignées de la vérité.

Mais ce qui fait, Messieurs, que nous sommes si frappés de ce qui nous menace de la mort corporelle, c'est que nous connoissons tous en quoi consiste la vie & la mort du corps, au-lieu qu'il y en a très-peu qui connoissent en quoi consiste la vie & la mort des âmes, & c'est pourquoi il est important de le bien faire entendre d'abord, puisque c'est le desir de conserver cette vie de l'âme, & la crainte de la perdre qui a porté tous les saints Religieux, & en particulier saint François de Paule, à quitter le monde, & à chercher un azile dans la solitude.

In Ps.

70.

Serm. 2.

11. 3.

Il faut donc savoir ce que saint Augustin enseigne souvent, *qu'il y a deux vies, l'une du corps, & l'autre de l'âme; & que comme l'âme est la vie du corps, Dieu aussi est la vie de l'âme: le corps meurt quand l'âme s'en sépare, l'âme meurt quand elle se sépare de Dieu.*

*Donc vite sunt, una corporis, altera animæ: sicut vita corporis anima, sic vita animæ Deus: quomodo si anima deserat, moritur corpus; sic anima moritur, si deserat Deus.* Il n'y a pas en cela de métaphore, c'est un langage propre & exact; l'ame étant spirituelle, ne vit que par sa connoissance & par son amour; ainsi quand elle connoît Dieu, & qu'elle aime Dieu, elle trouve en Dieu sa vie, & une vie bienheureuse, parceque Dieu est son souverain bien; & c'est pourquoi l'Ecriture dit, *que la sagesse donne la vie à ses enfans; SAPIENTIA filiis suis vitam inspirat: C'est-à-dire, que Dieu qui est cete sagesse, vivifie les ames de ceux dans lesquels il habite, en leur inspirant sa connoissance & son amour.* Eccii. 4.  
12.

Si les ames viennent donc à perdre cet amour, il s'ensuit qu'elles perdent la vie, & qu'elles tombent dans la mort spirituelle.

Mais ce qui nous trompe dans cette mort, est qu'au-lieu que le corps étant séparé de l'ame, paroît visiblement mort, parceque rien n'y prend la place de l'ame, au-contraire l'ame étant séparée de Dieu par la perte de son amour, conçoit en même tems un autre amour qui est celui du monde, qui lui donne une fausse vie, & empêche qu'elle ne reconnoisse sa mort effective.

Je dis une fausse vie, parcequ'elle enferme la privation de la véritable vie; & c'est pourquoi saint Paul l'appelle une mort: *Prudentia carnis mors est.* L'AMOUR des choses du monde est la mort de l'ame. Rom. 8.  
6.

Il faut donc apprendre de-là, Messieurs, à distinguer les morts des vivans: ceux qui

In Ps. 87

p. 11.

aiment Dieu sont vivans parcequ'ils ont en eux le principe de la vraie vie , mais ceux qui ne l'aiment pas , & qui n'aiment que le monde , sont morts en effet , parcequ'ils ont perdu cette vie , & leur corps n'est plus que le tombeau d'une ame morte , comme dit saint Augustin , *anima mortua corpus sepulchrum est*. Non seulement ce sont des sepulchres , mais ce sont en quelque sorte des cadavres empestés , parcequ'il n'y a rien de plus contagieux que ces morts spirituels. La mort passe d'une ame à une autre avec une promptitude extraordinaire , elle entre , elle s'insinue , elle se communique par tous les sens ; ceux qui aiment le monde en inspirent l'amour par tout ce qu'ils font , tout est marqué à ce caractère , & l'on ne voit rien en eux qui ne soit capable de l'imprimer dans le cœur des autres ; or inspirer l'amour du monde , c'est inspirer la mort.

Il n'est pas difficile de former sur ces principes l'idée que nous devons avoir des dangers du monde ; car qu'y voit-on autre chose que des amateurs du monde , c'est-à-dire , des gens possédés de l'amour des plaisirs , des honneurs , des établissemens , de l'éclat du monde ? Quel est le motif de la conduite de la plupart de ceux que l'on y connoît , quel est l'objet de leurs pensées , quelle est la matiere de leurs entretiens ? Je ne parle pas ici d'un monde en idée , je parle de ce monde qui remplit les Villes , les charges , les emplois , & qui s'assemble même dans les Eglises. Je sai que Dieu a ses Elus par tout , & que le bon grain est mêlé par tout avec la paille ; mais jugez de

sa rareté , par ce que nous avons dit. Il n'y a de bon grain que ceux qui sont possédés de l'amour de Dieu , & qui vivent de Dieu ; & pour Dieu ; le reste est paille & yvraie.

Il ne faut pas que vous repliquiez que ce sont des gens d'honneur , qui ne font tort à personne , qui sont exemts de tous les déreglemens grossiers : cela peut-être vrai de quelques-uns , mais en vérité il l'est de peu ; & qui auroit bien examiné la vie de la plupart des gens du monde , on y trouveroit des crimes manifestes & inexcusables. La plupart sont morts dès leur jeunesse , & n'ont jamais recouvré la vie par une vraie pénitence , ils ont seulement enté une honnêteté payenne , sur une vie grossièrement criminelle. Les autres sont engagés dans des desordres cachés. Il y en a qui se laissent aller sans scrupule à un libertinage d'opinions touchant la Religion , les autres ne font pas scrupule de la médifance , les autres sont coupables d'injustice , les autres de Simonie , & de l'usurpation des dignités de l'Eglise.

Mais je veux qu'ils n'ayent rien de tout cela , il suffit pour être mort devant Dieu , de n'être pas animé de l'esprit de Jesus-Christ. *Si quis spiritum Christi non habet hic non est ejus.* Or l'esprit de Jesus-Christ est un esprit de priere , c'est un esprit qui porte à la haine de la chair , & à la mortification des sens : *Si spiritu facta carnis mortificationis , vivetis.* Enfin c'est un esprit de justice envers Dieu , qui fait qu'on le préfère à tout , & qu'on lui rapporte sa vie & ses actions. Qui n'a pas ces marques & ces ca-

Rom. 8.

9.

Rom. 8.

13.

raâtes, n'a pas l'esprit de Jesus-Christ, & qui n'a pas l'esprit de Jesus-Christ, ne peut être animé que par l'esprit du monde.

Il est facile de juger par-là combien le monde est dangereux pour les ames, & le peril où elles sont d'y perdre la vie. Il est même difficile d'y éviter les crimes grossiers; parcequ'ils y sont si ordinaires qu'on en perd peu à peu l'horreur, & qu'il y en a même qui cessent de passer pour crimes, parcequ'ils sont devenus ordinaires.

Il y a eu en tout tems des crimes & des desordres, mais ils étoient néanmoins en cela differens de ceux de ce tems-ci, qu'ils étoient en quelque sorte couverts & ensevelis par la discipline de l'Eglise qui les punissoit par l'horreur que le commun des Chrétiens en avoit, & par la penitence que ceux qui s'en relevoient en faisoient, & qui les empêchoit de nuire aux autres & d'être contagieux: mais le plus grand mal des pechés de ce tems-ci, est qu'ils ne sont pas d'horreur; on ne voit presque personne qui en fasse pénitence, on y pense peu, personne n'en est ni noté, ni deshonoré; ce sont donc des cadavres qui ne sont ni ensevelis, ni couverts, & qui éprouvent ce que le Prophete marque par ces paroies: *Moribus agrotationum morientur, non sepelientur, in sterquilinum super faciem terre erunt*: Ils mourront de diverses maladies, ils ne seront pas ensevelis; ils seront épandus comme le fumier sur la terre. C'est-à-dire que l'exemple de ces crimes infectera l'Eglise, parcequ'on n'aura pas soin de les y couvrir, & qu'ils se commettront librement & impunément.

Mais quand on seroit assez heureux pour éviter ces déreglemens , le moyen de vivre long-tems dans le monde , & d'y éviter ce froid mortel , c'est-à-dire, cette extinction de l'amour de Dieu qui paroît dans la conduite de la plupart des Chrétiens , & qui suffit pour les faire mourir devant Dieu. J'atteste ici votre conscience , Messieurs , & je vous demande de bonne foi , si vous trouvez beaucoup de gens dans le monde , dont l'exemple & les paroles vous portent à aimer Dieu, qui vous inspirent le mépris du monde , qui vous apprennent à haïr la concupiscence , & tout ce que l'Apôtre appelle *les desirs seculiers* ? Je vous demande si les dis- Tit. 2. 12  
cours de presque tous ceux qu'on y voit , & avec qui l'on converse , inspirent autre chose que l'estime de l'amour des choses du monde , si ce n'est pas ce qui remplit les conversations , si l'on en revient plus porté à la priere & à la pénitence ? Concluez de là que toute la vie du monde tend à la mort de l'ame , qu'elle inspire l'amour du monde , & qu'elle tend à éteindre celui de Dieu. L'extinction de l'amour de Dieu, suffit seule ( comme nous avons dit ) pour faire mourir les ames, & il suffit pour l'éteindre , de ne le pas nourrir , de ne le pas entretenir , de ne le pas réveiller. Tout amour a besoin d'action de nourriture & d'exercice ; laissez-le oisif , il périt & il s'éteint ; l'amour de Dieu se nourrit par la priere , par le recueillement , par les saintes actions , par les bonnes œuvres , & c'est à quoi on ne pense pas du tout dans le monde.

Ainsi les uns périssent par les pechés gros.

fiers comme par l'épée, & les autres périssent par la faim ; c'est-à-dire, par la disette des exercices spirituels : *Si je sors dans les champs*, dit Jeremie, *je ne vois que des corps massacrés avec l'épée, & si j'entre dans la ville, je ne voi que des gens qui meurent de faim. Si egressus fuero in agros, ecce occisi gladio, si introiero in civitatem, ecce attenuati fame.* Mais soit qu'on meure par la faim ou par l'épée, on est toujours également mort, on tombe également sous la servitude du diable, on devient sa proie, son membre, son animal, *animalia diaboli* ; & l'on passe même souvent de cette mort insensible, qui naît de l'extinction de l'amour de Dieu ; à la mort visible par les pechés grossiers.

Car je ne puis m'empêcher, Messieurs ; de vous découvrir en passant une illusion pernicieuse qui regne dans le monde : c'est que l'on n'y songe presque qu'à éviter certains effets extérieurs des passions & que l'on n'a nul soin de se garantir des causes de ces effets, qui sont les passions mêmes.

Il n'y a guères de meres, par exemple, qui aient assez peu d'honneur & de conscience, pour vouloir que leurs filles se laissent aller à des libertés qui puissent les deshonnorer devant les hommes ; ce sont-là ces effets extérieurs des passions ; qu'elles ont soin d'éviter, mais elles veulent bien qu'elles fassent ce qu'elles peuvent pour se rendre belles & agréables, elles nourrissent les passions par leurs discours ; elles veulent bien qu'elles se trouvent dans les conversations & les assemblées où elles attirent les complaisances



complaisances des jeunes gens ; c'est-à-dire, qu'elles ne comptent pour rien que ces filles aient à longs traits l'amour du monde, & qu'elles se remplissent des idées de ses plaisirs. Mais qui leur a dit que ces poisons reçus dans des cœurs foibles & tendres, n'y produiront pas leurs effets naturels ? Ce seroit déjà un assez grand mal de les rendre amatrices du monde, & d'elles-mêmes, & de les faire tomber dans l'oubli de Dieu : mais cela va d'ordinaire plus avant : *Qui peut porter du feu sans être brûlé ; qui peut toucher de la poix sans se scouiller*, dit l'Écriture ? On ne meurt qu'une fois selon le corps, mais on meurt une infinité de fois selon l'ame. Une mort en produit une autre, les objets du monde qui remplissent l'ame lui font oublier Dieu, & y éteignent son amour. Cependant on ne laisse pas, selon la coutume, de frequenter les Sacremens, & on les profane en les frequentant, on tombe par là dans la dureté & dans l'aveuglement du cœur, les idées du péché deviennent plus vives, & les tentations plus fortes ; on tombe d'abord dans la pensée, & on va même quelquefois plus loin.

Je n'ai pas craint, Messieurs, de m'étendre un peu sur cette image du monde, qui a été l'objet de l'horreur des Saints, & qui les a porté à s'en retirer. Les discours que l'on fait pour les honorer, ont pour but principal l'édification des peuples ; & c'est les édifier que de leur faire voir pourquoi les Saints ont embrassé le genre de vie qui les a fait Saints, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont recherché. Il faut maintenant vous pro-

Prov. 6.

27.

Eccli. 13.

1.

poser un autre spectacle aussi admirable dans la sainteté, que l'autre nous a dû paroître horrible dans son desordre; c'est celui de saint François de Paule, qui quitte le monde corrompu à l'âge de treize ans, & se retirant dans un desert, y jette les fondemens d'un Ordre nouveau & de nouvelles colonies, non pour la terre, mais pour le Ciel, c'est le sujet de mon second Point.

## II. POINT.

**S**aint Augustin voulant représenter aux Manichéens l'éminence de la vertu des saints Solitaires, qui faisoient la gloire de l'Eglise de son siècle, les presse d'abord par cette demande : *Dites-moi, je vous prie, ce que voyent ceux qui ne peuvent n'aimer pas les hommes, & qui peuvent néanmoins ne voir point les hommes ?* *Q U I D* est, *quæso*, *quod vident, qui non possunt hominem non diligere, & tamen possunt hominem non videre ?* Mais combien auroit-on plus de sujet demander en voyant un enfant de treize ans quitter le monde & la maison de son pere pour se retirer, non dans un Monastere réglé, où il fût soutenu par la conduite d'un Supérieur, & par l'exemple de plusieurs Religieux, mais dans un Desert, & au fond d'une forêt : Combien, dis-je, a-t-on plus de raison de demander ce que voyoit ce saint enfant, de quoi son esprit étoit occupé dans cette sainte retraite, qu'est-ce qui lui adoucissoit l'horreur de cette forêt ? il falloit sans doute qu'il vit quelque chose de bien grand, pour se soutenir dans une résolution si inouïe.

*De mori-*  
*bis Eccl.*  
*l. I. c. 31.*  
*n. 65.*

Il voyoit, Messieurs, ce carnage spirituel des âmes que nous avons représenté, il voyoit & il fuyoit selon l'avis de saint Pierre la corruption de la concupiscence qui est dans le monde: *Fugientes eas quæ in mundo est concupiscentiæ corruptionem.* Il voyoit le 2. Pierre I. 4.  
 froid de la charité, que l'on y éprouve; il voyoit & il fuyoit l'infection contagieuse des péchés qui y regnent; il trouva tout facile, pourvu qu'il évitât ces dangers. Mais son esprit, Messieurs, n'étoit pas occupé seulement du bien qu'il y a d'être délivré du peril du monde, il se nourrissoit de Dieu & de sa justice par une contemplation continuelle.

Qui pourroit comprendre ce qui se passe dans cette solitude entre Dieu & cette âme pure & innocente? c'est ce que Dieu s'est réservé à lui seul. Mais il est facile de juger néanmoins que Dieu ne l'a appelé à une vie si étrange, que dans le dessein de le combler de grâces bien extraordinaires, & qu'il n'a fait un si grand vuide dans ce cœur que pour le remplir avantageusement de lui-même. Comme Dieu fera tout aux bienheureux, leur vêtement, leur breuvage, leur aliment, leur lumière; il étoit de même tout à François de Paule dans cet âge tendre. Ce n'étoit pas un savant qui s'occupât à la lecture des Ecritures, & à la méditation des secrets de l'Ecriture, c'étoit une âme pure & spirituelle, qui vivoit de Dieu & buvoit dans cette source sacrée la science de Dieu, & la science des Saints. Dieu étoit sa joie, sa nourriture, son occupation, son livre & sa lumière tout ensemble. Nul homme n'a eu part à former cet

admirable Disciple, & c'est dans cette Ecole secrete & divine qu'il a puisé toutes les lumières qu'il a depuis communiquées aux hommes.

Mais Dieu ne voulut pas que les dons dont il le combla si abondamment, fussent longtemps enfermés dans lui seul; le bassin déborda bien-tôt par sa plénitude, & comme Dieu avoit montré en saint François de Paule la merveille étonnante d'un Solitaire de treize ans qui se soutenoit seul dans une Forêt, il en fit bien-tôt paroître une autre en sa personne, qui n'est guère moins étonnante; ce fut celle d'un Fondateur d'Ordre de dix-huit ans, qui rassembla en cet âge des Disciples qui se rangerent sous sa conduite, & dont il devint le Législateur, & le Directeur spirituel.

Que vos voies, Seigneur, sont élevées au-dessus des pensées des hommes, & que vous êtes indépendant de vos propres règles! Qui n'auroit rejeté d'abord, comme une pure fantaisie, la conduite d'un jeune homme de dix-huit ans, sans science & sans expérience, qui attire à lui des gens de toutes sortes de conditions, qui fait envers eux l'office de Directeur, qui entreprend de les élever au plus haut degré de la vertu Chrétienne, qui leur prescrit un genre de vie qui n'avoit pas d'exemple parmi les Ordres Religieux, & enfin qui jette les fondemens d'un nouvel Ordre? Qui n'auroit blâmé d'abord la témérité de cette entreprise?

Rom. 8. Mais qui accusera les Elus de Dieu? dit saint Paul: *quis accusabit adversus electos Dei?* c'est Dieu même qui les justifie: qui les con-

annerà ? C'est un grand dessein à un jeune homme de dix-huit ans, de former un Ordre ; mais ce n'est pas grande chose à Dieu, de faire ce qu'il veut par quelque instrument que ce soit : l'homme peut tout avec Dieu, & c'est la maturité de la sagesse, & non celle des années, qui rend capable de tout, ceux que Dieu destine à ces Ministeres extraordinaires.

La simplicité même avec laquelle ce Saint se porta à cette entreprise, étoit une marque de la pureté de son cœur & de sa vocation ; la charité simple n'a pas tant de considérations ni tant d'égards. François de Paule voit que les âmes périssent dans le monde, il ne se peut empêcher de leur bâtir des aziles ; il voit la pénitence refroidie, il ne sauroit s'empêcher de faire son possible pour la rallumer ; il entreprend donc de préparer de nouvelles retraites à ceux à qui Dieu en inspireroit le desir, & c'est ainsi qu'il fit entendre au peuple, encore plus par son exemple que par ses paroles, cette voix prophétique ; *Vade popule meus, intra in cubacula tua* : ALLEZ mon peuple, entrez dans vos cellules. Mais saint François de Paule ne s'arrêta pas là ; c'est peu de quitter le monde, si on ne le détruit en soi-même. Il y a un monde au dedans, comme il y en a un au dehors, il y a une corruption intérieure, comme il y en a une extérieure, & l'extérieure même n'agit sur nous que par l'intelligence qu'elle trouve en nous. Il faut donc remédier à l'une & à l'autre. Nous avons tous une pente violente vers l'éclat & vers le plaisir, & ces mauvaises inclina-

tions trouvent des moyens de se satisfaire dans les solitudes mêmes, à moins que l'on n'ait un grand soin de leur fermer la porte du cœur, en leur retranchant ces tentations, & c'est encore ce que le Prophete nous recommande par ces paroles : *Claude ostia tua super te ?* FERMEZ vos portes sur vous. Fermez l'entrée de votre cœur aux objets du monde, & aux tentations extérieures, fermez-le aux tentations intérieures, afin que votre ame ne se porte pas d'elle-même pour les suivre, *Post concupiscentias tuas ne eas.*

Eccli.18.  
30.

C'est ce que l'on fait, Chrétiens, en s'assujettissant à de saintes regles, & en embrassant un genre de vie qui retranche ces tentations; & c'est aussi ce qu'a fait saint François, par la vie qu'il a menée lui-même, & qu'il a établie dans l'Ordre qu'il a fondé. Il seroit facile de vous faire voir comment il a tâché de fermer toutes les avenues à tous les vices, & de prévenir tous les desordres; mais je me contenterai de vous faire remarquer comment il a fermé la porte à l'orgueil, par l'humilité qu'il a établie dans son ordre; & à l'amour du plaisir, par l'austerité dont il a voulu que l'on y fît une si particuliere profession.

Il est certain, Messieurs, que la plus grande porte du péché, c'est l'orgueil, comme c'est par où il a commencé à s'introduire dans l'ame du premier Homme :

Eccli.10.  
15.

*Initium omnis peccati superbia*, c'est par où il s'insinue aussi d'ordinaire dans le cœur de ses enfans. On ne succombe gueres aux grans péchés, qu'on n'ait auparavant suc-

combé à la tentation de l'orgueil , & l'on voit tous les jours par experience la verité de cette parole de l'Ecriture : *Ante ruinam Pro. exaltatur spiritus* L'ESPRIT s'élève par 16. 18. l'orgueil avant sa chute.

Or il n'y a rien que saint François n'ait fait dans son Ordre , pour fermer cette porte du peché : tout ne respire qu'humilité , & dans sa vie & dans sa Regle ; il n'a pas prétendu faire un Ordre de sçavans , mais un Ordre de Religieux solitaires , qui édifiassent l'Eglise par leur humilité & par leur simplicité.

Il a laissé aux autres Ordres toutes les prérogatives d'honneur , il a pris l'humilité pour le caractere du sien , & il a voulu marquer la disposition qu'il a tâchée d'y inspirer , par le nom même de Minimes ; c'est-à-dire , de très-petits , qu'il a donné à ses Disciples.

Ces titres de rabaisement sont peu de chose dans la bouche du commun du monde , qui s'en sert par cérémonies , par civilités , par déguisemens ; mais dans un Saint , comme saint François de Paule , c'étoit des marques d'une disposition réelle & effective , & d'un caractere fixe qu'il a imprimé dans son Ordre , qui le distingue des autres. La verité répondoit au nom , & les Saints Disciples de ce saint Maître , ne portoient en effet le nom de Minimes , que parcequ'ils étoient les plus petits à leurs propres yeux , & qu'ils édifioient l'Eglise par une profession particuliere d'humilité.

Il y a bien des gens qui prononcent en communiant , les paroles du Centenier de

Matth. l'Évangile: *Seigneur, je ne suis pas digne.*

8. 8. Mais il y en a peu dont la foi & l'humilité méritent aucun éloge. Cependant le Centenier en les prononçant le premier, attira

Matth. cette louange de Jésus-Christ même: *Je*  
8. 10. *n'ai pas trouvé de telle foi dans Israël. Non inveni tantam fidem in Israël.*

On peut dire de même qu'encore que bien des gens s'abaissent par ces paroles, sans en être plus humbles, néanmoins S. François de Paule donnant à ses freres le nom de Minimes, & les rabaisant au dessous de tous les autres, a mérité que Dieu dît: *Je n'ai pas trouvé dans Israël une si grande humilité*, parcequ'il n'y avoit rien que de sincere dans sa disposition, & qu'il étoit encore plus humilié devant Dieu, qu'il ne s'humilioit devant les hommes. Et c'est pourquoy il n'a pas pu souffrir dans son Ordre rien qui pût ressentir l'éclat & l'élevation, & il n'y a pas eu d'instituteur d'Ordre, qui ait eu plus de soin d'aller au-devant de l'esprit de faste & de domination.

L'autorité des Supérieurs n'est nulle part plus modérée, ni resserrée par plus de liens: il a voulu même qu'elle ne fût qu'annuelle, & qu'elle fût toujours suivie d'une année d'obéissance & d'assujettissement; de peur que l'accoutumance à commander ne fît oublier à ses Religieux la vertu essentielle de leur Ordre, qui est l'humilité.

Tout cela fait voir que saint François de Paule a été particulièrement occupé du soin de fermer toutes les portes à l'orgueil, & de le mortifier en tout; & comme ce soin venoit sans doute en lui d'une disposition



profonde d'humilité, on ne sauroit relever davantage sa sainteté, que par là : car l'humilité est proprement la mesure de la vertu Chrétienne, & l'on n'est grand dans le Christianisme qu'à proportion qu'on y est humble. *Jesus-Christ est principalement venu au monde pour y détruire l'orgueil. PROPTER hoc magnum superbiæ peccatum, Deus humilis venit*, dit saint Augustin. Par conséquent plus on a détruit l'orgueil en soi-même, plus on participe à la venue de Jesus-Christ, plus on tire de fruit de son Incarnation, qui est la source de la véritable grandeur.

Ser. 2.  
In Psal.  
18. n. 15.

Ainsi le plus grand de tous les Titres, mes Freres, est celui de Minimes que vous portez, & que vous avez reçu comme un heritage sacré de votre saint Fondateur, pourvu qu'il exprime en vous comme en lui, une disposition sincere qui réponde à votre nom, pourvu que Dieu voye en vous des ames humiliées, & ennemies non seulement des pompes exterieures, dont votre profession vous éloigne, mais aussi de l'amour & de l'estime des qualités humaines comme de la doctrine, de l'esprit, de l'éloquence, de la politesse, qui peuvent se glisser jusqu'au fond de vos cellules, & y affoiblir ou y éteindre même tout-à-fait l'esprit d'humilité & de simplicité, qui doit être le caractère de votre saint Ordre.

La seconde porte que saint François de Paule a fermée avec un soin tout particulier, a été celle des plaisirs des sens auxquels l'ame se pourroit laisser aller dans les retraites les plus serrées, & c'est à quoi il a pour

vu par cette abstinence si rigoureuse, & ce Carême perpetuel qu'il a prescrit à son Ordre, lorsque l'observation s'en relâchoit dans le reste de l'Eglise.

Il a voulu, Messieurs, que la sainte société qu'il a fondée, se liât par un vœu particulier à la pénitence générale des Chrétiens. Qu'elle fit toute sa vie, ce que le commun des fideles commençoit à faire à regret pour un peu de tems, & qu'elle portât ainsi l'étendart de la pénitence devant tous les peuples en leur apprenant à aimer cette voie de réparer leurs pechés.

Le monde est ingénieux à trouver des raisons contre un Règlement si saint, & à exagérer les incommodités qu'il attire à ceux qui en font profession ; mais c'est qu'il ignore les vrais principes, sur lesquels il est établi.

Dieu avoit accordé au premier homme l'usage libre des créatures, parceque n'ayant pas de concupiscence, rien ne le sollicitoit à en abuser : ainsi il n'avoit pas besoin d'austerités, d'abstinences, de jeûnes, ni de regles particulieres ; la regle generale de la temperance lui suffisoit. Mais depuis que le peché a infecté la nature, & qu'il a imprimé dans le fond de l'ame une pente violente vers les plaisirs des sens, Dieu n'accorde plus à l'homme cet usage des créatures avec la même liberté ; sa justice l'oblige au contraire à s'en priver le plus qu'il peut, parcequ'il est juste qu'il se punisse & se mortifie, qu'il s'estime indigne de cet usage, qu'il se réduise à la nécessité ; & il lui est utile même de resserrer cette nécessité dans

les plus étroites bornes qu'il lui est possible.

L'usage des créatures étant toujours une tentation à l'ame depuis le péché, plus on borne & resserre cet usage, plus on exclut de tentations; ainsi l'instinct de la grace chrétienne est de s'en priver, & de se lier même par de saintes loix à cette privation.

Qu'est-ce donc que ce vœu d'un Carême perpetuel? c'est l'exclusion d'une infinité de tentations, qui naissent de la diversité des viandes, à la privation desquelles saint François de Paule a obligé tout son Ordre. S'il avoit pu interdire toutes sortes d'alimens, il l'auroit fait, mais ne le pouvant faire, il en a exclu le plus qu'il a pu, & étant contraint de céder à la nécessité, il l'a resserrée dans les bornes les plus étroites, que la nature pouvoir souffrir.

Mais cela est incommode, dit-on. Il est vrai, mais c'est que les Saints appréhendent plus le péché que les inconvénients. Mais on ne sauroit comment traiter ceux qui sont liés à ce genre de vie quand ils sont à la campagne. Tant mieux: c'est une sainte nécessité pour eux de sortir le moins qu'ils peuvent de leurs cellules, & d'y rentrer le plutôt qu'il leur est possible. Dieu avoit chargé les Juifs de quantité d'observations légales touchant les viandes, afin de les empêcher par-là de se mêler avec les Payens. Saint François de Paule en a fait de même, il a chargé ceux de son Ordre d'un genre de vie incommode dans le commerce du monde, pour obliger ceux qui en font profession, de se priver de ce commerce qui leur peut nuire.

Ces saintes servitudes sont des soutiens de la véritable liberté, & des préservatifs salutaires de la servitude des vices. L'homme en voulant se délivrer du joug de la justice, est devenu esclave du péché, & pour se délivrer du joug du péché, il faut qu'il se rende esclave de la justice, non seulement en s'assujettissant à ses loix, mais aussi en s'ôtant les moyens de les violer; & en fermant la porte à ce qui l'en pourroit détourner. Ainsi tant s'en faut, que ces observances en soient moins bonnes, parcequ'elles sont assujettissantes & incommodes, que c'est en cela que consiste leur mérite.

Mais il ne faut pas chercher des raisons pour autoriser la vie & les reglemens de S. François de Paule. Dieu les a justifiés par une infinité de témoignages authentiques de son approbation. Il a confirmé la Regle de saint François de Paule, par la même voye qu'il a confirmé l'Evangile. Car comme un Evangeliste dit que *Dieu cooperoit aux Prédicateurs de l'Evangile, en confirmant leur doctrine par les miracles qui l'accompagnoient.* Il a confirmé de même tout ce que saint François de Paule a établi dans son Ordre, par une foule de miracles surprenans, qui l'ont fait regarder comme le Thaumaturge de son siècle, & l'ont rendu célèbre dans toute l'Eglise. Ces malades guéris, ces morts ressuscités, ce manteau qui lui servoit de Navire pour passer la mer, cette fournaise ardente qui ne le put consumer, tous ces miracles, dis-je, sont autant de voix du ciel, qui crient aux hommes charnels, qu'il est bon de faire pénitence

Marc.  
16. 20.

tence en la maniere que saint François de Paule l'a faite.

Voilà les preuves qu'il a plu à Dieu de donner de sa Mission & de sa Doctrine; un grand nombre d'ames en ont profité en embrassant ces saints réglemens, mais comme il ne faut pas renfermer dans son Ordre seul les avantages que Dieu a procurés à son Eglise par ce Saint, il faut voir dans notre troisième Point comment tout le monde en peut profiter.

### III. POINT.

**L**A longueur des deux premiers Points de ce Discours, m'obligera de m'étendre moins sur celui-ci; mais il n'est pas possible de le passer tout-à-fait, parce qu'il est nécessaire de remédier à deux doutes qui ont pu facilement s'élever dans l'esprit de ceux qui m'écoutent. Car ce que nous avons dit des dangers du monde; & l'image que nous en avons faite en le représentant comme un lieu où on ne respire qu'un air empesté, qui porte un venin mortel dans les ames, auroit pu faire conclure que l'on ne laisse donc aucune esperance de salut à ceux qui ne peuvent; ou ne veulent pas quitter le monde.

Et le ministère que nous avons dit que Dieu avoit donné à saint François de Paule, d'en tirer les ames, de leur bâtir des retraites, & de les y sanctifier par l'exercice d'une priere extraordinaire, pourroit donner la pensée que ce Saint n'est pas pour ceux qui demeurent dans le monde, & qu'ils n'ont point de part à sa Mission. Non

2. Reg.  
10. 1.

*est nobis pars in David, neque hereditas in filio Isai.*

Cependant ni l'un ni l'autre, n'est véritable. Tout ce que nous avons dit du monde & de ses dangers est vrai ; mais il ne s'ensuit pas qu'on ne s'y puisse sauver. Ce que nous avons dit de la vocation de saint François de Paule est vrai, mais il ne s'ensuit pas qu'elle ne soit pas pour tout le monde : c'est ce qu'il est important de faire voir, par l'établissement de quelques vérités, qui démêleront ces difficultés.

Il est certain en general que les Religieux & les gens du monde ont les mêmes obligations essentielles, qu'ils sont appelés à la même fin, & qu'ainsi tous les préceptes qui regardent la fin les regardent également.

Ainsi les gens du monde ne sont pas moins obligés que les Religieux, à aimer Dieu, à vivre de Dieu, à vivre selon l'esprit, à n'aimer pas le monde, à haïr la concupiscence. C'est à tous les Chrétiens généralement, que saint Jean dit : *N' aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parceque tout ce qui est dans le monde, est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, & orgueil de la vie : C'est à tous les Chrétiens qu'il est dit ; ne vous conformez point au siècle ; c'est à tous les Chrétiens qu'il est commandé, de s'abstenir des desirs charnels qui font la guerre à l'esprit : ABSTINERE à carnalibus desideriis que militant aduersus animam. C'est à tous les Chrétiens qu'il est dit, si vous vivez selon la chair vous mourrez, c'est à tous les*

1. Joan.

2. 15.

v. 17.

Rom. 12.

2.

1. Petr.

2. 11.

Rom. 8.

33.

Chrétiens qu'il est commandé, de mener une *Gal. 5. 25.*  
*vie spirituelle ; Si spiritu vivimus spiritu*  
*& ambulemus.* Soit dans le monde, soit hors  
 du monde, la seule extinction de la charité  
 suffit pour faire perir les âmes ; soit dans le  
 monde, soit hors du monde, *Quiconque n'aime* *I. Cor. 16. 22.*  
*pas Jésus-Christ, est anathème.* Quelle diffé-  
 rence y a-t'il donc entre les gens du monde  
 & les Religieux ? Elle consiste, Messieurs,  
 non dans la fin, mais dans les moyens :  
 tous tendent à la même fin, mais on y tend  
 par diverses voies.

On ne dit pas que tout le monde soit  
 obligé à la vie Quadragesimale, ni aux au-  
 tres pratiques que les Religieux se sont pro-  
 posées avec tant d'utilité, mais on dit que  
 tout le monde est obligé à la pénitence, &  
 à la fin de la pénitence. Car ce qu'il faut  
 bien remarquer, Messieurs, est que si l'on  
 n'est pas obligé dans le monde aux mêmes  
 moyens particuliers, on est obligé aux mê-  
 mes moyens généraux. On n'y est pas obli-  
 gé à telle ou à telle pénitence, mais on y  
 est obligé à la pénitence, & à une péniten-  
 ce proportionnée à ses péchés.

On n'y est pas obligé à telles & telles  
 prières, mais on y est obligé à la prière, à  
 l'esprit de prière, & à une prière capable de  
 conserver la charité dans le cœur, & de  
 résister à l'impression des objets du monde  
 & aux tentations. On n'y est pas obligé à  
 la même retraite que les Religieux, & ac-  
 compagnée des mêmes circonstances, mais  
 on y est obligé à la retraite & à la séparation  
 du monde : & c'est pourquoi les paroles de  
 mon texte ne sont pas si particulières aux

Religieux qu'elles ne regardent aussi les Chrétiens qui vivent dans le monde : C'est à tout le peuple de Dieu qu'il est dit, *Vade populus meus*, &c. *Allez mon peuple*, &c.

Mais quelle sera cette retraite commune à tous les Chrétiens, à laquelle le Prophète les exhorte de se réfugier pour éviter la colère de Dieu ?

Elle consiste, Messieurs, en deux choses : Premièrement dans la séparation actuelle du monde deregulé. Ainsi un Chrétien qui a quelque soin de son salut, ne se trouve jamais dans les assemblées de jeu & de divertissement ; une mere qui a quelque soin du salut de ses enfans & du sien propre, ne permettra jamais à des filles de se trouver dans des conversations, ni dans des parties de jeunes gens & de jeunes filles, & quelque honnêtes qu'on les représente, elle répondra à ceux qui les sollicitent ; que ces conversations ne peuvent passer que pour une école de l'amour du monde, c'est à dire, pour une école de mort.

Secondement cette retraite consiste à se faire dans son cœur une solitude, où l'ama-  
lissée des affaires séculières, puisse se renouveler devant Dieu dans le silence ; c'est de cette retraite dont il est dit : *Abcondes eos in abscondito faciei tue à conturbatione hominum* : Vous les retirerez des troubles des hommes dans le secret de votre face. Ceux, Messieurs, qui vivant dans le monde, n'ont de commerce avec le monde que dans la pure nécessité, & qui hors de là se retirent dans leur maison & dans leur cœur pour y adorer Dieu en silence, pour y apprendre la



regle de la conduite qu'ils doivent garder avec les hommes , pour s'y purifier des fautes qu'ils ont contractées , font partie de ce peuple qui s'enfuit dans ses Cellules , & qui évite par ce moyen la colere de Dieu.

Ils pratiquent aussi ce que dit le même Prophete : *De fermer ses portes sur soi* , CLAUDE *ostia tua super te* : parcequ'ils ferment autant qu'ils peuvent toutes les avenues & toutes les portes par où le venin de l'esprit du monde pourroit entrer dans le cœur. Ils ferment la porte de l'oïveté par le travail , la porte des discours séculiers en ne conversant avec les hommes que par nécessité , la porte des mauvaises lectures en renonçant aux Romans & aux Comédies , qui sont autant de portes par où le diable se fait entrée dans le cœur ; ils ferment la porte au plaisir , en le réduisant à la simple nécessité dans l'usage des créatures ; celle de l'ambition en se réglant toujours dans chaque condition sur ceux qui y sont les plus modestes ; celle de l'avarice en donnant aux pauvres leur superflu , & en mettant Jesus-Christ au nombre de leurs enfans.

En vivant de cette maniere , Messieurs , il est vrai qu'on se peut sauver dans le monde , quelque dangereux qu'il soit pour les ames , & l'on pratique ainsi ce qui fait le sujet de la mission de saint François de Paule. Si l'on ne le suit pas dans les observations particulieres qu'il a établies , on le suit dans son esprit général & essenciel , on pratique la pénitence à laquelle il est venu appeler les hommes ; on se sépare du monde , dont il a eu dessein de séparer les Chré-

tiens ; on se cache à la colere de Dieu , & l'on peut légitimement esperer que l'on échapera à ce ravage effroyable , que Dieu permet au démon de faire des ames dans son Eglise , soit par le feu devorant des pechés visibles , soit par le froid mortel de l'extinction de la charité ; mais si l'on prétend pouvoir vivre dans un lieu si contagieux , sans précautions , sans préservatifs , sans remèdes pour résister au venin qui est répandu de toutes parts , en verité , Messieurs , on cherche à se tromper , & à s'entretenir dans une funeste illusion.

Puisque nous tendons au même but , quoique ce ne soit pas par la même voie , il en faut néanmoins qui soient proportionnées. Notre but est de nous conserver dans l'amour de Dieu , & dans la haine du monde. Vivons donc d'une maniere qui tende à conserver , à augmenter cet amour , & à produire cette haine. Ne vous imaginez pas que cette voie soit si pénible ; quoiqu'elle vous prive de plusieurs satisfactions sensuelles & séculieres , elle a aussi ses plaisirs & ses satisfactions.

*Serm. 15.* Il ne faut pas croire , dit saint Augustin ,  
*de verb. Apost.* que l'iniquité ait des délices , & que la jus-  
*110 v.* tice n'en ait pas : mais quand il s'agiroit de  
*Edit.* renoncer à toute satisfaction durant votre  
*Serm.* vie , & de vous tenir cachés pendant tout le  
*169. n. 8* tems qu'elle durera ; qu'est-ce que l'espace  
 d'une vie ? C'est un peu de tems , dit notre  
 Prophete , *abscondere modicum* , c'est un  
 moment , *ad momentum*. Il ne mérite pas  
 d'autre nom dans la verité : & cependant ce  
 moment de retraite vous produira une éter-



nelle sûreté, il n'y aura plus de colere de Dieu à craindre pour vous quand ce moment sera passé, il passera avec votre vie, & si vous évitez de mourir spirituellement pendant ce moment, vous serez pour jamais exemts de la mort par la jouissance de la vie éternelle & bienheureuse où vous conduisent le Père, le Fils, & le Saint-Esprit. Amen.



# T A B L E

DES ENDROITS DE L'ECRITURE  
sainte expliqués dans ce Volume.

J O B , chap. 24. vers. 1.	page 211
P S E A U M E I. vers. 1.	171
30. 21.	292
57. 11.	225
E C C L E S I A S T E , chap. 1. vers. 1. & <i>sui v.</i>	174. 175
2. 12. & <i>sui v.</i>	175
E C C L E S I A S T I Q U E , chap. 2. v. 3.	83
4. 12.	271
13. 16.	43
J E R É M I E , ch. 14. 18.	276
L A M E N T A T I O N S , 2. 13.	172
O S E ' E , chap. 4. 15.	225
S. L U C , chap. 19. 42.	213
23. 28.	200
S. J E A N , 19. 11.	228
E P I T R E aux Romains , ch. 8. vers. 6.	271
13. 1.	228
I. Ep. aux Corinthiens , ch. 6. vers. 4.	135
I. Ep. de Saint Jean , ch. 3. vers. 21.	6



# T A B L E

## DES MATIERES CONTENUES

### dans le fixième Tome.

#### A

**A**BSOLUTION n'est pas la seule condition de la pénitence. 7.

*Actions*, quelle doit être leur fin. 9. Nécessité d'en faire de bonnes, 11. & *suiv.* Règle des actions qui regardent Dieu, 29. De celles qui regardent le prochain, *ibid.* Il n'est jamais permis d'agir témérairement & sans intelligence, 40. Une action peut être bonne par rapport à un objet, & mauvaise dans ses circonstances, 65. La grande règle de toutes nos actions est de nous conformer au jugement que Dieu en porte, 83. Il est dangereux de décider qu'une action est péché mortel lorsque la vérité ne nous est pas tout-à-fait connue, 84. On ne considère que celles des Grans, 111. Il y a plus à s'instruire dans celles des petits, *ibid.* Tout ce que font les hommes est grand & important, 112. Leurs actions sont éternelles, *ibid.* Actions nécessaires, actions volontaires, leur règle, 126. Différentes règles des actions 191. Voyez *C. arité.*

*Affection*, à qui elle est due, 16.

*Ajustemens*, règle qu'il y faut suivre, 156. & *suiv.*

*Allegories*, on ne peut les condamner, 234. & *suiv.* Autorisées par les Peres, *ibid.* Il y en a beaucoup dans l'Écriture sainte, 235. Employées par J. C. *ibid.* Règle à y observer, 237. Avantage qu'elles ont, 238.

*Ambitieux.* Comparaison des ambitieux à ceux qui voyent un cercle où ils ne parviennent jamais , 204. & *suiv.*

*Ame.* C'est une grande affaire que d'être chargé de son ame , 252

*Amis.* Ce que l'on peut faire pour eux , 122. & *suiv.*

*Amitiés.* Il y a peu d'amitiés qui ne tiennent de la cabale , 243. Amis que l'on ne choisit pas , 252.

*Amour.* Il approche les objets , 172

*Amour-propre.* Nourriture d'amour-propre due aux foibles , 152. & *suiv.* Son adresse à se déguiser les défauts , 258

*Apprendre.* Nous n'apprenons rien que de Dieu , c'est-à-dire , de la vérité , 193

*Appuis.* Chacun en a besoin , 19

*Arbitres.* Voyez le 2. Ecrit du 9. Traité depuis la page , 131. La charité est leur vertu , *ibid* & *suiv.* Evêques autrefois Arbitres des Chrétiens , & pour quoi , 132. Fonction d'Arbitre est en quelque sorte Episcopale , *ibid.* But que doit avoir leur charité , 133. Deux sortes de différens qui peuvent être mis en arbitrage , 134. & *suiv.* Grand rapport entre un Arbitre & un Confesseur , 136. Application qu'ils doivent apporter , 137. & *suiv.* Egards qu'ils doivent avoir pour les loix , 138. & *suiv.* Quand on peut se relâcher en quelque chose , 141. & *suiv.* Ils doivent réduire les formes au fond , 147

*Artifices.* Toute conduite artificieuse est scandaleuse , 75

*Avertissemens.* Il y a peu de vertu à les souffrir , quand ils sont donnés de bonne grace , 190. Disposition des hommes à l'égard des avertissemens. 247

*Aumône* est nécessaire , 14

*Avocats* s'accoutument à ne connoître qu'une justice légale , 124. Abus qu'ils en font , *ibid.*

Doivent distinguer les Offices nécessaires des Offices libres & volontaires, 125. & *suiv.*

## B

**B E A U T É.** Celles de la nature plus estimables que celles de l'art, 181. & *suiv.* Celle des créatures vient de Dieu, 193

*Bien.* Rien de plus contraire à la charité que d'empêcher de le pratiquer, 34. & *suiv.* C'est s'opposer à Dieu, *ibid.* Bien mal acquis, combien dangereux, 132. & *suiv.* Ne pas disposer légèrement de son bien, 162. & *suiv.* Biens nécessaires, pourquoi nous sont donnés, *ibid.* Tentations attachées au manquement des biens temporels, *ibid.* Biens sont des réalités chimeriques, 204. & *suiv.* Leur amas avec un seul défaut suffit pour rendre malheureux, 209. La Religion Chrétienne en rend seule raison, 229.

*Bizarrierie.* En quoi elle consiste, 240. Dangereux d'en avoir la réputation, 239. Moyen de l'éviter, 240

*Blâmer.* Ne pas blâmer les autres pour s'attirer des louanges. 265

*Bonheur.* N'est sensible que par la délivrance du mal, 171

## C

**C A R E S S E.** Pourquoi institué. 286

*Ceremonies.* Leur origine, 167

*Chagrin.* Ne doit pas être la mesure du divertissement, 263. Le souffrir comme un autre mal, *ibid.* A moins qu'il ne soit invincible. *ibid.*

*Charité.* Obligation de satisfaire aux œuvres de charité, 11. 12. Quelles elles sont, 13. En quoi un homme de bien doit faire consister sa charité, 30. A quoi elle nous oblige, 34. De l'humilité qui doit accompagner les actions extérieures de charité. *Voyez le 4. Traité depuis la p. 49.* Charité intérieure inséparable de l'humilité, 49. Pourquoi, *ibid.* Humilité souvent séparée de la charité extérieure, *ibid.* & *suiv.*

Danger à craindre dans les actions exterieures de charité , 50. & *suiv.* On peut faire les plus éclatantes sans charité interieure , *ibid.* Est la vertu des arbitres , 132. & *suiv.* Son but , 133

*Chasse.* Pourquoi on l'aime , 178

*Cœur.* En quoi consiste sa pureté , 15

*Communauté.* Quiconque y veut être mal , on le laisse faire , 244. Il y a toujours des gens qui s'y accommodent aux dépens des autres , *ibid.*

*Concours.* Comment Saint Charles donnoit les Bénéfices par le concours , 140

*Condescendance.* Besoin que l'on en a , 162

*Conditions.* Ce qui nous trompe en comparant les avantages , 182

*Conduite.* Dieu a deux sortes de conduite interieure sur les âmes , 62

*Conduites extraordinaires.* Voyez le 5. Traité depuis la page 61. Ce n'est pas par ces conduites qu'il faut juger de la solidité de la vertu , 62. Elles ont été rares dans les Saints , *ibid.* Leurs dangers , *ibid.* & *suiv.*

*Confesseurs.* Comment ils doivent absoudre , 136 & *suiv.* Un mauvais Confesseur se damne en donnant les autres , 245. Est un monde d'iniquité , *ibid.* se charge des pechés des autres , 246 est ministre de la justice de Dieu , *ibid.*

*Confession.* N'est pas la seule condition de la penitence , 7. On doit être toujours prêt d'aller à confesse , 210

*Confiance.* Fondemens de la confiance Chrétienne , Voyez le 1. Traité , depuis la pag. 1. Dieu commande de faire ce qu'on peut pour l'avoir , 2. Il y a un état où l'on peut en avoir une juste , 3. Fausse confiance , son effet , 5 Il faut beaucoup s'examiner sur la confiance que l'on prend en certaines personnes , 251

*Conseils.* Leur pratique n'est pas de nécessité , mais il est de nécessité de n'en pas détourner , 40 & *suiv.* Sont quelquefois de nécessité , 42. Refuser de les observer , c'est ne pas connoître la

don de Dieu ,

46.

*Contrariétés.* Combien l'homme en est capable  
208. 209

*Conversation.* Avec combien de précaution on  
doit converser avec les autres , 42. Scandales  
qui s'y trouvent sans que l'on y pense ; 73

*Conversion.* Ce que c'est 8

*Conviction.* Devoir de conviction , 120. 121.

*Crainte* nécessaire à l'humilité , 61

*Credit.* Si c'est usure à un Marchand de ven-  
dre plus cher à crédit , voyez le 8. Traité de-  
puis la page 84. On ne voit point que les Pa-  
pes l'ayent condamné , 86. Ni les Decretales ,  
87. & *suiv.* Mais il y a péché à vendre beau-  
coup plus cher , 88. & *suiv.* Réponse à  
une objection tirée de S. Thomas , 92.  
& *suiv.* Ce seroit ruiner le trafic que de les obli-  
ger de vendre également à credit comme argent  
comptant , 100. & *suiv.*

*Crimes.* La grace leur est quelquefois due , &  
quand , 201. 202

## D

**D**ANGER , dans tous les états & dans  
toutes les conduites , 61. Pourquoi , *ibid.*

*Décisif.* L'air décisif est scandaleux , 76. Ses  
mauvaises suites , 260

*Défaut.* Qu'on n'a jamais sujet de se plaindre  
de ceux qui nous acculent de quelque défaut ,  
Voyez le 7. Traité depuis la p. 78. Nous ne de-  
vons pas nous en plaindre , même quand on se  
trompe , 70. & *suiv.* On peut ne pas connoître  
ses défauts par aveuglement , 81. & *suiv.* Ce  
qu'il faut faire si on nous condamne , quoique  
nous soyons innocens , 82. 83. Ceux qui ne les  
ont pas ont je ne sai quoi qui en donne l'idée ,  
238. Adresse de l'amour-propre à se les dégui-  
ser , 258. & *suiv.*

*Déguisement.* Tout déguisement est scanda-  
leux , 75.

*Demander.* Avantage de ne rien demander , 144.



*Devoirs des inferieurs & des superieurs; Voyez le 2. Traité depuis la pag. 16. envers les hommes, 16. & suiv. Devoirs de conviction, de doute, d'opinion,*

120.

*Dévotion. On s'en pique comme d'autre chose,*

46

*Dieu. Pourquoi l'Ecriture n'excite qu'à louer ses ouvrages, 179. & suiv. On le connoît d'autant plus qu'on est plus convaincu qu'on ignore sa conduite, 211. & suiv. Comment ce qui est dit par son Esprit se multiplie,*

213.

*Differens. Quand on peut juger que l'on a raison dans les differens avec des personnes très-habiles, 158. & suiv. Combien cet état est pénible,*

ibid.

*Directeurs. Discernement à faire dans leur choix, 67. & suiv. faciles aux riches, 149. indifferens aux pauvres, ibid. Pourquoi ils cachent les péchés aux hommes, 162. On abuse des conférences que l'on a avec eux, 261. Raisons de les désirer. 262. & suiv.*

*Direction. On en a pour de l'argent,*

149.

*Divertissemens. Ne les pas mesurer sur le besoin d'éviter le chagrin, 263. Si l'on en prend, qu'ils n'ayent rien de dangereux,*

ibid.

*Domination. L'homme la desire naturellement,*

17.

*Doute. Devoir de douter,*

120. 122

E

**ECCLESIASTIQUE.** La conversation des femmes leur est dangereuse, 241. Celui qui en voit est à demi marié, ibid. N'en doit prendre aucun avis pour ses habits, &c.

ibid.

*Ecrire. Pourquoi l'on écrit,*

160.

*Ecrits. Mauvaise maniere de reprendre les écrits, 190. c'est une beauté d'y découvrir plusieurs verités tout d'une vûe,*

201.

*Ecriture - Sainte. Son style est inimitable,*

182.

*Edifier. S'édifier des mauvais exemples,*

224.

*& suiv. Moyen de ne manquer jamais de sujets*

d'édification.

*ibid.**Eloquence.* Effet qu'elle doit produire , 193*Engagement.* La raison d'engagement est une raison d'impiété , 188*Entreprenant.* L'air entreprenant est scandaleux , 75. 76*Entretien* Moyen de n'en manquer jamais , 211  
221. ses utilités , 118 & *suiv.* est dangereux ,  
219. forme l'esprit , *ibid.* fins que l'on y doit  
avoir , 220 moyen de le rendre utile , 221*Erreurs.* Toutes nos erreurs sont scandaleuses , 74*Esperance.* Négligence à l'augmenter , 3*Esprit.* Ce que l'on appelle bon esprit n'est pas  
grande chose , 154. & *suiv.* Défauts d'un bon  
esprit souvent équivalens à la bêtise , 155. Sup-  
primer son esprit & pourquoi , *ibid.* Ebullitions  
d'esprit , *ibid.* Trois sortes d'esprits , 158. 172.  
Esprits de mouche , 193. Différence entre l'a-  
bondance de la lumière & la justesse d'esprit , 197  
Esprits stupides dans leur froid sont spirituels  
dans leur chaleur , *ibid.* Deux sortes de défauts  
d'esprit , 202. & *suiv.* Veritables gens d'esprit ,  
203. Délicatesse d'esprit vient de foiblesse , 210.  
Combien il est étroit & injuste , 214. 222*Estime.* On désire naturellement celle des au-  
tres , 17. Ce que produit ce desir , *ibid.* Les pa-  
roles ont besoin d'être aidées d'estime , 19*Etat.* L'homme ne connoît pas son état avec  
certitude , 1. & *suiv.* En rendre grâces à Dieu ,  
2. Pourquoi , *ibid.* Etats où l'on ne sauroit avoir  
qu'une réponse de mort , 2. Etat qui donne lieu  
d'espérer en la miséricorde de Dieu , 4 & *suiv.**Evêques* autrefois arbitres des différens des  
Chrétiens , & pourquoi , 132. & *suiv.**Excuse* accompagnée de fierté est scandaleuse , 75*Exemple.* S'édifier des mauvais , 224. & *suiv.*

## F

**F**ANTASIE , semblable au raisonnement ,  
194. & *suiv.**Fantes.* Deux choses nous y attirent des maux ,

le péché & l'humiliation , 199. elles sont utiles , 214. profiter de celles des autres , 225. & *suiv.*

*Femmes*, veulent être aimées , 178. Manieres des femmes mondaines formées par le diable. 194 femmes de pieté en retiennent toujours beaucoup , *ibid.* Leur conversation dangereuse , 241 sur-tout à un Ecclesiastique , *ibid.* sont affoiblissantes , *ibid.* ennemies de la pénitence , *ibid.* en avoir une pour conseiller , c'est avoir une double concupiscence , *ibid.* semblables à la vigne , *ibid.* le commerce avec elles se termine à une galanterie au moins spirituelle , 242

*Fierté* est scandaleuse , 75

*Foi*. Quelle elle doit être pour nous donner de la confiance , 5 & *suiv.*

*Force*. En quoi un homme-de-bien doit faire consister la sienne , 30. La Religion Chrétienne attache sans erreur la justice à la force , 226. & *suiv.*

*S. François de Paule*. Voyez son Panegyrique depuis la page 266. G

**G**ALANTERIE. Il y en a une spirituelle, 242 *Grans*. Leurs passions ne paroissent pas tant que celles des petits , & pourquoi , 111. & *suiv.* On ne considere que leurs actions , *ibid.*

*Guerre*. Excuse des soldats qui tuent dans une guerre douteuse , 231. & *suiv.*

## H

**H**ABITS, pourquoi on y est magnifique, 173 *Hardi*, L'air hardi est scandaleux , 75

*Humeur*. Rois d'humeur. 151

*Humilité*. Sur celle qui doit accompagner les œuvres extérieures de charité Voyez le 4. *Traité* depuis la p. 49. est inséparable de la charité intérieure, pourquoi , 49. est souvent séparée de la charité extérieure , *ibid.* & *suiv.* Dieu la demande de tout le monde sans exception , 51. c'est le principal emploi de toute la vie , *ibid.* Dieu ne la conserve que pour cela. *ibid.* On doit s'examiner beaucoup sur cet article , 52. Vûes d'hu-

humilité que la charité envers les pauvres peut donner , 53. & *suiv.* Voyez *Pauvres* , est la voie du salut , 61. la crainte lui est nécessaire , *ibid.* Comment elle peut naître d'orgueil , 109. L'orgueil la rend nécessaire , 210. Voie de l'humilité , 219. L'humilité , mesure de la vertu , 285

## I

**I**DE'ES outrées que l'on se forme . 257. Prudence nécessaire pour ne les pas communiquer aux autres. *ibid.*

*Jesús-Christ* , Docteur unique de la science du salut , 230

*Jeûner* , ce que c'est , 14

*Illusion* à craindre dans les conduites extraordinaires , 61. & *suiv.* Comment on y tombe , *ibid.* Moyens pour s'en préserver , 67. & *suiv.*

*Impossible* , difficile de juger de ce qui l'est. 168

*Imprudence*. Etre affligé des maux qui arrivent par imprudence , 199. Les imprudens sont quelquefois plus prudents que les autres , 224

*Incertitude* du salut , 1. & *suiv.* Dieu commande de la diminuer , 2. il y en a des degrés où il n'est pas permis de demeurer , 2. & *suiv.* On est coupable de ne pas travailler à en sortir , 3. & *suiv.* C'est même un nouveau péché , *ibid.* Quand elle est tolerable , 8

*Infailibilité*. Les hommes y aspirent , 189

*Inferieurs*. Devoirs des inferieurs & des superieurs. Voyez le 2 , *Traité depuis la p.* 16. Comment ils doivent reprendre ceux à qui ils doivent du respect , 31. En quoi consiste l'ordre établi de Dieu entre les superieurs & les inferieurs , 31. & *suiv.*

*Injustice*. Le plus grand malheur n'est pas de la souffrir , mais de la faire , 133

*Innocence*. Combien rare , 7. a des caracteres inimitables au déguisement & à l'artifice , 123.

*Inquiétudes* , Voyez *Troubles*.

*Jésu* Celle des Chrétiens , & ses motifs , 10. &

*suiv.* Sujets de joie. 10. 11.

*Jugemens.* Fautes que l'on commet dans ceux que l'on porte des Supérieurs, même intérieurement 21. & *suiv.* 18. ou quoiqu'ils soient véritables, 18. & *suiv.* on s'y attache trop; 20. Combien on y doit être retenu, *ibid.* Jugemens qui ne sont point contraires au respect dû aux supérieurs, 22. C'est une injustice de ne vouloir pas qu'un autre juge de nous comme Dieu en juge, 78. En acquiesçant au jugement de Dieu conforme à celui de l'homme, l'on apaise Dieu. 79. C'est le plus grand orgueil de ne vouloir pas que l'homme condamne en nous ce que la vérité y condamne. *ibid.* On est moins en danger de se tromper en jugeant en mal qu'en bien, 169. Pour bien juger des choses, en séparer ce que la vanité y mêle. 177

*Jugement dernier*, y marcher avec confiance en la miséricorde de Dieu. 3

*Juges*, s'accoutument à ne connoître qu'une justice légale, 124. Abus qui en naissent, *ibid.* doivent distinguer les offices nécessaires des offices libres & volontaires, 125. & *suiv.* la justice est leur vertu, 131. Leur Sentence doit être conforme à celle de Dieu, 135. & *suiv.*

*Ivresse*, rare de s'enivrer tout seul. 178

*Jurisprudence* ses maximes ne dispensent jamais de celles de la raison. 120

*Justice.* Les Juges & les Avocats s'accoutument à ne connoître qu'une justice légale. 124

## L

**L**OIX, ne sont pas injustes, & comment, 125. & *suiv.* L'homme ne peut demeurer sans loix. 132

*Louanges*, sont souvent un sujet de scandale, 73. se louer est une conduite scandaleuse, 73. combien difficile de louer, 170. Ne pas blâmer les autres pour se faire louer. 265

*Lumière.* Voyez *Ordre*. Quel respect est dû à une personne éclairée, 32. & *suiv.* Distinction qu'il faut mettre. *ibid.*

## M

**M**ALTRAITE'S. Pourquoi on prend leur parti 185

- Manger*, plaisir qu'on y prend. 178
- Marchand*. Voyez *Credit*, *Usure*. Gain legitime qu'il peut faire, 92. & *suiv*. Comment il ne gagne pas plus en vendant plus cher à credit, 95. & *suiv*. Pertes auxquelles il doit avoir égard pour regler le gain, *ibid*. 100 & *suiv*. Le dommage rehausse le prix de leurs marchandises, 96. Pechés des Marchans ne sont pas pechés de profession. 99
- Mariage*, ce qui en fait la douceur. 241
- Mauvais*. ce qu i est mauvais selon Dieu, est absolument mauvais. 198
- Maux*, comme maux doivent être un sujet de joie, 199. Ce que Dieu veut de nous, quand nous nous les sommes attirés, 200. sont des realités chimeriques, 205. & *suiv*. Il est utile de s'affliger de ceux que l'on attend, 223. La Religion Chrétienne en rend seule raison. 229
- Maximes*, il y en a peu de générales. 120
- Mensonge*. On ment en disant vrai. 183
- Mérite*, le connoître avant que de l'estimer. 154
- Minimes*, esprit de leur Ordre. 283. & *suiv*.
- Moderation*. Personnes moderées, contredites & contredisantes, 150. Deux sortes de moderations. *ibid*.
- Mœurs*. La Religion Chrétienne seule en a pris soin. 229
- Monde*. On ne peut y prétendre toutes sortes d'avantages, 242. Ceux qui y ont peu de credit, 243. & *suiv*. Qui s'y humilie sera humilié, 244. Description de ses dangers & de ses maux, 269 & *suiv*. 272. & *suiv*. est rempli de morts, 272. & *suiv*. En le quittant il faut le détruire en soi, 281. Nous le portons en nous, *ibid*. Gens du monde ont les mêmes obligations essentielles que les Religieux. 290. & *suiv*.
- Monitoires*. Obligation où ils mettent. 184
- Montagne*. Jugement de son livre. 176 & *suiv*.
- Mort*. Y marcher avec esperance en la misericorde Dieu, 3. Inutile d'en vouloir diminuer la crainte, 164. Peu de gens la craignent, 165. Il faut plutôt augmenter cette crainte, *ibid*. pourquoi on est peu frappé

de celle de l'ame , 370. & *suiv.* Le corps ne meurt qu'une fois , 277. L'ame meurt une infinité. *ibid.*

*Mortification.* La solitude est une des plus grandes-  
179.

*Mots* , ne signifient pas la même chose en diverses bouches. 171

## O

**O**BEISSANCE. Du mal qu'il y a à en détourner une personne. *Voyez le 3. Traité depuis la p. 34.* Avantages de l'obéissance, 35. & *suiv.* 44. & *suiv.* C'est un moyen de retourner à Dieu , 35. N'en pas détourner , même dans les petites actions , 40. & *suiv.* C'est dans ces petites choses que consiste le conseil Évangélique de l'obéissance , *ibid.* D'où vient l'éloignement que l'on en a , 43. & *suiv.* Elle rend nos œuvres précieuses. 47

*Objets.* Ceux du monde sont comme des miroirs. 191.

*Opinion.* Devoir d'opinion. 120. 122.

*Ordre* établi de Dieu entre les supérieurs & les inférieurs , en quoi il consiste , 31. & *suiv.* *Ordre* de dignité , *ordre* de lumière , *ibid.* *Ordre* de la sagesse de Dieu dans les Elus. 268

*Orgueil* , est le plus grand & le plus dangereux des maux de l'homme , 1. produit le desir de la domination , la fuite de la sujétion , 17. *Voyez le 4. Traité depuis la p. 49.* Dieu ne peut souffrir l'orgueil sans punition , 54. Punition qui lui est proportionnée , *ibid.* Personne ne peut s'en justifier , c'est une qualité invisible. 154. Rien de plus humiliant , 209. Rend l'humilité nécessaire , 230. Sa fin quand il se défend. 259. Il est la plus grande porte du péché. 282

*Ouvrages.* Pourquoi l'Ecriture n'excite à louer que ceux de Dieu. 179. & *suiv.*

## P

**P**ARDON. Nécessité de pardonner au prochain , 14. 15. En cela consiste la pureté de cœur. 15. *Paroles* , ont besoin d'être aidées d'estime , 19. Quand elles sont contraires au respect , 24. & *suiv.* S'accoutumer à parler humblement , 76. Il y a dans

le monde une pente à parler de tout au hazard. 259  
Comment y résister. 260

*Passions.* C'est nous scandaliser que de les favoriser,  
71. & *suiv.* Elles sont toutes des espèces de scandale,  
74. La corruption de cœur qu'elles causent paroît  
plus dans les petits que dans les Grands, 111. Com-  
ment les voir dans leur difformité naturelle, 112. Le  
monde n'en évite que les effets extérieurs. 276

*Pauvres.* Voyez le 4. *Traité depuis la p. 49.* Leur  
soin enferme quelque autorité, 50. & *suiv.* Vûes  
d'humilité que la charité envers les pauvres peut  
donner, 53. & *suiv.* Ils sont l'image d'orgueilleux  
humiliés, *ibid.* L'homme n'étoit point fait pour être  
pauvre, *ibid.* Pourquoi on le devient, *ibid.* Ceux  
qui ne sont pas pauvres doivent encore plus s'humili-  
er comme n'étant pas punis de leur orgueil, 54.  
Grandeur du rabaissement où ils sont. 55. & *suiv.*  
Cela nous donne sujet de les préférer à nous. 56.  
Avantages de ce rabaissement, *ibid.* & *suiv.* Vûes  
que doit fournir cette préférence de l'état des pau-  
vres à celui des riches, 56. & *suiv.* Deux sortes de  
pauvres. 57. Pourquoi Dieu permet la pauvreté ex-  
térieure, *ibid.* Les pauvres savent mieux faire leur  
métier, que nous celui de pauvres intérieurs, *ibid.*  
On est souvent pauvre des biens du monde par sa  
faute, & de même des biens intérieurs, 58. Avan-  
tages de la condition des pauvres, *ibid.*

*Peché.* Nos pechés sont cachés par diverses raisons,  
162. Il est nécessaire qu'il soit puni. 166. & *suiv.*

*Peché mortel,* rarement réparé, 7. & *suiv.* Il est  
dangereux de décider qu'une action est peché mortel,  
lorsque la vérité ne nous est pas tout-à-fait connue,  
84. Sur-tout lorsqu'il s'agit de pechés qui obligent  
à restitution. 85

*Peché veniel.* Obligation de le réparer, 13 & *suiv.*  
son effet, *ibid.* La négligence à le réparer n'est pas  
toujours venielle. 14

*Pécheur.* Etat de son ame. 231

*Pénitence.* On n'en fait pas les conditions, 7. est  
rare, *ibid.* 8. est de précepte, 14. Les Philosophes



- n'ont connu qu'une de ses trois parties, 187  
*Perseverance*. L'homme n'en est jamais assuré. 1  
*Plaisir*. 173. & *suiv.* Deux manieres de s'y abandonner. *ibid.*  
*Possible*, Difficile de juger de ce qui l'est. 168  
*Prédicateurs*, *Prédication*. Celle de S. Jean comprise en peu de mots, 187. Toutes les autres n'en sont que les paraphrases, *ibid.* Prédicateurs ne se corrigent point de la longueur de leurs sermons. 220  
*Prêtre*. Quel respect lui est dû. 32  
*Prévention*. Voyez le premier écrit du 9. *Traité depuis la p. 119*. Nécessité à toutes personnes d'éviter la prévention, *ibid.* Défauts où l'on tombe sous prétexte de l'éviter, 121. & *suiv.* viennent plus du cœur que de l'esprit, *ibid.* & *suiv.* Abus que les Juges & les Avocats font de la maxime qu'il ne faut point se prévenir. 124. & *suiv.*  
*Prière*, est nécessaire, 14. ses conditions, 15

## R

- R** AISON Les maximes de Jurisprudence ne dispensent jamais de celles de la raison, 120.  
 Usage légitime de la raison, *ibid.* son abus, *ibid.* Est un maître commun. 239  
*Raisonnaillerie*, semblable au raisonnement. 194. & *suiv.*  
*Raisonnement*. La raisonnaillerie lui est semblable, 194. & *suiv.*  
*Reconnoissance*. Etendue qu'elle doit avoir. 254. & *suiv.*  
*Religion*. Nulle Religion n'a pris soin des mœurs que la Chrétienne, 229. Avantages des servitudes qui se trouvent dans la vie Religieuse. 288  
*Repos*. Celui d'un Chrétien a ses occupations, 252.  
 Voyez *Solitude*.  
*Reprendre*. Conditions pour le bien faire. 78. & *suiv.*  
*Réprouvé*. Rien de si vil. 2  
*Respect*, à qui il est dû 16. en quoi il consiste, 17. 21. On cherche à le diminuer & à l'augmenter, 17. Comment on le viole, 21. Le respect & la vérité ne sont point contraires, 23. Comment regler le respect dû aux Supérieurs, *ibid.* & *suiv.* 29 Quand les expressions y sont contraires, 25. En quoi un hom-

me de bien doit faire consister celui qu'on lui doit,  
30. Voyez, *Ordre, Prêtre*. Celui que l'on peut, ou  
que l'on ne peut pas exiger. 153

*Restitution* du bien & de l'honneur. 144. 145

*Retraite*. Quelle est celle à laquelle tous les Chré-  
tiens sont obligés. 292

*Riches* craignent peu la mort. 165

*Roi, Royaume*, Ce que c'est que de l'être, 151.  
Rois n'ont point d'amis, 152. Il y a un petit Royau-  
me dans le cœur des hommes dont l'amour propre  
distribue les charges. 250. & suiv.

## S

**S**AINTS, difficile de les louer & d'en faire la  
vie; 170. Peu instruits font plus de fruit que les  
savans qui ne sont pas Saints. 226

*Salut*. L'homme en est toujours incertain, 1. est  
l'unique bien des hommes, 3. l'assurer le plus qu'on  
peut, *ibid.* Combien il est aisé de faire sortir de la  
voie du salut, 42. Jesus-Christ en est le seul Docteur.  
230.

*Savans*. Saints, quoique peu instruits, font plus  
de fruit que les savans qui ne sont pas Saints. 226

*Scandale*. Voyez le 6. *Traité depuis la p* 70. Ver-  
table signification de ce mot, *ibid.* & suiv. Grans  
crimes moins scandaleux que certaines actions qui  
frappent moins l'esprit, *ibid.* Exemples de ces scan-  
dales, 71. & suiv. Quoique le scandale ne produise  
point d'effet sur les autres, nous n'en sommes pas  
moins coupables. 77

*Secheresse*. Défauts des personnes seches, 215. &  
*suiv.* Railon de les souffrir. 117

*Secours*, ceux que l'on reçoit de Dieu immédia-  
tement font une plus grande obligation. 147

*Sentences* injustes ne peuvent mettre en surêté de  
conscience. 138. 144

*Sentimens*. Nous devons donner à tout le monde la  
liberté de nous dire les leurs, 27. La plupart des des-  
ordres vient de ce qu'on ne le fait pas. *ibid.* & suiv.  
Différence entre le sentiment & la raison. 194. & s.

*Sermens*, pourquoi les Prédicateurs se corrigent

si peu de leur longueur. 221

*Servir, serviteurs* Serviteurs imparfaits utiles. 151

Honteux d'être servi, *ibid.* Nourriture d'amour-propre due aux serviteurs, & pourquoi 152. & *s.*

*Soldats.* Excuse de ceux qui tuent dans une guerre douteuse. 231. & *suiv.*

*Solitude*, est une des plus grandes mortifications, 179. pourquoi elle est désagréable, 186. ses avantages, 242. & *suiv.* On n'y est pas mieux que dans le monde quand on est vuide de Dieu. 249. Chercher à s'y occuper, 254. Voyez *Repos.* Pourquoi les Saints l'ont cherchée. 278. & *suiv.*

*Sots*, qui le sont si doucement qu'ils ne s'en apperçoivent point. 282. & *suiv.*

*Sujétion.* L'homme la suit naturellement. 17

*Superflu.* N'en pas disposer par caprice. 163

*Superieurs.* Leurs devoirs envers les inférieurs. Voyez le 1. *Traité depuis la p. 16* On ne leur est pas sujet en tout, 17. Fautes que l'on commet dans les jugemens même intérieurs qu'on en porte, 18. & *suiv.* Interpréter favorablement leurs actions & leurs paroles, quand on le peut sans blesser la vérité, *ibid.* Ils ne sont ni impeccables ni infallibles, 23. ne sauroient donner trop de liberté aux inférieurs de leur dire leurs sentimens 27. Combien il leur est préjudiciable de ne les pas savoir, 29. & *suiv.* Comment doivent agir avec leurs inférieurs qui les reprennent, 31. En quoi consiste l'ordre établi de Dieu entre les supérieurs & les inférieurs. 31, & *suiv.*

*Sûreté*, en quoi consiste la véritable 61. Voyez *Confiance*, T

**T**ALENS sont une dette envers Dieu 12. 13

*Temerité*, est à craindre dans les conduites extraordinaires, 63 produite par l'illusion. 64. & *s.*

*Tems* que l'on doit connoître, & que l'on doit ignorer. 213

*Troubles.* Moyen de les bannir. 5

## V

**V**ANITE', Voyez *Orgueil*, sottise, vanité fine, en quoi elles consistent, 65, & *suiv.* est un affai-

## 112 TABLE DES MATIERES.

sonnement general, 177. Rien de plus humiliant. 209.

*Verité.* Chacun empêche qu'on ne la lui dise, 17.  
28. Mauvaises suites qui en naissent, 28. Il y a peu de  
verités generales & sans exception, 120. La verité  
a des caracteres inimitables au déguisement & à l'ar-  
tifice 123. On a besoin de verité & de condescen-  
dance, 162. est Dieu même, 183. est invincible,  
*ibid.* n'a pas besoin d'être soutenue, *ibid.* C'est par  
charité que Dieu oblige les hommes de la défendre,  
*ibid.* Disposition que cela doit produire, *ibid.* Oblig-  
ation de la faire connoître en faveur de ceux qui  
sont persécutés pour elle, 184. Dieu cache sa veri-  
té, 185. Les Gardes des Princes ne sont que pour re-  
pousser ceux qui voudroient leur dire la verité. 189.  
Toute verité vient de Dieu. 192. 193. Elle seule nous  
apprend, *ibid.* Souvent on n'en profite pas, parce-  
qu'elle est mal dite, 200. C'est une beauté d'en dé-  
couvrir plusieurs tout d'une vûe, 201

*Vertus* sont liées ensemble, 131. Comment il y en  
a de propres à certains états, *ibid.* 131. On en juge  
par rapport à soi. 252

*Vie*, il y en a deux, celle du corps & celle de l'a-  
me. 270. & suiv.

*Visions.* Il y en a de veritables, 63. Ce qui les pro-  
duit souvent, *ibid.* Sainte Thérèse défend de faire lire  
les siennes à ses Religieuses. 64

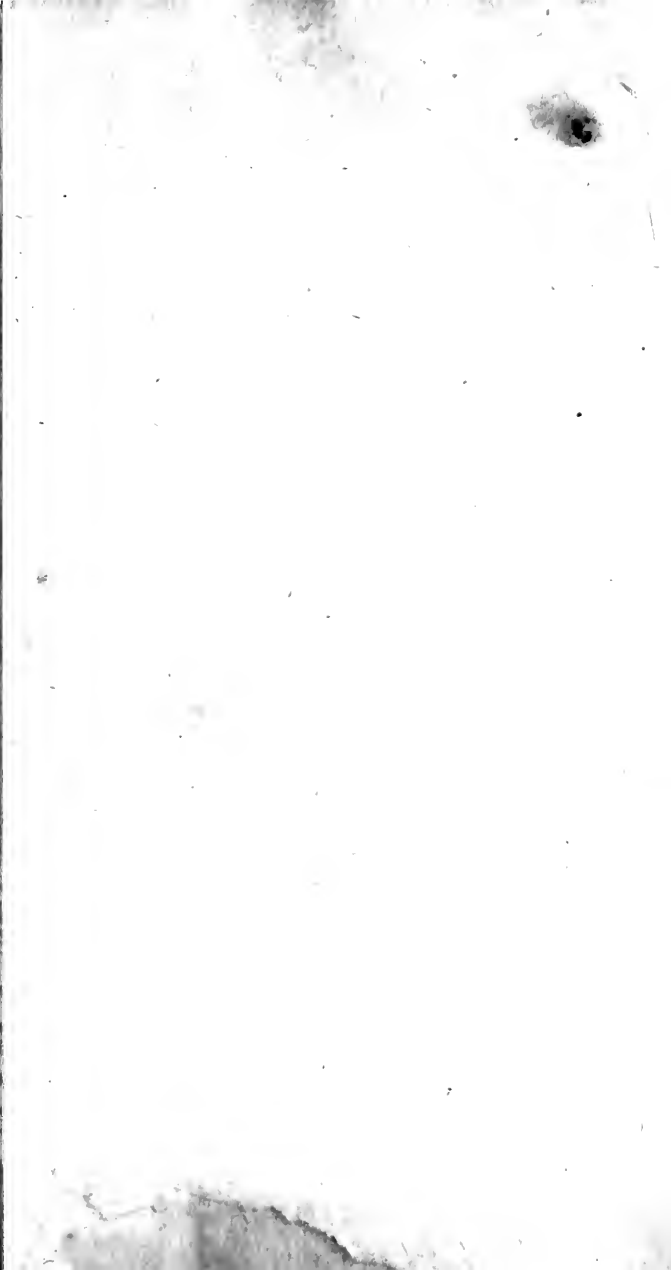
*Visite.* On doit connoître le tems de la visite de  
Dieu, 213. Mesures à garder dans les visites. 220

*Vocation.* Ses commencemens sont foibles. 260

*Volonté propre.* Nous voulons que nos actions soient  
assaisonnées de son sel. 45

*Usure.* Si c'est usure que de vendre plus cher à  
crédit. Voyez le 8. *Traité depuis la p. 84.* Elle est un  
peché, 85. La raison naturelle peut l'excuser, *ibid.*  
Mais la loi de Dieu expliquée par la Tradition la con-  
damne, 86. On n'en doit pas porter la défense au-  
delà de ce qu'elle se trouve dans l'Ecriture & les Pe-  
res, *ibid.* 88. Ce qui en fait le péché, *ibid.* Différence en-  
tre le Contrat de prêt & celui de vente. 7. & suiv.

*Fin de la Table des Matieres.*



**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa**

**Échéance**

Celui qui rapporte un volume  
après la dernière date timbrée  
ci-dessous devra payer une amen-  
de de cinq cents, plus deux cents  
pour chaque jour de retard.

**Univer**

For failu  
or before  
below ther  
cents, and  
cents for c

--	--	--	--

**Library  
of Ottawa**

**late due**

to return a book on  
last date stamped  
will be a fine of five  
extra charge of two  
additional day.

---

